

Les Fleurs de la mi-mai

publié in : Romans un roman chez Albin Michel en 1988

Première partie. Rive d'ombres. Du 11 février au 11 mars. Ce soir-là, un lundi 11 février, trois mois jour pour jour après son accident, il comprit qu'il ne pouvait plus compter sur la compassion de celles et ceux, proches, qu'il avait aimés ou admirés, alors il reprit espoir. Avec un doigt de la main droite, puisqu'il avait perdu l'usage de la main gauche et qu'il avait toujours tapé avec l'index de chaque main quand il n'écrivait pas au stylo de la main droite, gaucher contrarié qu'il avait été sans le savoir, il entreprit d'écrire en direct du malheur, contre tout orgueil et toute conviction, pour se tenir en vie, le roman du possible retour, envers et contre tout ou presque, envers et contre presque toutes et tous. Le projet, c'était la mi-mai. Ainsi, une fois de plus, il écrirait pour reculer la date de sa mort. Tout irait mieux le lendemain, au jour levé. Il avait chassé ceux qui venaient et attendu ceux qui ne venaient pas. Il avait été amoureux, incertain, douteux. Il doutait encore. Il venait de passer plusieurs semaines à La Résidence, le plus moderne centre de rééducation fonctionnelle. Là, il avait réappris à marcher sans trop tituber, seul, les mains dans les poches, et à gravir les marches des escaliers sans tenir la rampe. Là aussi, parce que Anne lui avait fait confiance, il avait appris à taper d'un seul doigt, tenant sa main gauche calmement à plat sur le bureau, à côté de la machine à écrire. Là enfin, il avait côtoyé les brisés, les brûlés, les gueules cassées, les cloués au fauteuil à roulettes. Il avait servi de brancardier pour l'une, de brancardier pour l'autre quand il y avait trop de monde dans l'ascenseur et qu'il fallait se rendre vite au réfectoire, il avait écouté chacun raconter son accident ou cacher au voisin une mort inévitable connue de tous et du voisin également, ce qui lui avait donné un calme, une sérénité du regard qui faisait baisser les yeux aux autres. Il s'en sortirait, lui. Il rentrerait chez lui et, par colère, il en ferait le texte qui lui permettrait peut-être de voir les fleurs de la mi-mai.

12 février, rendre l'ombre à la lumière, livrer le clair au clair et l'obscur à l'obscur, et, sans accuser le trait, livrer la vérité à une épure, une vérité, rien qu'une vérité. En faire un livre, en vivre, en revivre qui sait, main gauche à plat sur le bureau. Il y avait une grande pancarte dans l'entrée de l'établissement, *La Résidence mérite votre respect*. Il ne fallait pas dire les patients, ou les malades, mais *les résidents*. Le luxe du lieu cachait à grand-peine la misère et l'effroi, chacune, chacun, plus que jamais devait prendre son malheur en patience. La Résidence donnait bonne conscience, c'était luxueux, confortable, remboursé à 100 %.

13 février, un mercredi, il est rentré chez lui, il titube de la chambre au bureau, du bureau à la chambre. Parmi les plus proches, Marie et Jean, aussi, se sont fâchés depuis l'accident du 11 novembre. Pire, ils se sont froissés. Ils ont pris de la distance. Ils disent, à qui les interroge sur son état de santé, « il faut qu'il soit confronté à la maladie ». Il a appelé Marie lundi soir. Il lui a demandé des mots simples. Elle a pris sa respiration et elle a dit « tu sais, on ne guérit pas, on ne guérit jamais ». Ils avaient parlé de cela, avant l'accident, du temps où ils pouvaient parler de tout avec aplomb. Ils disaient que la société était « malade de guérison », ils pouvaient séduire avec des formules. Aujourd'hui, main gauche à plat sur le bureau, Yves tape ces lignes. Jocelyne vient de lui annoncer la mort de Conrad, encore un mort, encore un mot à ne pas prononcer : la maladie est un révélateur, un metteur en scène de l'entourage, il n'y a plus personne en scène, les figurants prennent le premier rôle. On croyait qu'ils n'étaient là que pour passer, or ils ont un regard, savent se pencher, prendre le temps du murmure, donner du temps. Donc, *on ne guérit pas, on ne guérit*

jamais. Yves, chez lui, seul, se dit que ce n'est qu'une manière de lui suggérer qu'il est perdu, irrécupérable, et qu'il ne reviendra jamais au royaume des allants et des bien-portants. Ou bien n'est-ce qu'un paradoxe de plus ? Une société meurt d'avoir manipulé les questions, tenu ses malades à l'écart, afin de ne pas trop s'interroger et découvrir le ravage de ses logiques. Yves appelle Jocelyne, pour la compagnie, et elle lui annonce la mort de Conrad. Ce sont toujours les mêmes qui annoncent. Affection est de le constater. Denis et Renzo sont venus avec de quoi dîner. Des mets trop bons, interdits, compliqués à préparer ou plutôt à faire réchauffer, compliqués à manger. La situation amusait Denis, Yves retrouvait sur les lèvres de cet ami le petit sourire sec qui avait si longtemps empêché leur approche et leur étreinte amicale, confiance et abandon dans leurs rapports. Yves, c'est je. C'est moi. Je suis celui qui écrit: J'étais incapable de tenir ma fourchette sous le regard amusé de Denis. Je suis devenu fou de douleur. Je leur demandais de m'endormir. Denis souriait de plus belle. Fou, j'étais fou de douleur. Denis croyait à une représentation, afin d'éviter de la vivre. Renzo avait, lui, un regard ému. Yves écrivit alors le premier mot, un premier mot, si peu celui du héros, *ce soir-là, un lundi 11 février ...*

14 février, un jeudi, Claudette est venue m'aider à faire le courrier, à payer des factures restées en souffrance, à régler les tickets modérateurs des hôpitaux successifs. Pierre, de Toulouse, m'a tenu compagnie pendant une partie de l'après-midi. Nous sommes allés chercher de l'argent à la banque et des timbres à la poste. Je découvre le danger des rues traversées, l'obstacle des voitures qui stationnent sur le trottoir. Je veux ici parler de Fanny & Charli, surtout parler d'eux, d'eux deux, d'eux quatre puisqu'ils ont une fille et un fils, d'eux cinq puisqu'ils ont recueilli Tityre. Tiffauges, mon chat, son époux, m'a attendu trois semaines à Petit-Pont. Puis il est parti. Un chasseur a fait une cartouche. Parler de Tiffauges. Transcrire un début de cahier écrit à: La Résidence, *page 1, elle est là, elle prend ses repas avec nous, je ne sais pas à quelle table. Est-ce la solitaire de la 17 qui sent si fort que personne ne veut s'asseoir à sa table, ou la pépiante, la déhanchée de la 2, quand elle entre dans le réfectoire ?*

Vendredi 15 février, c'est dur, long, lent. Je crois encore au pire. Les réveils sont rudes, chaque matin il faut reprendre conscience du handicap, jambe gauche, bras gauche, au bout du bras la main et faire avec. Transcription, *ou bien est-ce la naine de la 29 flanquée de sa mère aveugle? Elles parlent sans cesse de la réouverture de leur camping à Biarritz, après le service elles finissent les bouteilles de vin des autres tables, des quarts...*

Samedi 16 février, main gauche bien à plat. Raoul m'a écrit pour m'annoncer la mort de Marcel. Transcription, suite, *toutes les bouteilles de vin sont des quarts, du rouge à lèvres sur les goulots, à chaque table. La mère aveugle a des talons vertigineux, pointus, au royaume de la clopine, elle marche sur des aiguilles. Est-ce elle ? Elle ? La mort, qui n'a pas pu me retenir dans ses bras: Messages sonores, tous couloirs, tous étages, « un brancardier est attendu chambre 311 », « on demande au téléphone M. Bouchabouche ». La loi du cahier, ici, page 3, se tenir à la ligne, ne pas déborder, les débordements sont interdits, c'est la loi de La Résidence. J'ai croisé Mademoiselle Cagoule dans l'escalier, j'ai baissé les yeux. « Un brancardier est attendu en salle d'ergothérapie. » C'est l'enfant, en moi, qui a été le plus touché, le plus visé. Il réapprend maintenant à jouer à la balle, au ballon, enfant foudroyé qui voudrait savoir la vérité, le diagnostic. Page 4, elle est là, elle prend ses repas avec nous. Est-elle en fauteuil roulant, chromé, ou marche-t-elle avec des cannes ? Est-ce la dame qui ricane chaque fois que je passe devant elle ou le jeune homme sourd et muet, pas tout à fait sourd puisqu'il dit bonjour, il a de la voix pour le bonjour, toujours en tenue de sport marquée France dans le dos, il porte alliance, il*

est si beau qu'il me fait aussi baisser les yeux. La mort est là. Elle prend ses repas avec nous. « Un brancardier est appelé en balnéothérapie ». Canal sonore, Radio Énergie. Puis, « un brancardier est demandé d'urgence au service des admissions », « le docteur MacCullers est attendu en salle de conférences », « une infirmière est attendue chambre 106 ». Quand je tends la main gauche, c'est flou, je pourrais attraper les étoiles, le versant gauche de mon corps est dans le vide. Je lutte contre la chute. Je reviendrai à Petit-Pont, pour le chèvrefeuille et les roses trémières. Je reviendrai à Petit-Pont, pour écouter le temps, le prendre, et m'y fondre enfin. Petit-Pont, c'est ma maison, la maison du Sud, juste après le petit pont, à gauche, en sortant du village. Il y avait un panneau « virage dangereux », je l'ai retiré deux jours avant l'accident. Comme par hasard. Pas de rancœur, étrange cérémonie, le plus dur, avoir à dire aux autres qu'ils font tout, tout ce qu'ils peuvent, même quand ils ne le font pas. Ils insistent. Page 8. Page blanche. Cahier inachevé. 19 heures. Il fait nuit et très froid dehors. Dans la rue des Blancs-Manteaux, un enfant pleure comme je pleurais au Bureau des enfants perdus des Magasins du Louvre, il y a quarante ans. Une voix de père résonne, « je suis là, mon bébé, ne pleure pas ». Instantanément, il n'y a plus de pleurs rue des Blancs-Manteaux, au coin de ma rue, en contrebas, ce samedi 16 février, un peu après 19 heures. Cet épisode, sans doute l'aurai-je oublié si je relis un jour cette page, la voix d'un père dans une rue et un enfant qui se sent perdu. Il me faut donner, ici, une chronologie, transcrire la lettre de Marie reçue ce matin, transcrire la lettre de Raoul, transcrire ou écrire, reconstituer, recueillir et reprendre goût. La lettre de Marie, Yves. Je ne suis pas sûre de pouvoir trouver des mots simples pour t'aider à prendre des forces. Les mots simples relèvent d'une grâce, rare, de la condensation de pensées et de sentiments complexes. Je sais qu'il est très dur d'accepter la complexité. C'est l'essentiel de ce qui est exigé en ce moment des hommes et des femmes de notre génération, sous peine d'être recouverts de barbaries simplificatrices. Je voudrais te dire deux ou trois choses qui peuvent t'être utiles dans la souffrance où tu te trouves.

- 1. L'idéal de perfection dans lequel tu tiens tes amis tout d'abord. Ne pense pas que cela puisse jamais leur « faire plaisir ». C'est beaucoup plus menaçant qu'autre chose, puisque c'est une garantie, imaginaire, tout le monde en est d'accord, que tu prends par avance pour te mettre à couvert des déconvenues qu'à coup sûr nous éprouvons dans l'incertitude et la précarité des liens, des paroles qui nous rapprochent quelquefois. Il est vrai que, sous la garde de cet idéal de perfection que tu voues à quelques-uns, tu peux mieux surmonter ton inquiétude et ta peur d'être coupable.*
- 2. La question de la vérité. Nous ne savons pas « la vérité ». Nul d'entre nous, pour soi, ne la sait. Nul d'entre nous, pour l'autre, ne peut l'approcher. Or la place d'écrivain est ici dangereuse, parce qu'il a constamment affaire à la question de la vérité. Le danger est de prendre le rôle de « témoin de la vérité ». Il y a des précédents fâmeux et funestes. Jean-Jacques Rousseau s'est laissé prendre à ce mirage. Il s'est alors trouvé, seul, dans le martyre d'une attente infinie, pour la certitude définitive de qui il était et de la vérité qu'il prétendait apporter. Jamais il n'aura été quitte des preuves qu'il obligeait ses contemporains à attendre de lui. En ce qui me concerne, la question de la vérité me trouble, m'enchante, m'exténue. Elle est nourrissante comme un tourment d'amour. Quant à « la » vérité, elle ne m'intéresse pas. C'est un puits sans fond, on n'y rencontre même pas les chats et les lapins d'Alice qui eux s'intéressent pour de bon à la question de la vérité.*
- 3. Les signes et l'obscurité. Poète, tu es quelqu'un pour qui les signes sont clairs. Quand tu es faible et malade, tu t'exposes gravement à ceci : te retrouver captif d'un réseau de signes qui concorderaient, qui renforceraient ton espoir désespéré d'un « mystère impénétrable ». Aujourd'hui, ce que tu me dis, c'est que tous les signes expriment l'hostilité muette, l'accusation dissimulée, la condamnation clandestine. Alors je te demande de veiller, une fois par jour, une seule, chaque jour, à ceci : maintenir distinctes la perception de la réalité et son interprétation. Je te le demande. Je ne puis demander moins. Diffère l'interprétation, jette-toi*

sur les formes, les couleurs, les odeurs qui t'entourent dès lors que tu saisis un regard, le son d'une voix. Déprends-toi de la terreur d'abandon, de ton orgueilleuse attente d'une humiliation. En ce moment, c'est cela que tu agrafes sur chaque interlocuteur. Tu te fais prisonnier dans le propre camp où nous nous tenons captifs de notre impuissance, de notre légèreté, de notre affection. Tu dis que « nous » sommes fâchés. Cela ne se peut, puisque les contradictions, les équivoques, les incertitudes ne circulent pas. Tu « nous » dis qu'elles vont te faire mourir. Les signes ne portent pas un sens arrêté, leur interprétation est toujours notre oeuvre, tu le sais, je le sais. Cela mérite le détour, cela veut dire que nous ne pouvons pas nous reposer, nous avons un choix à faire entre les sens possibles puisque les signes ne sont jamais sans appel. Je t'embrasse, Marie.

17 février, la lettre de Raoul, *cher Yves. J'ai essayé en vain de te joindre rue des Blancs-Manteaux ces derniers jours pour t'annoncer la disparition de Marcel. Tout cela dans le désarroi le plus total. Il sera incinéré demain, mercredi 13 février, au Père-Lachaise. Il est mort de « la maladie du siècle », avec, en plus, un vrai désir d'en finir avec « ce cauchemar permanent que représente la vie » et une peur intense de vieillir. Malgré le grand bonheur que nous vivions ensemble depuis des années, rien n'a pu le retenir. Je sais qu'il t'aimait profondément et jusqu'au bout t'est resté fidèle. Je crois avoir compris que, pour lui, en fait, tu représentais la plus sincère des amitiés, celle dont on est sûr et que l'on garde au fond de soi comme un repère, une lumière dont la permanence reconforte. J'espère que ta santé, gravement atteinte, s'améliore et que tes progrès s'affirment chaque jour. je reste pour le moment, et pour longtemps encore je l'espère, rue du Port-Royal, où, si tu le désires, ce qui me ferait vivement plaisir, tu pourras me joindre. Je suis désolé d'avoir à t'annoncer cette mauvaise nouvelle, sache que tu as toute mon amitié. Sincèrement. Raoul.* Donc, adieu à Marcel qui était venu me voir à l'hôpital en décembre et qui m'avait seulement dit, juste avant de me quitter, « moi aussi je ne vais pas très bien » ; adieu à Conrad, dont j'aimais la fougue et le feu ; et à Bernard-Pierre, la semaine dernière, à New York, je l'ai lu dans un journal qui traînait à La Résidence, la veille de mon retour ici, chez moi. Qu'est devenue Céline, son chat? Et mon Tiffauges? Tityre, elle, se laisse mourir. Les chats meurent d'aimer. Fanny & Charli l'ont accueillie. Je ne peux pas la voir sans penser à Tiffauges, flingué fin novembre. Je ne peux pas ouvrir la porte de l'appartement sans penser à lui, il m'attendait, nous avons tout écrit ensemble pendant dix ans. C'est dimanche, dimanche après-midi. La ville est calme. Anna est venue déjeuner avec moi. Elle est jeune, j'hypothèque ses jours de liberté. J'ai pleuré pendant le repas. Je suis encore isolé dans ma tête, lointain, peu crédule, vertigineux. Mardi, je verrai le docteur Woolfe, rue Centrale, près de la prison du même nom. Il ne m'a pas vu depuis décembre. Il me montrera à un neurologue spécialiste, il sera question de la ténacité de ce vertige. Denis riait du dîner impossible, il avait peur de mes pleurs et de mes cris. Jocelyne m'a annoncé la mort de Conrad par affection, l'affection est harcelante. Qu'est devenue Céline ?

Lundi 18 février, j'ai la tête qui tourne, c'est la toupie, sueurs froides. Je veux parler de Jean-Pierre, venu de Bordeaux, reparti pour Bordeaux, qui m'a tenu compagnie trois jours de suite la semaine dernière avec patience, méconnaissance, nous ne nous connaissions pas, nous faisons la découverte l'un de l'autre, lui me prenant tel quel ou tel qu'il m'avait rêvé, moi faisant comme si rien n'était arrivé: Une moitié de moi. Je doutais de lui. D'où vient ce sentiment que je dois ménager tout le monde et que je dérange ? Ma naissance même, en famille, était-un dérangement, le cercle des amis se recompose mal, les amis composent douloureusement entre eux. Le malade à handicap, celui qui ne se déplace pas, devient objet, pantin, chose, joujou, alors qu'il entend tout, qu'il écoute le moindre mot et surtout les silences, qu'il voit tout, même s'il n'y voit plus très

bien. Un jeune homme doit venir à 14 heures. Il s'appelle Vincent. Sueurs froides. Le docteur Machin, ami de la famille, vient de me parler au téléphone de ma *parano légendaire*. Qui souffre en fait, qui a peur, qui interroge, qui désire? Toutes et tous me disent de ne penser qu'à moi, paradoxalement. Comment faire ? Est-ce possible ? J'ai froid. Il faudrait ici une chronologie, du 11 novembre aux jours présents. Alors, seulement, tout serait visible, éventuellement visible. Ça tourne fort dans ma tête. Qui est le plus susceptible ? Le mal-portant, ou les bien-portants qui l'approchent ou le fuient du même mouvement ? Il y aurait donc de la fuite dans l'approche. La lettre de Marie est douce et savante, trop vraie. Chronologie, 11 novembre, un dimanche, à Petit-Pont, je me réveille au bas du lit, comme jeté par le sommeil, incapable de me lever. Mes oreilles sifflent. J'appelle un ami de passage, qui exceptionnellement est là, chez moi, dans une chambre d'amis. L'ambulance, un premier hôpital, un lit comme une cage, des visages qui se penchent, j'ai très froid au côté droit, côté gauche inerte. Marc et Marguerite, Émile et Marie-France me rendent visite. Marguerite m'annonce que « Marguerite Duras a le Goncourt ». Une lueur dans la nuit de cette chambre, lundi 12, mardi 13, fin de journée, transport dans un grand hôpital du Delta. Marie m'a dit au téléphone « abandonne-toi, laisse-toi bichonner ». Pendant le transport, histoire grotesque, je l'écrirai plus tard. L'hôpital s'appelle La Lionne, une ville dans la ville, « deux mille lits », a dit l'ambulancier. La ville vrombit. Un premier scanner, la tête dans un ventre en métal. Le professeur Garance me prend les mains « ça va, nous allons vous sortir de là ». Second scanner. Le professeur ne dit plus rien. Première nuit. Mon lit est près de la fenêtre, mon voisin ronfle, j'entends une scierie. Voir plus loin *Histoire grotesque du transport* et *Poème de la scierie*. Puis trois semaines, cloué au lit, au cœur de cette ville inconnue qui vibre jour et nuit. Marie ne vient plus, elle a du travail, loin de la ville. Son fils vient. Sa sœur vient. Sa mère vient. Mais pas elle, plus elle, « je reviendrai dans huit jours ». Je n'ai pas de reproche à lui faire. Je me sens seulement coupable de déranger sa famille, famille mobilisée. Les nuits, je m'empêche de dormir, j'ai peur de tomber du lit et de me casser sur le sol. Chronologie, il faut aller vite, tout va vite, tout doit être cadré, plaisant, expliqué. À La Lionne, Robert vient chaque jour. Il me dit « arrête de me dire merci, tu m'as peut-être beaucoup donné sans savoir que tu me donnais ». Il prend le linge sale et rapporte le linge propre. On me lève, on me traîne, *Histoire grotesque du transport*, *Poème de la scierie* et *Vu du lit*, tout dire après la chronologie, vite. J'ai voulu rentrer à Paris, pour moins déranger. Je me disais « la famille viendra », ou « ce sera plus facile pour les amis ». J'ai choisi un hôpital du centre, l'hôpital Duval. Avant mon départ je revois Garance. Il me dit « je ne comprends pas pourquoi on a fait de l'homosexualité une cause ». Je lui réponds « vous avez raison, professeur, c'est un comportement ». Dire les infirmières, la nuit. Je guettais le couloir. C'était le bel ailleurs. On s'y déplaçait. Je me tenais à l'écoute des autres chambres. Puis ambulance pour Paris. 22 h 30. Amis, vos silences m'ont rendu fou. J'appelle Machin, et c'est son amie qui me répond, « patience », dit-elle. J'appelle Sam, et c'est Katia qui me répond, « écoute, mon père aussi s'est suicidé, ma mère s'est suicidée, alors tu n'as pas le droit de parler de la mort ». Je ne connais pas Katia, je voulais parler à Sam. Et Marie? Et Jean son époux? Charli & Fanny, je n'ose pas les déranger si tard. Mes amis, je n'y crois plus, je l'écris pour y croire encore un peu. J'aurais dû écrire des fictions. Amis, vos absences m'ont rendu fou. La tête me tourne très fort. J'ai fait preuve de volonté, je n'en peux plus. Je l'écris, milieu de la nuit, pour pouvoir vivre encore un peu. J'aurais dû tricher avec la vie, comme tout le monde. Dans la rue, c'est veille de Mardi gras. J'entends des groupes qui s'amusent, des voix jeunes, c'est fini. Amis, vos silences comme vos absences m'ont trahis, vos tendresses comme vos ironies m'ont harcelé. Il n'y a pas de potion pour l'amoureux, qu'il crève, j'aurais dû écrire des fictions, j'aurais dû tricher. Amis, vous pouvez saluer pour moi le monde et faire avec. Si au moins c'était une fiction, là, maintenant. Tais-toi, il faut taire cela. Va te coucher. Si tu peux encore tituber jusqu'au lit.

Mardi 19 février, il y a du soleil le matin dans le bureau, soleil latéral, j'entends des oiseaux, cris d'oiseaux en plein Paris. Non, ce sont des enfants qui sifflent dans la rue. 12 h 30. Vincent est revenu. Il va m'accompagner chez le docteur Woolfe, rue Centrale, près de la prison du même nom. Chronologie, suite, autoroute, les voitures suivent l'ambulance pour aller plus vite, nous leur ouvrons le chemin. Le fils cadet de Marie m'accompagne. De mon lit, dans l'ambulance, sanglé, je vois les voitures auxquelles nous ouvrons la route de l'autoroute. Je vois les chromes et les visages impassibles des conducteurs et de leurs dames. Une ambulance, quelle aubaine, du Sud au Nord. J'ai pleuré en passant à la hauteur d'Avignon. Je pensais à Tiffauges. Je ne savais pas qu'il avait été flingué la veille. Pan ! pour le plaisir d'un chasseur. Une cartouche. 22 heures. La nuit sera fertile, je le veux. J'ai dîné avec Anna. Elle est jeune et belle, elle a de l'enthousiasme, elle veut aller à Petit-Pont, la première semaine d'avril, avec moi. Elle veut m'accompagner pour ce retour. Dans l'isolement de mon vertige, dans ce vertige permanent qui me tient la tête, me fait chavirer et perdre la mémoire immédiate, sa compagnie me rassure et m'invite quand tout me terrorise, 12 vivacité, la bonne humeur et l'optimisme, « cheer up ! », « sursum corda », « haut les cœurs », de celles et ceux qui ont peur de la maladie. Ma solitude était féconde jusque dans la mélancolie. Les isolements sont insupportables. La timidité, la rigueur et la patience stricte du jeune homme Vincent m'invitent également à un renouveau. A l'hôpital de la rue Centrale, dans le salon d'attente, je parlais à Vincent en attendant le docteur Thomas Woolfe avec qui je fis des barrages, les pieds dans l'eau des torrents, dans la vallée de Chamonix, nous avions dix ans, ou huit, ou sept. Vincent et moi avons soudain entendu des bruits de chaises à l'étage supérieur, puis un cantique, à l'unisson *alléluia*, fin du repas dans un réfectoire, chant sacré comme je n'en avais pas entendu depuis longtemps. Il faut que j'écrive à Thomas pour le remercier de m'avoir ausculté, parlé et donné un autre rendez-vous dans ce vieil hôpital où l'on chante encore à l'unisson. En sortant, Vincent et moi avons retrouvé la ville, brutale. Il me tenait par le bras, comme une petite vieille. Chronologie, hôpital Duval, après huit heures de route et plus de huit cents kilomètres d'autoroute. J'ai une chambre pour moi tout seul. Un courant d'air m'y attend. Je vais « coucher avec lui », frigorifié, pendant trois semaines. « Mais non, c'est dans votre tête », diront les médecins. Chauffage par air pulsé. Je ne savais pas qu'ils avaient peur du virus de la « maladie du siècle ». Le virus ne devait pas circuler. Froid maximal. « Mais non, c'est votre imagination. » Petit sourire, « il ne faut pas faire un roman de tout ». J'avais peur de mourir de froid.

20 février, soleil latéral, pâle. Chronologie, suite, baie vitrée, vue vertigineuse du quatrième étage sur l'entrée ultramoderne de l'hôpital, militaires en uniforme, ambulances militaires, femmes de militaires, strictes, chignons, foulards, le pas assuré. La Lionne n'a pas communiqué mon dossier. On refait toutes les analyses, la ponction lombaire. Les infirmières répondent dans un haut-parleur, « j'arrive ! » Elles ne viennent jamais. « Monsieur, il y a des gens qui souffrent plus que vous à l'étage. » Les médecins disent « je reviens », je ne les revois jamais. Je leur demande de m'endormir, doucement, tout doucement. Bruit des chariots dans les couloirs, l'attente des repas, les visites et les carambolages de visites, Fanny & Charli viennent chaque jour, famille qui se forme, la vraie, les poèmes de Segalen apportés par Agnès, la fâcherie de Régis, la confiance de Paul. Chaque nuit je m'empêche de dormir de peur d'être gelé, tué, étreint, par le courant d'air qui se glisse entre les couvertures et me glace. Je passe du lit au fauteuil et du fauteuil à une salle de rééducation, épaulé par Frédéric, kiné stagiaire, qui me fait tenir mes premiers équilibres. Je me traîne jusqu'aux toilettes, une chaise devant moi. Lucette, Suzette, les esclaves martiniquaises des infirmières gradées, me douchent et me rasent chaque matin. Elles me frottent sous la douche, ou

trop froide ou bouillante. Elles ont du coeur à l'ouvrage, elles. On me change de chambre. Dans la nouvelle, j'étouffe. « Vous n'avez pas votre bombe d'eau, on ne vous a pas prévenu? » Dans la chambre voisine, un monsieur meurt en appelant l'infirmière qui s'occupe de tout l'étage, « vous ne comprenez pas ce que c'est ! » Je lui parle à travers la cloison, il sanglote, je pleure. Le professeur passe le lendemain, le docteur Woolfe s'est déplacé, j'exige mon retour chez moi. Je peux à peine marcher. Barbara viendra de Berlin, nous passerons Noël avec Tityre, qui déjà, sans son Tiffauges, se laisse mourir. Retour rue des Blancs-Manteaux. Plus d'électricité, plus de chauffage. Je passe deux jours dans une clinique-mouroir du côté de Versailles, plus loin, puis retour. Jour de l'an, Barbara repart pour Berlin. Je me retrouve seul. Fanny & Charli m'aident quotidiennement. Vague de froid, plus d'eau, dix jours sans eau. Charli apporte des seaux, Fanny les repas. Le docteur Machin vient chaque jour. Puis, départ pour La Résidence, loin de Paris, trois semaines, et retour ici, il y a dix jours, fin de chronologie. Maintenant tout commence. Tant de promesses non tenues par tant d'amis qui se sont approchés pour reculer du même mouvement et me laisser à l'interrogation de leurs silences, tant d'absences qui se cumulent, que savent-ils, que me cachent-ils? Et cette phrase terrible, « tu n'as qu'à en faire un roman ». Dans le journal du jour, il y a la photo des corps déchiquetés des passagers d'un avion qui s'est écrasé, hier, près de Bilbao, l'horreur tout de suite. Le jeune homme Vincent ne reviendra pas demain. J'aurais voulu lui dire « adieu » quand il est parti en fin d'après-midi. Aimer encore et dire « adieu ».

Jeudi 21 février, dire l'insupportable affection qui taquine et ironise sous prétexte de bonne humeur bienfaisante et de gentillesse de meilleur aloi. Au téléphone, les gens ne s'entendent pas hurler, c'est déchirant. Il faut alors supplier, « moins fort s'il vous plaît » ou « ne vous fâchez pas, je vous en prie ». Le jeune homme Vincent m'écrit, *j'ai encore énormément de choses à vous dire mais je ne les retrouve pas*. La livrée ne sera donc jamais totale, le tout-dire, le tout-savoir et le tout-prévoir ont perdu ma génération. Jean-Pierre m'écrit de Bordeaux, *j'ai ouvert la fenêtre, je distingue les premiers arbres du petit jardin devant l'immeuble. Plus loin, c'est le noir. J'ai toujours eu peur de ce noir. Qu'il fasse surgir quelqu'un*. 14 heures. J'ai toujours la tête dans une toupie. Les piqûres ne calment rien. Le jeune homme Vincent va revenir, nous irons à la banque, l'argent, parler de l'argent, celui que l'on vous prête, les fortunes que l'on veut vous reprocher, et l'argent qui circule, exigé, le bruit des billets, je n'avais jamais écouté le bruit des billets. Ensuite le jeune homme Vincent et moi irons nous asseoir au soleil, dans le square, au bout de la rue, et acheter des fleurs. J'ai besoin de voir des fleurs, au bureau où j'écris, sans mon Tiffauges, le chat pacha. Main gauche à plat sur le bureau, de temps en temps je fais travailler l'index de cette main, pour les majuscules, pousser le chariot et passer à la ligne suivante, taper exceptionnellement un *e*, un *a* ou un *s*, ne pas tout laisser l'index de la main droite qui déjà fait des prouesses. « 99 % ». A l'hôpital de La Lionne, je reçois des appels téléphoniques. J'entends dire une fois, deux fois puis trois, « ce n'est rien, tu vas t'en tirer à 99 % ». Me voilà encore plus inquiet, c'est quoi le 1 % qui reste, la possibilité de jouer du piano ? J'avais si bien joué le 10 novembre, le samedi soir, après avoir écrit la seconde page du quatrième chapitre de *Louise*, le roman promis pour la fin de l'année 1985. C'est quoi le 1 % ? La possibilité de conduire ma voiture sans laquelle je ne peux pas vivre seul à Petit-Pont ? La capacité de jardiner, de voyager, de circuler sans peur de rechute? Terribles 99 %. Et ce terrifiant 1 % qui reste. De mon lit, de La Lionne, j'entends la ville, brouillonne, inconnue, la capitale du Delta, port rebelle, justicier, escroc, ville à l'air gangster. Si le téléphone sonne, j'ai peur, *on* va encore me dire « courage », ou « haut les coeurs » ou « 99 % ». De mon lit je vois une église, assez vilaine, au clocher ingrat, sur un rocher, et de beaux ciels bleus. C'est la fin de l'automne. Je parle à Stéphane, nouveau voisin de chambre, jeune vigneron. J'apprends tout de son épouse, de son vin, de son fils, Yann, et pourquoi Yann s'appelle

Yann, un souvenir de prison, une erreur de jeunesse, c'est touchant. Il peut se lever, lui. Il partira avant moi. Henri-Pierre le remplacera. Henri-Pierre a cinq chats. Mademoiselle Fracas, toujours très parfumée, vient souvent me voir. Elle vit avec une petite chienne. Ses chaussures ne font pas de bruit. Dans les couloirs, les pas résonnent. Je ne reverrai le professeur Garance que la veille de mon départ. C'est quoi le 1 % qui reste ? Infirmière de nuit, elle est blonde, si blonde, sa peau sent le savon. Elle a une petite fille de huit mois. Quand elle passe, un peu avant minuit, elle se penche, elle. Je ne sais même plus son prénom. De jour, Solange y « croit », Anne-Marie sait sourire et ne se fâche pas de revenir. Rémy et Joëlle, les premiers, le matin, me font la toilette et le lit. Merci. Image fixe, à gauche, la ville qui vibre et trépide nuit et jour, à droite, l'autre lit, Stéphane qui attend que sa jeune épouse l'appelle et le couloir carrelé avec des visiteurs et des visiteuses, pressés, pas martelés, arrogants, bruit des talons, des sabots, des socques, je reçois une écharpe, des confitures, des fleurs. Les fleurs disent « je ne peux pas venir » ou pire, le plus souvent, « je ne viendrai pas ». Robert vient à l'heure du repas de midi. Mademoiselle Fracas vient et revient, par affection. Elle laisse la trace d'un parfum tenace, sillage et soie de ses chemisiers. La nuit, j'entends des cris dans d'autres chambres. *Poème de la scierie*, je peux à peine me relire pour transcrire, *À La Lionne / Hôpital Métropolis du Delta / Ville vermeille / Port en sommeil / Béton / À La Lionne / Hôpital / Il y a une scierie 1 Que peut-on y scier / Inlassablement / De 20 h 01 à 6 h 04 / Tout du long, toute la nuit, / Qui ou quoi ? Des lits de l'hôpital avec des gens dedans ? 1 Des fauteuils à roulettes avec récents opérés ? / Tout en longueur. / Implacablement / Cet azur / Implacablement lisse. / Verlaine aurait dû rendre visite à Rimbaud / À l'hôpital du haut. / A La Lionne / Hôpital / Au coeur de la capitale du Delta / Les ambulances donnent de la sirène quand elles arrivent / Pas quand elles partent / Pourquoi ? / La Lionne ne fait-elle que recevoir ? 1 Et pourquoi ce bruit / Qui me scie toute la nuit ? / Un store pend à une fenêtre / suite illisible. Je voulais aussi écrire une chanson pour le fils de Fanny & Charli. Refrain : *Méfie-toi, méfie-toi / Le vent du pouvoir ne se respire qu'une fois*. Je n'ai jamais trouvé la force pour les paroles. Le refrain suffit. 21 h 30, je vais me coucher. J'appartiens à une génération qui a bradé ses rêves. J'ai voulu rêver encore, seulement voulu, foutu.*

Le 22 février, un vendredi. Catherine, hier au soir, au téléphone, je l'appelais, un appel « longue distance », sa voix résonnait dans son nouvel appartement. Elle parlait trop fort, je n'osais pas le lui dire, et avec tant de certitude, d'allant et de bonne humeur, que j'ai eu peur, encore plus peur, je suffoquais, sanglotais, ça ne se voit pas au téléphone. L'infirmière de nuit de La Lionne s'appelait Christine. J'ai perdu la mémoire immédiate et, là, son prénom me revient, surgit, elle se penchait. Elle sentait bon le savon. J'ai appelé Mademoiselle Fracas, autre appel « longue distance ». Je crois que je lui ai fait plaisir. Elle me parlait doucement. C'était bon, comme un partage. Elle m'a affirmé que Garance m'aurait prévenu en cas d'irréversibilité, de fatalité, de non-espérance de retour de mon cas. Alors j'ai trouvé le sommeil, un sommeil lisse. L'infirmière qui me fait chaque matin une piqûre de Ventabrain, du vent dans le cerveau ? toujours pressée, fin de tournée pour elle, est tombée dans l'escalier en montant. Je lui ai fait un petit pansement. 18 h 30. J'attends Sam, Rupture no 2, j'espère qu'il viendra sans Katia. Comment concevoir ce vertige qui me tient et m'isole ? Moi-même, avant, avant l'accident, je n'aurais pu l'imaginer. Bernard est mort, Conrad est mort, Marcel est mort. Dans le journal du jour, dans un article, un bien-portant écrit *qui sera le suivant ?* Aucune nouvelle de Marie et de Jean, aucune nouvelle du docteur Machin, aucune nouvelle de F.-R., de M.-L. et de Ph., de J.-J. et de C., de F.-P. et de D., aucune nouvelle d'E., d'A., de J. et de C., de J. et de M., d'E., d'E., de R. et d'I., de P. et de M., un abandon comme un autre, la société des mouchoirs en papier, on se mouche et on jette. Ils sont venus une fois, mondanité, familiarité ? « On l'a vu », « on y est allés », et ils ne sont pas

revenus, sans parler des prévenus et prévenues, qui ne se sont pas signalés du tout. C'est quoi, un entourage? Et la rancoeur dont on m'accuse, le revers des médailles de la Bonne Conscience ? Monde pressé. Vu du lit de La Lionne et Carambolage, je suis le loup. Celle et celui qui s'approchent risquent d'être dévorés. Je voudrais qu'on ne me quitte plus, qu'on me parle, qu'on me laisse parler. Celle-ci arrive avec le regard du départ, elle est venue pour repartir tout de suite. Celui-ci est fâché de voir que celui-là me tient déjà compagnie. *Carambolage*, on veut le *cloué au lit* pour soi seul. Pis, on lui dit « je ne suis pas pressé », ce qui veut dire « il faut que je reparte vite ». Qui m'a dit, en me pointant du doigt, d'entrée de chambre, « la prochaine fois, je dois être le premier prévenu, je suis l'aîné » ? Qui m'a dit, en me pointant du doigt, d'entrée de chambre, « tu pourrais au moins te raser » ? Qui m'a dit « une cigarette et tu meurs » ? Qui m'a dit « au bout de six mois, tu ne feras plus aucun progrès. C'est le seuil. Dépêche-toi » ? Vu du lit, les regards furieux que s'échangent les visiteurs qui se carambolent, une souffrance de plus. L'immobilisé au lit ne peut plus jouir de la présence de l'un et de la présence de l'autre, joutes de regards. Vu du lit de La Lionne, qui me dit « nous prions pour toi », qui d'autre me pointe du doigt, « ah, non, je t'interdis de pleurer », il a peur de pleurer, je n'ai même plus ce droit-là? Ils sont venus de loin. Marie-Françoise, arrivée de Paris, s'est jetée sur moi comme une mère. 16 h 10. Sam n'est pas là. La nuit est tombée.

Samedi 23 février, 4 heures du matin, il y a eu de la bagarre dans l'appartement, je peux à peine plier le genou gauche, j'ai des bleus partout. Dans l'état où je suis, inimaginable, inconcevable, inénarrable, intraduisible, on attrape un bleu pour un regard et un bobo pour un mot. Hier je dînais à l'Aviatic, d'abord avec Sam qui m'annonce « j'attends un bébé, tu sais », la dernière fois c'était « j'attends un fils, tu sais », « pourquoi un fils ? », là je réponds « non, Katia attend un bébé. Depuis combien de mois? » « Deux. » « C'est un peu tôt pour en parler. » Puis le docteur Machin, sans doute curieux de rencontrer Rupture no 2, nous rejoint après sa « terrible » journée dans son nouveau quartier, il dit *le quartier de Céline*, comme il m'arrivait de dire *le pays de Bernanos* quand je professais l'anglais dans le Nord. Aujourd'hui, Céline n'est plus que le chat d'un ami mort, l'autre Tiffauges de New York City. Sam et le docteur Machin, face à moi, se touchent délicatement l'épaule. Le docteur Machin, en s'imposant à ce dîner de retrouvailles, un vendredi soir, libérait la conscience de son week-end de jeune généraliste harcelé. Sa générosité ne lui donne-t-elle pas un droit de propriété ? Nous rentrons rue des Blancs-Manteaux. Sam est pressé, « mais non, je peux rester, j'ai tout mon temps pour moi. Tu t'es réconcilié avec ton neveu ? » La fureur est née de là. Le docteur Machin défend mes neveux et mes nièces. J'ai pourtant tout fait pour ne pas les accuser, les charger du spectacle incompréhensible de mon épreuve. J'ai même envoyé à un de mes neveux nos places d'abonnement pour le théâtre en mai et juin prochains. Il m'a répondu qu'il avait, dans la rue et les librairies, *le vertige de la vie*. J'ai pleuré à l'Aviatic, mais pas devant Pascal, le serveur, qui m'a appelé « Yves » il y a deux jours. Et, de retour chez moi, la colère. Sam debout ne disait rien. Le docteur Machin, debout, ne disait rien, querelle de joujou. Je me suis battu pour les mettre à la porte. Je tapais, me cognais, gesticulais, me blessais, rampais. Je criais « laissez-moi mourir », « laissez-moi tranquille ». Ils sont partis. Sam, sur le palier, a dit au docteur Machin « on peut y aller, il ne fera rien ». Seul, j'ai fait chauffer l'eau pour l'infusion et les calmants. Je me suis déshabillé pour me mettre en pyjama. Garance, à La Lionne, m'avait dit « le samedi soir, la veille de votre attaque, il fallait vous mettre en colère quand votre ami de passage refusait le repas que vous aviez préparé pour lui ». « Non, professeur, j'ai préféré me mettre au piano après avoir commencé le chapitre 4 de *Louise*, un roman, vous verrez, mais je ne pourrai plus l'écrire, je suis trop loin de toute fiction. » « Il faut vous fâcher, mon ami, vous auriez dû tout casser. Et puis vous allez écrire ce que vous vivez

maintenant. » « Non, professeur, c'est comme la boue, il faut tamiser, tamiser pendant des années, alors seulement, parfois, on trouve une fine pellicule d'or, c'est ça l'écriture. » « Vous auriez dû renverser la table sur la tête de votre ami de passage, cela vous aurait peut-être évité cet accident. » J'avais pleuré dans ma chambre. Cette fois je me suis mis à hurler. J'ai commencé à jeter, à casser, en hurlant des noms, des prénoms. Le docteur Machin m'a traîné de force dans le couloir, « si tu continues, nous allons te... », deux fois cette terrible phrase inachevée. Sam, allongé sur un canapé du salon, ne bougeait pas. Violences de nouveau. Bagarres. Je les ai laissés durement, tous les deux, sur le palier. Tintins rivaux et boudeurs, propriétaires de l'idée qu'ils se font de mon état, souffrance et douleur. Le joujou venait de se débattre. Je suffoquais, en nage, comme un phoque. Enfin seul. Je me sentais mieux. Le docteur Machin rappela. J'ai raccroché, clang. Sans un mot, je rampais, à genoux, je leur hurlais « merci ». Et si je continuais, il était question de quoi, docteur Machin? Et toi, mon Sam, l'adieu, le bon, tu ne m'as pas défendu dans tant de violence, tu as simplement dit au docteur Machin de retirer son pied de la porte, « je le connais. Laissez-le, il va aller se coucher ». Je n'ai pas dormi. J'ai écrit ceci dans le noir. Un calmant, je verrai un autre matin. Le joujou titube et boite, le silence de l'un et la poigne de l'autre, vingt ans de rêves foulés, piétinés entre eux et moi, et mon espoir de rêver encore, misérables mots qui n'ont plus pour eux qu'un seul doigt. 6 heures du matin. Il faut que je dorme un peu, ne serait-ce qu'un peu, après tant de mois, épreuve indicible, texte impossible, pas de représentation. Qui le croira enfin? 18 h 15. Samedi. La nuit tombe. Xavier vient de m'appeler. Lui aussi me dit d'écrire. Je n'ai aucune rancune, je n'ai que de la fureur. C'était de la fureur, hier. Hier et avant, toujours. Une exaltation. Comme de la mélancolie. Les éditeurs sont des tueurs d'enfants. 20 h 45. *Vu du lit de La Lionne et de l'hôpital Duval*, qui donc s'approche et me dit « j'ai besoin d'un nouveau blazer, tu le diras à ton copain Francisco ? », qui d'autre « je n'ai pas de manteau, tu en parleras à Francisco ? », quel, troisième, « tiens, je m'offrirais bien un costume » ? Je fais des listes dans ma tête : ceci, pour celui-ci ; cela, pour celui-là. Francisco, lui, a peur de la maladie et de l'accident. Je le sais, il me l'a dit si souvent. Chaque fois qu'il me rend visite, à l'hôpital Duval, je m'efforce de ne pas le peiner et même de le faire rire. Il part avec une bonne impression. Alors je m'en veux. Je souffre encore plus après sa visite qu'avant. Il part en voyage, une fois, deux fois, trois fois, il m'appelle au moment du départ, « je suis à Orly », « je suis à Roissy ». Lui aussi me dit qu'on ne peut plus rien me dire. Plus frère qu'un frère, je suis toujours à le guetter, à l'attendre. Une écharpe, des confitures, puis un pull et des fleurs, ses cadeaux. Quand on m'a fait la première ponction lombaire, à La Lionne, le 19 novembre, j'ai cru qu'on me coupait la jambe gauche, clang, et le bras gauche, cling, cling-clang en même temps. Seulement le lendemain, 20 novembre, je me suis rendu compte que mon bras gauche et ma jambe gauche ne répondaient plus à ma commande. Ce soir, samedi 23 février, j'ai le genou esquinaté, le talon du pied gauche bleui de sang, la jambe droite écorchée, je me suis battu, ici, hier. Sam ne bougeait pas. Je ne l'ai pas aimé il y a dix ans, pire, j'étais jaloux de lui, constamment. Il me tenait en jalousie. Je le croyais parfait. Le fameux idéal de perfection dont parle Marie dans sa lettre. Hier, le silence de Sam et son inintervention m'ont coupé de lui. Adieu Sam, adieu pour la énième fois. Pendant qu'on me faisait une seconde ponction lombaire à l'hôpital Duval, je récitais, hurlais dans ma tête, cet extrait *Du silence*, poème de Victor Segalen porté par Agnès, *Oh ! c'est que cette femme a le pouvoir magique. Prenant dans ses bras le nouveau-né du Ciel qu'on cherche pour le tuer, elle l'a conjuré ainsi : « Si tu es de la vraie race de Tchao et qu'elle doive se prolonger : ne crie pas! » - et l'a couvert de son manteau négligent...* La vraie race de Tchao? J e me suis tu au moment de cette seconde ponction. Pour un poème porté, offert, partagé, présent, un fragment. Le docteur Machin a téléphoné aujourd'hui, j'ai raccroché, clang. Il a rappelé, clang. De quoi me menaçait-il ? Pourquoi Sam et lui se boudaient-ils ? Bouderies, enfantillages. Rien ne revient,

rien. Toujours prisonnier de mon vertige. Au lit, en clopinant. Didier, ami kiné, m'a fait progresser davantage, ici, en une heure aujourd'hui que partout ailleurs pendant un mois. Je vais pouvoir travailler seul, dans ma chambre, main gauche contre le mur, avec la balle bleue, cadeau de Robert, avec les pelotes de laine offertes par Fanny à Tiffauges. Tiffauges traverse mes nuits. Il ne vient plus vers moi, c'est fou ce que nous avons pu nous dire, ensemble, écrire, ensemble. Et le *manteau négligent* ..., messieurs les docteurs ? Tchao Sam, je suis de la race de Tchao.

Le 24 février, un dimanche, j'ai mis trois heures pour me préparer ce matin, dont trente bonnes minutes pour boutonner le poignet droit de la chemise, chemise amidonnée, être propre, comme avant, net, pas élégant, me « sentir » bien. J'allais déjeuner chez Christiane et son amie Martine. Elles m'ont raccompagné trop tard pour l'infirmière, 17 h 10. Elle m'avait dit « entre 17 et 19 heures ». Il est 18 h 30, je suis inquiet. Anna doit venir à 19 heures. Nous irons dîner à l'Aviatic, tout près d'ici, une habitude déjà. On y sert des jus de fruits, on ne m'y regarde pas comme un malade, et Anna aime s'y rendre. Mon neveu, alerté sans doute par le docteur Machin, m'a appelé. J'ai observé un long silence pour ne pas me mettre à hurler, lui aussi je l'ai tenu dans un idéal de perfection et d'exploit. Il fait les études que j'aurais voulu faire. « C'est un peu tard », lui ai-je dit. Un dire de trop ? Il m'a répondu « d'accord, alors je suis autant responsable que toi ». *Autant* ? De quel jeu enfantin s'agit-il ? J'ai raccroché pour ne pas suffoquer. Qui appelait-il ? Yves ? Quand, après l'hôpital Duval, mon médecin de toujours, le docteur B., est venu, ici, me voir, il m'a dit « c'est loin chez toi, c'est le bout du monde ». Comment pouvais-je me sentir libre, après, de l'appeler du *bout du monde* ? Les médecins et les infirmières savent, routine, tout de suite intimider leur malade, le culpabiliser pour qu'il ne dérange pas. Quand j'ai décidé de partir pour La Résidence, le même médecin, à qui j'annonçais mon départ au téléphone, m'a dit « c'est bien, ça va nous faire une petite récréation ». Or je ne l'avais pas appelé une seule fois depuis sa visite à la maison. Trop de médecins. Avant le docteur B. et le docteur A., le docteur G., qui est venu me ramasser à Petit-Pont, le docteur M., dans le premier hôpital, le professeur Garance, le docteur Gr. et le docteur A.-S. à La Lionne, le docteur V., le docteur D., et le jeune docteur M. à l'hôpital Duval, puis le docteur Machin chaque jour, lors de mon premier retour ici, le docteur N. à la clinique-mouroir du côté de Versailles, le docteur Machin de nouveau lors de mon second retour, puis le docteur H., le docteur W. et le docteur D. à La Résidence, sans oublier les professeurs de l'hôpital Duval, le professeur L., le professeur D., le docteur Woolfe et les kinés, Frédéric, Martine, Anne, une autre Anne, Michel, un autre Frédéric, Didier, et Christiane, doctoresse également, « la médecine n'est pas une science exacte. C'est Yves que j'aime. Navarre, je m'en fous ». 21 h 30. Émile m'appelle du village, de chez lui, il me dit « c'est pour me faire plaisir. J'ai planté trois vignes chez toi, à Petit-Pont. J'ai taillé les rosiers. Les crocus sont en fleur ». Je peux aller dormir. Tiffauges, où es-tu ? Viens te coucher près de la machine à écrire. Tu tends la patte.

Lundi 25 février, 4 heures du matin, la voisine du dessus de ma chambre vient de rentrer, avec son ami, bruits de pas, branle-bas, comme un tam-tam. J'ai les doigts glacés. Noter ceci, dans le vide et le calme de la nuit : le prix à payer pour le bonheur est le chagrin que j'ai mêlé à tout. Question : comment tenir compte des leçons de réalisme que ma génération, 18 ans en 1958, 28 ans en 1968, a dû subir, sans pour autant devenir complètement passive ou complètement cynique ? Je n'aurai jamais le courage de me tuer. Je voudrais et je veux qu'on m'endorme. Lettre à mon neveu, que je n'enverrai pas, *cher Jeune Homme, lundi 25, 4 h 30. As-tu oublié que l'homme jeune qui t'a offert, ainsi qu'à ta soeur à Vétheuil, vous aviez sept et huit ans, des boîtes d'aquarelle au miel, était ton oncle ? Vous ne le saviez pas. Tu ne le savais pas. Tu me l'as avoué*

l'an dernier, le seul soir où tu t'es confié un peu. Vos parents avaient-ils oublié de vous prévenir ? Je suis rentré de La Lionne, à Paris, pour que tu m'aides à prendre mes repas pas trop loin de ton école. Deux fois tu m'as laissé à 19 h 25, pour ne pas manquer ta cantine. Je me suis retrouvé à 19 h 30 sans rien pouvoir faire de mes mains, avec la faim, devant des plateaux impossibles, main gauche inerte, main droite tenant en tremblant la fourchette. Je me suis brûlé avec de la purée. Comment ouvrir les petits-suisses? Et comment remercier les esclaves martiniquaises qui me lavaient de la tête aux pieds, et surtout le bas du dos, en bon français le cul, alors que, depuis un mois, à La Lionne, seul Robert m'avait passé sous la douche, une bonne et vraie fois ? Les toilettes de Joëlle et de Rémy allaient si vite. Trop de travail pour eux deux à l'étage. J'avais fait venir des parfums pour le « merci » aux esclaves. L'hôpital Duval, c'est aussi la coloniale. Et toi, troisième visite, tu entres dans la chambre, tu ouvres un flacon, tu renifles, enfant gâté, c'est pour toi, tout pour toi. Tu veux tout. Tu prends tout. L'oncle est une propriété. Tu me diras à ce sujet, plus tard, « il faut partager les responsabilités ». Je crie « ce n'est pas pour toi ». Je frappe le lit, « c'est pour Suzette et Florette qui me lavent le cul chaque matin ». Tu t'es fâché parce que Agnès était témoin. Je te demande « tu es fâché? » Tu réponds « oui ». « Tu as envie de partir? » Tu réponds « oui ». Et tu pars. Je ne t'ai pas revu depuis. Ce malheur qui m'arrive n'est pas de ton âge. Un peu de compassion, un mot simple m'auraient donné de ce courage qui me manque. Les mots simples n'existent-ils plus? Et ton père me harcèle avec une hypothétique dette, participation déjà payée, sur la tombe de nos parents. Je l'ai appelé de La Résidence, un dimanche, au lu du courrier porté par Charli & Fanny, il réclamait une somme déjà versée, il m'a dit « ce n'est pas parce que tu es esquiné du cerveau que tu as perdu la mémoire ». Qui harcèle qui ? je te le demande. T'ai-je beaucoup dérangé depuis deux mois ? Vis, mon bon, vis. Tu peux, dans un courrier innocent, me parler de ton « vertige », songe pourtant à celui qui me tient et dont je ne sors pas. Ce n'est pas de la rancune mais de l'effroi de ma part. Fais attention en traversant les avenues. Je raccroche au téléphone quand je suffoque. Tu es suffoquant, comme le reste de l'humanité, non, tu es jeune, je te salue. Ton oncle Y. P.S. Tu vas croire que je trouve du plaisir à t'écrire ainsi. Tu pourras encore te donner je ne sais trop quel change, vivre ton âge, dans l'illusion. Comme disait un autre personnage, dans un de mes romans, fragiles, petits textes, battements de coeur, « on n'atteint jamais la conscience de quelqu'un » et « tout désespoir n'est pas perdu ». 17 heures. J'ai froid. Je dois faire les courses. Avec le cabas. En titubant et frôlant les murs. Saluer Fanny & Charli dans leur boutique de la rue du Temple, et rentrer pour la nuit. Je revois le docteur Woolfe demain, rue Centrale, près de la prison du même nom. Petites courses : 12 oranges, 12 yaourts 0 % de matières grasses, 2 rouleaux essuie-tout. Les médecins disent que mon état est ébrieux. Nombreux sont ceux qui m'ont répété qu'au bout de six mois je ne ferais plus aucun progrès. Ce qui veut dire que, après les fleurs de la mi-mai, plus rien. 19 heures. Au téléphone, « ça va? » Les infirmières entraient dans la chambre, irruption, « alors ça va ? », du verbe aller. Je ne pouvais pas aller, c'est ainsi que je l'entendais, que je l'écoutais, c'était mon droit. Avant déjà, je ne savais que répondre au « ça va? » Et, pire, « je passerai te faire la bise ». Quelle bise? quel passage;? quand? à quelle heure? J'ai attendu le docteur G., un dimanche, de 8 heures du matin à 16 heures, il devait passer. Le malade accidenté n'est pas réellement vite guérissable par la science médicale. En cas d'infection, il y a des remèdes. J'attendais de l'attention et des présences. Il y aurait celles et ceux qui disent, avec affection, « tu sais, tu peux me demander ce que tu veux ». Je l'ai fait avec l'un d'entre eux. J'ai osé formuler une demande. Je voulais qu'on m'endorme. Idée fixe. Il a tout de suite alerté mon autre frère, immédiatement remis la balle Yves dans le clan Navarre. Noter également le désarmant « tu sais, je suis à ta disposition vingt-quatre heures sur vingt-quatre ». Je n'ai jamais dérangé personne au milieu d'une nuit. Et je suis au milieu d'une nuit. 20 h 30. Je suis allé dîner, seul, discrètement, au premier étage du Petit

Bougnat. Chris, le serveur, m'a appelé Yves. Bouleversement. Yann le patron est passé devant Petit-Pont, il y a trois semaines. Je dois les revoir mercredi. Dans la rue, ébriés, comme ils disent, les passants me regardent d'un drôle d'air. Casquette, écharpe rouge, je préfère la nuit, je vois les phares des voitures, je traverse mieux la rue des Archives. J.-C., Gascon comme moi, ami qui n'a pas perdu l'accent, lui, m'a apporté des *revues* à regarder *la nuit*. Merci J.-C. J'ai besoin de voir ce que je ne vis et ne touche plus. Cigarettes, j'écrivais une cigarette dans la main gauche, le stylo dans la main droite. Je ne peux pas écrire sans fumer. De temps en temps, main gauche à plat, index de la main droite à l'ouvrage, je quitte la page et je crame une super-mild, sans avaler la fumée, puff-puff d'enfant qui se cache dans un champ de pommiers pour fumer sa première Week-end, de celles vendues par paquet de dix, il fallait trouver un plus grand que soi pour aller les acheter Chez Éva place de la Mairie, à Vétheuil. Ma mère disait de cette femme, c'est une « drôle de dame ». Soudain, dans l'état qui me tient, tout est grief. Pourquoi? Suzanne a accepté de retaper proprement ce manuscrit, la semaine prochaine. Elle aura du temps. Je suis ému. Dimanche. Nous avons rendez-vous dimanche. Et ainsi de suite. Un re-commencement. Et tout s'inachèvera, le texte achevé encore une fois.

Le 26 février, un mardi, on ne dit pas prison, on dit maison d'arrêt. C'est donc la maison d'arrêt Centrale. Ma maison est aussi d'arrêt, j'y apprends la lenteur. Mon neveu me répond qu'il ne comprend rien du tout, et il souligne *du tout*. Il n'y a rien à comprendre. Il faudrait consoler tout le monde. Je lui ai envoyé de belles cartes postales vierges avec un petit mot lui suggérant de les envoyer à qui il aimera, quand il aimera. 14 h 05. En attendant le docteur Woolfe, autre salle d'attente, au crayon, je note sur un bloc, « *il faut aller jusqu'au bout de l'idée* » m'a dit Jean-Luc, l'ami du Moulin, Petit-Pont, Le Moulin, entre nous deux la fâlaise. « *Contre toute attente tenir* », m'avait-il écrit avec son ami Hervé, pour accompagner les roses envoyées à l'hôpital Duval. *Vingt-sept roses immenses et pâles, les plus belles roses jamais reçues. Elles tremblaient dans le courant d'air, regardez, professeur, vous voyez bien que ce courant d'air n'est pas- dans ma tête* ». La visite du professeur, un rite, les médecins qui l'accompagnaient avaient éclaté de rire. C'est quoi, Jean-Luc, aller jusqu'au bout de l'idée? Tu m'as dit, hier, au téléphone, « *contre toute attente tenir* ». C'est dans un de mes livres, « *il faut écrire contre toute attente* », je ne relis jamais ce que j'ai écrit. Je n'ai pas de sentiment propriétaire. Je plonge. Je chute. Je ne peux relire que ce que je vais écrire. Faire entrer Louise ici, Louise, roman inachevé. C'est elle qui m'a foudroyé, la semaine du 4 au 11 novembre 1984. Et Billy. Billy B., suite inachevée de chapitres, passion de l'été dernier. Les faire entrer ici, les accueillir. Les recueillir. Qui me pressait ? Qui me dévorait ? Respiration, émotion, transpiration. Louise m'a précipité en automne, Billy B. m'avait séduit l'été durant. Je me sentais accusé de parler d'un enfant. D'une séduction. En entrant à l'hôpital Duval, questionnaire, « religion ? » J'ai répondu « *mécréant* » en riant, pourquoi, pourquoi, toujours pourquoi ? Mardi 26 février 14 h 31, hôpital Central, rue du même nom, je suis venu seul, un exploit, ciel gris, pas de chant à l'étage du dessus. Je suis dans une autre salle d'attente, avec fauteuils en skaï et tube au néon. C'est quoi, Jean-Luc, aller jusqu'au bout d'une idée? Mourir? Plus aucune nouvelle de Barbara. Plus aucune nouvelle de Marie et de Jean. Plus aucune nouvelle de Delphine et de Steph. Plus aucune nouvelle de Catherine C. Plus aucune nouvelle du docteur A. Plus aucune nouvelle du docteur G. Peu ou plus de nouvelles de Francisco. Que savent-ils ? Ils n'osent pas, disent-ils, ils n'osent pas quoi ? 22 heures. J'ai dîné avec Fanny & Charli au restaurant du Bourg Tibourg où nous avons l'habitude d'aller ensemble, plaisir retrouvé. Le neurologue, ami du docteur Woolfe, qui me voyait pour la première fois cet après-midi était content, « si vous n'avez eu votre accident qu'il y a trois mois, c'est un miracle, au moins 60 % de récupéré ». Il avait de bonnes joues et un noeud papillon de

travers. Il manquait un bouton à la veste de Thomas Woolfe, ciel gris, bonnes soeurs noires dans la cour de l'hôpital Central. Fanny & Charli me donnent du temps, après de rudes journées de labeur. Ils sont donneurs, frère et soeur, l'autre famille, la vraie. Le sujet, s'il vous plaît ? *Louise* et *Billy B.*, couple meurtrier. Je n'ai plus aucun choix.

Mercredi 27 février, Chris viendra à 17 heures. Éliane, belle-soeur de Francisco, viendra à 15 heures. Le nouvel infirmier est plus doux, il ne pique pas là où il a déjà piqué. Il a un bon regard. Je donne toutes les paroles contre un regard quand il est vrai, patient. Les médecins, dans les hôpitaux, on ne les voit, forcément, et comment le leur reprocher?, il y a « tant de monde », on ne les voit que le jour de l'arrivée. Alors ils vous écoutent. Après, il faut attendre la visite, une semaine, deux semaines, préparer, répéter ce qu'on a absolument à leur dire et tout oublier quand enfin ils surgissent, en groupe, avec les internes, les infirmières, les assistants, vite, tout est oublié, ils repartent. Encore une semaine, deux semaines, je veux rentrer à Paris, rentrer chez moi, aller dans un centre de rééducation fonctionnelle, rentrer chez moi de nouveau, m'y terrer, m'y taire, me tenir à la ligne, m'y accrocher et passer à la ligne suivante. Dire à celui-ci qu'il « a tout fait ». Dire à cet autre qu'il est « parfait ». Etre l'otage de l'affection, prisonnier de la fierté de l'autre. 16 h 30. Hémorragie. Taire ces crises du ventre et des orifices qui vont de pair avec l'écriture. Troisième crise en trois semaines. Plus aucune nouvelle de Lola. Plus aucune nouvelle de M., de X., de J.-L. Plus aucune nouvelle de celui-ci, et de celle-là. Qui fuit qui ? Qui a peur de quoi, de qui ? Les mots sont-ils trop simples? 16 h 45. J'attends Chris. C'est lui qui m'a appelé « Yves ». Il me faudra lui cacher la douleur qui va de pair avec la souffrance. *Louise* et *Billy B.* vont entrer en scène. Ce texte fera alors un pas de géant. Je pourrai le montrer, retapé proprement, à mon éditeur, et décider. De quoi vit un romancier s'il ne vit pas de sa plume? Et si la société de consommation n'était qu'une société de récupération ? Michel-le-Taciturne récupère, Françoise-la-Tristesse récupère, ils font, et on leur fait faire, des fonds de tiroirs. On les célèbre, ils s'en sortent. Lulu m'écrit au courrier de l'après-midi *pouvoir croire et croire son pouvoir*, puis *reviens à la surface, brille encore !* Jean-Louis, ami, me disait que le point d'exclamation ne faisait pas l'exclamation. Il a eu le courage, lui, d'une balle dans le *coeur*. Où ai-je écrit que le désir que j'avais de me suicider n'avait d'égal que mon instinct de conservation? 18 h 30. Chris n'est pas venu, chaque jour se refaire un petit espoir, noir, et une espérance, soleil vif, vertiges, toupie, la nuit tombe, rendez-vous manqué, manquement. J'appelle le docteur G., il est en consultation, « je te rappellerai demain ? » Et ce soir ? J'ai peur de sortir seul, de dîner seul, au Petit Bougnat. Porter un livre à Yann, le patron, un livre à Chris, le serveur. 20 h 20. Yann non plus n'était pas au rendez-vous. Je me suis retrouvé avec deux livres dédiacés *pour rien*. Je dîne toujours au premier étage, c'est plus discret, et les autres serveurs préfèrent. La table est entre le poste de téléphone, je peux écouter ce que les autres disent, et la porte des toilettes, un jeune homme a laissé un franc sur la soucoupe avec l'addition que l'on venait de me porter, pensant que je gardais les lieux. *Maladresses affectueuses*, je ne voulais pas qu'elle m'accompagne, dans l'ambulance, de Marseille à Paris, une trop grande épreuve pour elle. Je l'aime. Elle vient à l'hôpital Duval. « Véronique a oublié ses gants quand elle est venue te voir hier. Qu'en as-tu fait ? » « Je ne les ai pas vus, je ne sais pas. » Devant un témoin en visite, Jean-Pierre, elle fouille tous les tiroirs de la table de nuit tournante, les étagères de l'armoire où chaque jour Fanny & Charli rangent mon linge propre. Elle prend un air enjoué pour dire « ta petite Fanny t'a apporté ton petit linge ? » Oui, c'est ainsi dit, puis, scrupuleusement, elle cherche dans le tiroir du bureau, à gauche de la baie vitrée, main bien au fond pour vérifier. Avant le départ pour La Résidence, elle me dira « veinard, il y a une piscine, tu vas pouvoir te baigner deux fois par jour ». Et après le retour de La Résidence, parce qu'un jour, en ergothérapie, j'ai fait une compote, exercice pratique, et parce

qu'une cousine à elle qui travaillait là le lui avait rapporté, « alors, il paraît que tu faisais la cuisine pour tout le monde ? » Qui m'a demandé de lui écrire *un mot de pardon*, « ça lui ferait tellement plaisir » ? Je l'ai fait. *Maladresses affectueuses*, représentation dans je sais trop quelle bonne humeur, rideau. « Suzette, dites-moi pourquoi ce n'est pas la famille qui lave le linge ? » « Oh, monsieur Yves, c'est pour tous les malades la même chose. » *Bye bye family*, frères et alliées, collatéraux, branches des branches, autres branches. Où ai-je écrit que j'étais assis sur une branche morte et que je la sciais ? 21 heures, on sonne, « qui est là ? » Les éboueurs. Je vais chercher des sous. J'ouvre la porte, un homme noir de peau sourit et me tend un calendrier, « bonne année, monsieur, et merci ». Au lit, Yves, la nuit ne porte aucun conseil. Emile a planté trois vignes. Tu reviendras au jardin.

Le 28 février, un jeudi, tard le soir, deux séances de kinésithérapie dans l'après-midi, brave main gauche, inerte, à laquelle je ne peux que commander le calme, ou ici, à ce texte, une majuscule, un passage à la ligne, un *a*, un *e* ou le *r* de commander, les guillemets parfois. Le jeune homme Vincent est revenu. Nous avons fait un tour du pâté de maisons. Mon cousin Xavier est venu, où est « l'autre Yves », qui doit naître et dont me parle le docteur Woolfe ? J'ai dîné avec Anna, tranquillement. *La barque*, rêve fait à La Lionne, ne l'ai-je pas déjà fait, ce rêve ? Je suis allongé au fond d'une barque, les mains plaquées sur la poitrine, les rames le long du corps. C'est une barque de Vétheuil, la barque de notre ponton, et les dames des rames, métal froid, sont contre mes oreilles. La barque remonte le cours du fleuve. Oui, la barque remonte. Seule. Contre le courant. Lentement. Et « il ne faut pas que je bouge ». Je ne bouge pas. Sur la rive droite, au soleil, des enfants, des amis, connus, inconnus, heureux, rient aux éclats, suivent la course de la barque, au fil de l'eau du fleuve. Il y a un chemin de halage, je les vois bien, tous, en ribambelle, connus, inconnus, inattendus, ils me font signe de revenir, de ne pas bouger et d'y croire. Sur la rive gauche, dans l'ombre, rive d'ombres comme une nuit, ils sont nombreux aussi mais je ne les distingue pas. Qui sont-ils ? De ce côté-là, il n'y a plus de lumière, rien que des ombres sombres, silhouettes. Au fond de la barque, immobile, bien calé par les rames, avec les dames comme des boucles d'oreilles, j'ai peur de chavirer, sur quelle rive vais-je échouer ? Qui me crie, un cri venu du soleil, Marc, Céleste, Émile, Marie-France, Nathalie, Marguerite, Catherine, qui ? Anna, Fanny, Charli, « donne de petits coups de reins et tu reviendras vers nous » ? Ce fleuve, je le remonte. Fin. Minuit. Pourquoi, seuls, célibataires, voués à des amours dites, interdites, ou les deux à la fois, attendons-nous obstinément de nos familles d'origine qu'elles soient familles, si nous n'en fondons pas une nous-mêmes ? Question trop simple. Et si les médecins attendaient de voir jusqu'où je peux récupérer, me restaurer, me rendre autonome, pour m'annoncer que je n'avais que peu de chances ou aucune ? J'entends les chants et les cris de la rive vive. La barque ne peut que remonter. Sur la rive ensoleillée, il y a des amis. Je veux revoir les fleurs de la mi-mai. Un jour de gagné, j'ai tapé de l'index de la main gauche le *a* et le *é* de *gagné*. C'était un chemin de halage, ils me font encore signe. Petites choses de la main gauche. Progrès ? Exploits ? Il ne faut pas chavirer. La rive d'ombres n'a pas de visage.

Mars 1er, un vendredi, 3 h 20 du matin, insomnie, le voisin du dessus de ma chambre joue de la batterie. Nu, dans des chaussures de ville, retour au bureau avec ces douleurs dont il ne faut jamais parler, pli fessier, l'autre bouche, trois crises en deux semaines. Ce n'est pas assez chic. Position assise du scribe. Et le poisson du dîner, congelé, grillé, avait grise mine, alors mon dos est constellé, urticaire. Rive d'ombres, il n'y a que des orties. La nuit vient de me jeter dedans. Comment me frotter à l'alcool à 90° ? 99 %, 80 %, 60 %, « c'est formidable, vous avez déjà récupéré 60 % », dit l'un, « au bout de six mois, on ne récupère plus », dit l'autre. Alors je

compte, plus que deux mois et dix jours, compte à rebours. « Ne les écoute pas », me dit Didier. Nu, dans des chaussures de ville, tic, toc, tic, toc dans l'appartement. Dans la rue des Blancs-Manteaux, une femme crie à un homme « va-t-en ! » Il répond « c'est que tu ne veux pas que je te quitte ». Paris est dans la rive d'ombres. Le chemin de halage, c'est la falaise de Petit-Pont au Moulin de Jean-Luc, plus loin encore si on regarde le ciel, les nuages. Ces douleurs, je ne les supporte qu'assis. A l'hôpital Duval, la bibliothécaire passe, « voulez-vous des livres ? » « Non, madame, je vous remercie, je ne peux pas lire. Si vous me donnez votre adresse, je vous enverrai ceux que j'ai écrits. » « Comment, vous êtes écrivain ? » « Oui, madame. » « Quel est votre nom ? » « Navarre, Yves. » « Que faites-vous ici, c'est un hôpital militaire? Je comprends, vous avez des *caupains*. » Elle prononce *caupains*. Plus tard, le professeur L. se penchera au-dessus de mon lit, « on ne vous laissera sortir que lorsqu'on saura toute la vérité ! » C'est quoi, *toute la vérité*? Je suis donc prisonnier ? Au professeur je dirai, le bloquant avec mon fauteuil roulant, dans le couloir, « la vérité de mon mal, professeur, vous ne la saurez jamais ». Tiens donc, et pourquoi? « J'ai le mal de vivre, et ce n'est pas dans vos manuels. » « Oh vous, arrêtez d'écrire des romans. » Rire des assistants qui l'entourent, on m'emmène à l'examen des *potentiels évoqués*. Quel drôle de nom pour un examen des yeux ! Je ne vois rien. Pleurs. Vaguement des damiers entre les larmes, projections, « et là qu'est-ce que vous voyez? » Un damier, madame. « Lequel? » « Je ne sais plus, madame, pardon. » C'était pourtant beau, potentiels évoqués. Le dentiste, *lui*, regarde ma bouche et la radio panoramique, « on vous a remis trois dents sur des catacombes. Il va falloir déblayer tout ça. Demain à 14 heures. » Le lendemain, c'est la visite. Charli est là, le docteur Woolfe et le cadet de mes frères, je dis « je veux rentrer chez moi ! » Ce soir, quelqu'un marche rue des Blancs-Manteaux, un couple s'embrasse devant le porche du 35, en face. Passé le cap des six mois, on ne récupère plus ? Couché, la douleur va de nouveau se glisser avec moi, dans le lit. Dis-moi, Sam, un peu de tendresse, ça coûte combien ? Un regard ? Et toi, docteur Machin, finis tes phrases, « si ça continue on va être obligé de ... », « si ça continue on va être obligé de... », de quoi ? Où ? Pourquoi ? Qu'est-ce qui vous rend si sûrs de vous-mêmes, dans l'absence ou dans l'offense? Vous allez vraiment bien ? Vous alliez bien ? Vous allez ? Ça va ? Il n'y a plus de lumières aux fenêtres, je suis le seul à veiller. La voisine au-dessus de ma chambre va bientôt rentrer. Avec son mec qui joue de la batterie. C'est déjà l'heure des camions de livraison. Vendredi 1er mars. Jean-Luc m'écrit, *aller jusqu'au bout de l'idée ? Il n'y a pas de mensonge ici, surtout ici. C'est vouloir, en vouloir, précisément contre toute attente, simplement, lucidement. Quelque chose comme une vertu du désespoir. Ou bien, ce regard et ce geste au recto. Je t'embrasse. Jean-Luc.* La carte postale a pour mention *Portrait of a young man*, card n° 1317, - oeuvre d'Andrea del Sarto, National Gallery, *printed in Great Britain for the Trustees*, un beau regard, un beau geste, le jeune homme tient un livre, il y tient. Je ne verrai pas Francisco dimanche, rendez-vous annulé, il part pour l'étranger. Depuis que je suis rentré à Paris, il ne se signale que lorsqu'il part. Il redoute le souvenir qu'il a d'une longue maladie. Sa peur me fait peur, il n'y aura que l'aigre pour lire, ici, de l'aigreur. Il faut que je renvoie à Francisco la photo de son amie Lola qu'il m'a prêtée. Lola aussi m'appelait, voix langoureuse, « j'ai mal à la tête », « j'ai la grippe », « j'ai de gros ennuis, tu ne peux pas savoir », « Tiffauges n'est pas mort, il y a des chats qui font mille, deux mille kilomètres ». Pauvre Tiffauges, avec ses onze ans, ses dix kilos. La nuit, à l'hôpital Duval, en m'empêchant de dormir à cause du courant d'air, je l'entendais miauler, en bas, dans la cour. Je n'ai jamais revu Lola. Francisco a annulé le rendez-vous de dimanche. *Maladresses affectueuses*, suite, « je passais, j'en profite, j'espère que je ne te réveille pas ». Elle, c'est la passante, la familière, la farfouilleuse de gants. Elle m'a réveillé alors que j'essayais de dormir un petit peu pendant la journée, puisque la nuit, au-dessus, ils vivent leur vie, batterie, même si je hurle, même si je tape avec un balai, plafond martelé. Elle, toujours elle, affection, me

dit « la semaine dernière, quand j'ai vu qu'il n'y avait rien dans ton réfrigérateur, j'ai eu honte », « mais tu n'as toujours pas d'eau, ce n'est pas possible, il faut faire quelque chose », « tu sais, voilà la solution, tu n'as qu'à demander une aide ménagère à la Ville de Paris », avis, conseils, promesses. Au téléphone, autre voix, « ça y est, j'ai la solution pour toi, il y a une assistante sociale à ta disposition puisque tu cotises au C.V.L., à la S.H.J.K. et à la S.D.R.A.C. ». J'ai appelé la dame en question, il y a deux mois, le mercredi 2 janvier. Elle avait eu l'air fâché. « Madame, je crois que je vous dérange ? » « Il y a un peu de ça. » « Si c'est un peu, c'est que je vous dérange. » « Exactement, monsieur Lazare, je ne suis à votre disposition que le premier et le troisième mardi de chaque mois de 9 à 11 heures du matin. » « Le mardi 1er janvier compte pour un mardi ? » « Oui, monsieur », clang. La Sécurité sociale renvoie les premiers dossiers, pas d'accord préalable pour les ambulances. Comment pouvais-je prévenir du jour et de l'heure de l'accident ? « Tu sais, la solution, il faudrait quelqu'un pour remplir tes dossiers. » « Tu sais, la solution, il faudrait quelqu'un pour préparer tes repas. » « Tu sais, la solution, il ne faut rien attendre de personne. » « Tu sais, la solution, il faut oublier Tiffauges et laisser Tityre à son agonie. » « Je passerai te voir la semaine prochaine. » « Je vais passer. » « J'en profiterai pour passer, mais pas longtemps. » « Je passerai te faire la bise », quelle bise, et tant de passages, tant de passants. Chris a été renvoyé du restaurant. Ce soir, Yann m'a dit « ah oui, au fait, j'ai le livre », c'est tout. Merci, c'était trop. Que veulent-ils, ils, médecins ? Que lentement je prenne conscience de mon *déficit*, de mon *handicap* et que je m'accepte ensuite *invalidé*. Plutôt, qu'ils m'endorment et me piquent, je veux pouvoir circuler, vivre à Petit-Pont, reprendre ma voiture et aller faire mes courses à treize kilomètres de là. Je n'ose plus appeler M. et J., je n'ose plus appeler P., je n'ose plus appeler C.-H. Si j'appelle D., il y a un répondeur automatique. Seuls Charli & Fanny répondent, mais j'ai peur de les inquiéter. D'où viennent ces peurs ? Cet état de siège ? Allons, Yves, va au lit, elles ne sont pas géniales tes pages, aucune rancune, dommage, ça marche, le battage, et il ne faut surtout pas toucher à la vie propre, la vie vraie, la vie quoi, quand la mort fait un pas en avant, deux pas en arrière. Qui *osera* lire le bonheur, ici *Et Louise?* et *Billy B.* ? Que faire d'eux? Les sacrifier? Égarer leurs dossiers de témoins à charge et de témoins à décharge? Les témoignages, en amour, vont de pair, ils font couple. Je respecte La Résidence, j'y ai vu la pire souffrance, celle que masquent à peine la modernité et le confort. Un soir je prends l'ascenseur pour le dîner, un *résident* me dit « bonsoir, madame Sida ». Le lendemain, visite du docteur H. Je lui dis que je veux rentrer ici. Il y a de cela trois semaines.

Samedi 2 mars, après une nuit blanche, douleurs, démangeaisons. J'apporterai moi-même ces pages, demain, à Suzanne, sinon elle ne peut venir que lundi. Or, urgence, je veux que Ludovic, mon éditeur, me dise si *oui* ou *non*, il veut, il aime, il peut, il croit au lu et au vu du texte retapé, propre, net. Il faut que *Louise* entre en scène, que *Billy B.* entre en scène. Anna m'accompagnera chez Suzanne, je l'espère, surtout pour le taxi du retour, boulevard, de ceinture, voitures qui fusent, des camions, pas de taxis. Je me fais des coupures aux doigts, quand, où, ici, mais avec quoi? Charli me dit « c'est avec du papier », bobos, doigts rouges, lèvres rouges de cette romancière et critique qui présentait son livre à la télévision. Quand on lui dit mon nom, elle répond, cliché, fiche, fichier, *l'écorché vif*. Elle avait l'air si gentille, hier. Noter ici, l'histoire du *Voyage dérisoire*, la leçon de *Mademoiselle Cagoule*, les *Petits faits du côté gauche*. Télégramme adressé hier à Ludovic, « *ai peur de te déranger. Quand pourrai-je te voir pour parler d'un projet ? Il n'y a plus de chats chez moi. Affection. Yves* ». Je voulais parler avec lui de l'intervention de *Louise* et de *Billy B.* Tant pis, il n'a pas rappelé. Il est peut-être en vacances. Ou bien l'ai-je dérangé. Sans doute se dit-il que je le force, ainsi, à ne plus pouvoir me dire non? On verra, on lira, il était allergique à mes chats. C'est Fanny qui m'a raconté l'histoire de la carpe. *Chapitre 1.*

Louise. Le roman de Louise. Une fiction, enfin ? Dans un poème du grand Guillaume, il y a, *je donne à mon espoir mon coeur en ex-voto et je donne à mon espoir mes narines qu'embaument les fleurs de la mi-mai. Louise, chapitre 1. La carpe vive. Témoignage n°1.* Certains soirs, nous quittions le quartier réservé, Lucien m'emmenait au restaurant des Quatre-Ciels, entre le lac Kai et le fleuve Huan-Zee. Il conduisait la Ford Spider, un modèle très drôle qui ressemblait à une grosse mouche. Yang nous suivait au volant de la voiture du consulat. Solange avait un an. J'étais enceinte de Pierre et de Damien. Je ne savais pas encore que j'attendais des jumeaux. Nous étions jeunes et loin de tout, à l'autre bout du monde, au milieu de l'Empire du Milieu. L'argent ne comptait pas. En m'épousant, Lucien avait fait un beau mariage. Je l'aimais vainement, il ne me donnait aucun sentiment d'exister. Il était là, présentement là, mon mari et bon époux, attaché à une carrière qui allait nous conduire un peu partout dans le monde. Avec lui, je n'ai jamais su qui j'étais. Il m'entraînait et, secrètement, je me régalaient de n'être rien d'autre que son épouse, entraînée. Je lui plaisais. Souvent, pour rire, il me disait « gare à celui qui parle, ne serait-ce qu'un peu », ou bien ses phrases commençaient par « il était une fois, maintenant ». Je ne disais jamais rien. Il m'adorait. Je savais que nous pourrions vivre ainsi, très longtemps, ensemble. C'était au prix de constantes mises à l'épreuve. Ainsi, le restaurant des Quatre-Ciels. La route pour s'y rendre n'était pas dangereuse. Lucien tenait à ce que Yang nous suive, en cas de panne, il avait peur de la nuit noire, du pouvoir qui le fascinait, de ces grades et de ces fonctions qui le hantaient. Il savait qu'il obtiendrait tout en ne me perdant pas. Il fallait, pour cela, que je m'efface et que je le supporte. Cela me convenait. Je ne lui en ai jamais fait la confidence. Le lac Kai, à l'heure du soir, se couvrait de brumes bleues et scintillantes. Une légère brise poudrait le ciel. La terre rouge de la plaine livrait ses particules de mica et de fer. C'était un spectacle majestueux et monotone, plus rien ne me surprenait, si loin, c'était irréel. Le restaurant était bâti sur pilotis. Chaque compartiment privé avait ses serviteurs et son cuisinier. Nous dînions, allongés, sur des nattes. Les jonques venaient, sous le sol à claire-voie, nous proposer les épices, les fruits et surtout les carpes du repas. Lucien retirait sa veste, d'un geste détachait les boucles de mes oreilles et caressait mon front du bout du doigt. Il savait que j'avais peur du repas, cela faisait partie de notre plaisir. Nous goûtions les alcools de riz et celui, plus subtil, de gingembre. Il répétait « il était une fois, maintenant », choisissait les carpes vivantes que le cuisinier roulait dans des feuilles de lotus. Légumes coupés en fines lamelles, fleurs hachées menu, jeu des épices, leur mesure et leur saupoudrage. Le bouillon chauffait, un parfum de repas se levait. De l'autre côté du lac, le fleuve Huan-Zee coulait, avec cette force secrète qui arrache tout et jette des deltas à des milliers de kilomètres de là. On disait que, là-bas, la mer reculait. Les pêcheurs, dans leurs jonques, chantaient. J'étais pieds nus, ils regardaient mes pieds à travers les lattes. Les serviteurs leur offraient à boire. Un jour, mes boucles d'oreilles tombèrent à l'eau. Le plus jeune des pêcheurs plongea jusqu'à ce qu'il les retrouve. Nu, mouillé, je le revois, mains jointes, me les rendant. C'était un enfant, je me suis agenouillée et je l'ai embrassé sur le front. Il regardait mon ventre. Il tendit les mains et les posa sur la soie de ma robe. J'eus la sensation d'être nombreuse dans cette partie-là de mon corps, et me vint le sentiment des jumeaux. Le repas commença. Les carpes vives étaient frottées d'herbes puis tailladées sur le flanc. Le cuisinier les transperçait, à hauteur d'ouïes, une à une, d'un petit bambou et les trempait dans le bouillon fumant, corps dedans, tête dehors. Quelques minutes suffisaient. Les carpes cuites nous étaient servies, chair tendre et délicieuse, étrange mélange de parfums. La tête de la carpe vivait encore, les yeux, la bouche, la carpe cherchait l'eau du lac, nous étions en train de la manger. Lucien m'a appris la cruauté et la délicatesse du plaisir. Nous goûtions, ainsi plusieurs carpes. Nos restes faisaient le régal des pêcheurs. A chaque fois, une épice modifiait subtilement le goût et nous redonnait un peu de cet-appétit dramatique qui marque la faim des soirs quand on est deux et que tout vous a

dit, avant de partir, « le monde vous appartient ». Une carpe dont la tête ne vivait plus était jetée. Si, alors que nous mangions son corps tailladé, lamelles qui se détachaient sous le jeu des baguettes, la carpe gobait l'air, inlassablement, l'oeil effaré, Lucien disait « celle-là est la meilleure ». Le délice l'emportait sur mon dégoût. Quand nous allions au restaurant des Quatre-Ciels, je me faisais plus belle encore. Lucien ne me perdrait pas à ce jeu-là. Et si, depuis, je pense à notre vie, je revois ces repas et j'entends le chant des pêcheurs quand ils regagnaient le lac. Les serviteurs disparaissaient, le cuisinier rangeait son matériel, nous restions seuls, nous mangions des fruits. Lentement, Lucien dégrafait ma robe. Nous nous tenions, l'un contre l'autre, les yeux dans les yeux. Sur nos lèvres, nous posions les baisers d'un même repas. C'était ainsi jusqu'au lever du jour. Yang venait alors nous chercher. Il était temps de rentrer. Il se tenait loin de nous, sur la route, à cause du nuage de poussière. C'était le moment le plus dur. Je me penchais à la portière: Il fallait que je respire. Sitôt arrivée au quartier réservé, dans le jardin du consulat, j'attendais que Lucien vienne ouvrir la portière, me tende la main et m'embrasse une dernière fois. Mei-Yen m'attendait sous la vérandah. Dans ma chambre, elle avait préparé la cuvette et les serviettes mouillées et parfumées. A genoux, je rendais le repas de la nuit. Ensuite, épuisée, je m'endormais, je rêvais que j'étais une carpe dans l'eau douce du lac Kaï, au milieu de milliers d'autres carpes, au milieu du Milieu, sous un empire. Lucien ne l'a jamais su ainsi. Et toi, Louise, petite-fille de Noémie, fille d'Alexandrine, mère de Solange, grand-mère de Colette et de Sophie, arrière-grand-mère de Laure, de Valérie et de Marie, tu parles de la folie de ces goûts. Que faisons-nous, toutes, dans cette famille de fous ? C'était le vivier. Pour le grand repas. L'eau du lac Kaï est de l'encre. *Louise, chapitre 2, incantation, identité, exaltation*, c'était le jeudi avant le dimanche de l'accident. Je crois, à me relire, aux fleurs de la mi-mai. *Chapitre 2. Je m'appelle Louise. Témoignage n° 2.* Je m'appelle Louise. Je suis née en 1906. Dans le journal du jour, en dernière page, nouvelles brèves, je lis ceci, *les roses sont mortelles. Deux passagers clandestins marocains sont morts mardi dans la cale d'un cargo transportant de Casablanca à Barcelone un chargement de roses. L'émanation était si forte que les resquilleurs ont été asphyxiés. A rose is a rose is a rose.* Je m'appelle Louise. Je n'ai pas à vous dire mon âge. Lucien attend au salon que je le rejoigne pour le déjeuner. Je l'ai perdu de vue, mon Lucien, nous nous sommes perdus de vue, pourtant nous vivons toujours ensemble, vue imprenable sur les jardins de l'hôtel Matignon, plein nord, Paris. L'appartement est immense. Chacun de nous peut sortir sans bruit. Midi, l'heure la plus risquée. Le roman commence ici. Fervente lectrice, je n'ai jamais lu dans les textes que ce que l'auteur cachait. Je n'ai fait de lectures qu'entre les lignes de mille romans. J'ai vécu ma vie comme une fiction. Je suis intacte. Je m'appelle Louise. Lucien a fait carrière. Pour la définition, je retiendrai deux phrases de lui extraites de ce journal intime qu'il a tenu avec, si fortement l'idée d'une publication, en guise de témoignage, que les cahiers, alignés, oubliés, ne sont plus jamais mentionnés. Le 9 septembre 1935, je lis *il n'est pas de problèmes, si complexes soient-ils qu'une absence de décision ne puisse résoudre*. Le 11 juillet 1951, je lis *faire de la politique, ce n'est pas résoudre des problèmes, c'est faire taire ceux qui les posent*. J'ajouterai que Lucien a quitté le gouvernement provisoire du général de Gaulle et que, le soir de ce jour-là, alors qu'il n'avait donné aucune explication publique, il m'a dit « cet homme n'est pas républicain ». Voici pour les dates et les intentions. Le sujet n'est pas là, le sujet c'est Louise, moi, dans les détails de ce que l'on cache, dans les recoins où l'on se tient, enfant, puni, attendant qu'une porte s'ouvre avec le pardon des grands qui inspire déjà du mépris et de l'injustice, donc de la jouissance d'être. Je veux, ici, écrire de moi ce que d'autres ont caché en écrivant, les détours, les alentours, le furtif. Et ce que j'ai été obligée de lire entre les lignes, je voudrais, ici, le proposer. À la part du rère, je préfère celle d'une réalité. Midi. L'heure la plus risquée. Un jour, quel jour sommes-nous ? Qu'importe l'âge. Je dévore encore. J'ai faim de ce qui est tu. Jeunes, nous étions la splendeur de

nos considérations, nous nous trouvions splendides, nous avions de l'audace, nous ne pouvions subir aucune défaite, l'Histoire se ferait sans nous et raconterait d'autres histoires, à peine incidentes. Je m'appelle Louise. Je ne suis jamais sortie de moi-même, et j'ai salué le monde entier. A la part du rêve, je préfère celle de la réalité allusive, telle qu'elle est, telle qu'elle fut, telle que je la vivrai tant que je serai debout, allante, marchante, regardante et curieuse de tout. Je voudrais, ici, écrire entre les lignes. Si je dis tout, tout de suite, ce n'est qu'une impression. La généalogie de la famille dont je ne suis qu'un ventre, en passant, dans la lignée des femmes, et la gloire limitée et glaciale de mon époux ne sont là que pour marquer l'entrée de cette allée du texte que chaque être humain rêve d'écrire pour dire qu'il est, qu'il fut, qu'il sera et qu'il aime, s'il est encore capable de désir. Pas de contraction, pas d'apostrophe, cela sonne comme le ciel, ciel est encore capable de bondir. Je m'appelle Louise. Suspecte est l'incantation. Elle froisse le roman de soi, elle lui donne du plissé, de l'allure, elle le guinde. Et si je dois à ce chantonement le droit d'entrer dans l'allée et de m'y perdre, alors j'accepte la suspicion, je commence, j'inaugure. Lucien peut s'inquiéter de mon retard. Il n'osera jamais venir me déranger dans ma chambre en plein jour. Marthe attend à l'office que je lui donne le signal du repas. Je m'appelle Louise. Je vais vous parler d'elle, elle est moi. Non pas elle et lui, Lucien. Il est peut-être en train de lire en dernière page du journal du jour, nouvelles brèves, *les roses sont mortelles, deux passagers clandestins*, et la suite, toujours fatale, le choc des titres, les meurtres, les catastrophes, les guerres, les marivaudages politiques, les amours princières, la Bourse, les portefeuilles, les actions, la rubrique Spectacles, le courrier des lecteurs, et quel temps fera-t-il demain? Mes parents possédaient une usine de schistes et des tuilières. J'avais deux frères aînés. L'un est mort gazé en 1917. L'autre d'un arrêt du coeur, en permission, dans un lupanar de la villa des Fleurs, dans le XVIIe arrondissement de Paris. J'ai épousé Lucien en 1925. J'étais l'unique héritière. De la maison d'Autun, on voyait au loin le profil des terrils des Thélots. C'étaient nos pyramides. En balade dans les carrières, combien de fois mon père a-t-il cassé sa canne en tapant sur l'ardoise grossière dont on tirait les tuiles qui couvraient les toits de tous les villages, de tous les bourgs et de toutes les villes du département ? Ardoise brute qui cisailait les cannes du père. Les fils étaient morts. Un seul avait son nom gravé dans la pierre d'un monument. J'aimais l'autre, tendrement, et le tendre ne ment pas forcément. Je l'aimais rudement, c'était trop tard, après. J'ai de lui un poème qui commence ainsi, *on ne se remet jamais d'un amour flétri*. Le reste est illisible. La page est cassée. Il a écrit *ce n'est pas de moi*. Je n'ai rien gardé. Je ne conserve pas. N'apparaîtra à la surface de cette allée de moi que ce qui, de mémoire, se livrera de soi, comme le couple, ivre de lui-même à l'instant étourdissant de la rencontre et de l'étreinte, ne songe plus à ses attaches, à ses devoirs et à ses morales. Entre les lignes, il y a l'abandon nécessaire à toutes les jouissances, terrible règle du jeu d'écriture et de lecture que je m'impose et que j'impose, ici, alors que tout me crie de ne m'en tenir qu'aux faits, quand ce siècle, dont j'ai presque l'âge, ne s'en est tenu, en France et en République des Lettres, qu'aux commentaires de plus en plus subtils du vide et qu'à l'effroi de ce qui pourrait dire les retrouvailles, les détails et les émois. Je m'appelle Louise. C'est l'heure éblouissante, j'inaugure. Ma vie n'est qu'une foule, la mémoire cette houle. Sont déjà oubliés celles et ceux-là qui se sont arrêtés au moment de l'aveu, à l'instant du partage, et qui n'ont pas su ou pu s'offrir le plaisir de dire et se dire, qui n'ont jamais connu la parole hasardeuse et dangereuse, celle qui met à nu et fait jouir. Prisonniers de leurs cachots, soucieux de leurs importances respectives, avec l'expression de mon profond respect, ils sont passés, gommés, oubliés. Ils ne m'ont laissé qu'une impression de masse. Au lointain du parc de la maison d'Autun, les terrils des Thélots, tas de résidus, terres noires d'où l'on a extrait cette fortune que Lucien gèrera pour le salut de sa digne folle qui le fait attendre pour un repas, un jour comme un autre, aujourd'hui. L'ardoise des carrières cisailait le chevreau de mes bottines. J'étais

toujours à l'écart d'un pas. De mon père, et pour ma mère Alexandrine, je dirai que cet homme n'a jamais su prendre une femme dans ses bras, ou bien dans quelle nuit et pour quel arrêt? Pour mon père, je préciserai qu'une femme prend aussi, également, belle égalité de ferveur et d'élan, l'homme avec lequel, étourdie, elle s'est choisi d'être ce qu'elle est. Profonde était la carrière. Mon père y cassait ses cannes. Mon frère le gazé lui ressemblait jusqu'au bout du nez. L'autre frère de la villa des Fleurs était plus fou que femme. La première permission l'a perdu. Il m'avait appris à plonger, c'est lui qui m'a présenté Pedro Sabouveau, si peu un nom d'Autun, j'avais onze ans et Pedro dix-sept. Alexandrine est morte asphyxiée par le deuil et la nuit jamais avouée des gestes que je sais trop quelle peur ne nomme pas. Cette peur, je la connais trop, elle a fait le tri, elle a désigné les élus, elle m'a montré la direction à ne pas suivre. Les textes sont, tous, de même cru, le montage, seul, fait la différence, L'emploi des morts pour les uns, l'emploi des mots pour les autres, et un mot, un seul, figure tout le langage. Voici le monde au grand complet, moi, Louise. Je m'appelle Louise, le moment où l'on touche aux raisons qui vous ont fait choisir telle ou telle, c'est maintenant, la belle allée, je vais m'y perdre. Sombre maison d'Autun. Nous avons tout vendu de loin. Solange avait trois ans, Pierre et Damien un an. Mei-Yen ne supportait pas le climat de Tananarive. Dans le jardin de la villa Nassi-Ké, je marchais pieds nus. Un tesson de bouteille m'avait ouvert le pied. Je me souviens du chemin de sang, dans le sable, sur la terrasse et dans la maison, taches bues par le bois du parquet de notre chambre. Je m'étais fait le pansement moi-même. Le soir, nous allions danser. J'avais sali le bas de ma robe, le sang circulait donc, j'étais vivante. Ce matin, au sortir du bain, en me séchant les pieds, j'ai caressé la petite cicatrice et décidé que c'était le four et l'heure. Dans le journal, rubrique Au jour le jour, je lis *tandis que l'Inde encore grosse de massacres compte ses morts et contient ses démons; tandis que la Pologne découvre que le meurtre d'un prêtre par la police politique avait été précédé de tortures; tandis que l'Afrique affamée souffre un peu plus de ses maux endémiques; tandis que ici ou là le monde chavire et persiste; tandis que tout cela se passe sous nos yeux, nous regardons ailleurs.* Pour une petite cicatrice, tout recommence. Je m'appelle Louise. Lucien est venu frapper à la porte. J'ai répondu « j'arrive ». Il a osé trois petits coups. C'est touchant. De lui, cette boutade, « il y a des gens, on leur parle, ça fait toc, toc, toc, et d'autres, ça fait tac, tac, tac. Du tac au toc, on sait tout de suite à qui on a affaire ». Il a frappé à la porte, il n'est pas entré, le territoire de Louise, aussi, est intact. Le temps passe sur nous, le temps passera sur ces lignes, l'Inde, la Pologne et l'Afrique, plus rien ne fait date, chaque jour tout est dit et crié de partout. L'allée entre dans mon ventre, et ce ventre est le ventre d'un ventre lui-même contenu. Alexandrine, le jour de mon mariage, m'a dit en me regardant dans le miroir, j'étais fin prête pour la cérémonie, le voile était posé, je tenais le bouquet de fleurs artificielles que mon père avait commandé chez Trousselier, à Paris, « je t'aime, Louise. Je ne sais rien de toi. Maintenant, va, salue pour moi le monde ». Elle me parlait parce qu'il y avait le miroir. J'ai souri. Elle a cru que je me moquais d'elle, alors elle m'a embrassé les mains et, comme en cachette, elle a murmuré « ce n'est pas de moi, salue pour moi le monde. C'est ce que j'ai trouvé de plus vif pour toi ». Plus tard, elle m'écrivait *tout ce que tu trouves est à toi* Ses lettres mettaient des mois par bateau, avec le courrier consulaire. Elle n'a jamais vu Solange. Je ne l'ai pas vue mourir. Elle est toujours là, silencieuse, veillant à ne pas me laisser trop longtemps en punition, dans la lingerie de la maison d'Autun, devinant le détachement et mon sentiment de jouissance. J'ai appris à caresser en faisant glisser mes mains entre les piles de draps, sur les nappes, et entre les couvertures destinées aux chambres d'amis. Alexandrine m'a parlé parce qu'elle me parlait dans le miroir. Alexandrine, aussi, disait « ce n'est pas de moi ». Nous avons tout, en principe tout, je ne pouvais que m'inventer, je m'appelle Louise. Que peut-on dire de l'amour, cette activité remarquable, si l'on ne s'y agitait et n'y criait pas tant ? Les jours de vent glacé, quand le froid balayait et pétrifiait le

Morvan, les chats de la maison venaient se glisser sous la couette de mon lit, ils donnaient le signal de l'hiver et de la glace, je rêvais que je patinais dans le ciel. Que peut-on dire de l'amour physique si l'on y garde la fierté du bûcheron au pied de l'arbre élagué ? Je m'étais posé trois problèmes : celui de la vérité, celui du pouvoir et celui de la conduite individuelle. Aux deux premiers j'ai trouvé des réponses, négatives. Le troisième, je l'ai oublié. Ou bien ma conduite, en soi, fut-elle une réponse ? C'est la loi du jour de ce jour-ci, l'entrée de l'allée. Ce n'est pas raisonnable, ici, pour commencer, je n'ai jamais fait ce qu'il fallait faire que pour être libre encore de me tenir à l'écart, d'observer et de me régaler, le régali d'une femme, je m'appelle Louise. Samedi 2 mars, 16 heures, déjà je m'égarais, Louise se nommait, je la chantais, chant interdit, trop dit ? C'est le chapitre 3 qui m'a précipité. *Billy B.* m'a conduit sur les lieux de l'accident, un été durant, au bord du précipice. Et, à l'automne, Louise m'a poussé à ce chapitre-là, ce jour-là, samedi veille d'un dimanche, je venais de jouer au piano comme jamais auparavant. Louise, c'est moi bien sûr, on ne parle bien de soi qu'en parlant des autres, personnages, ces messagers, ils portent la parole. Voici le chapitre qui m'a précipité. *Chapitre 3. Le cerf-volant. Témoignage n° 3.* Pedro Sabouleau avait confectionné pour elle un cerf-volant qu'il appelait « le Dragon ». Elle avait quinze ans. Ils se connaissaient depuis quatre ans. Ils étaient amants depuis ce temps-là avec tant d'acharnement et de ferveur qu'ils s'étaient montrés merveilleusement soucieux de ne donner de leur rapport, aux autres, que l'apparence parfaite d'une amitié d'enfants. Le père de Pedro, compagnon journalier, venu d'Espagne, s'était arrêté aux carrières d'ardoise et avait épousé la fille d'un contremaître, mariage forcé. Il avait francisé son nom, Saboulo. Le curé des Settons avait refusé de bénir l'union. Tout s'était passé à la mairie. Il n'y avait eu qu'un fils, choyé par des grands-parents maternels, désireux, en revanche, de lui donner de l'éducation et des bonnes manières. Ainsi avait-il été inscrit au Petit Collège d'Autun où il avait fait connaissance du frère cadet de Louise, le frère de la villa des Fleurs, celui qui n'aurait pas son nom gravé sur un monument aux morts, celui qui citait les poèmes des autres, celui qui se moquait du père quand il cassait ses cannes dans l'ardoise, celui qui disait à Alexandrine, au salon, quand tous étaient sortis pour la partie de croquet, tous sauf Louise, à l'affût du frère fantasque, derrière un fauteuil, jouant à l'oubliée, « madame, donnez-moi vos lèvres ». Alexandrine se laissait embrasser par son cadet, surprise, effarouchée, consentante, avec la belle excuse de ne donner ce baiser qu'à son fils, plaisir furtif qui sans doute lui faisait rêver d'une première partie de sa vie si elle l'avait vécue sans le ligotage des opinions des autres et des conventions inamoureuses. Du rapport de Louise et de Pedro, il sera question en temps voulu, pour un chapitre et une brûlure. De la présentation de Pedro à Louise par le frère cadet, également. Maintenant, c'est le 21 août 1921. Pedro, le lendemain, part pour Paris. Il a été reçu à l'École des mines, il va faire ses études là-bas, Louise sait qu'elle va le perdre. Pedro sait qu'il est perdu. Le courrier, un temps, les réunira, mais l'opinion des familles-: prendra le dessus. Paris, c'est la villa des Fleurs. Tous les deux se disent, et se le disent avec des mots, que la liaison secrète fut belle et que jamais aucune autre étreinte n'équivaudra. Sur un petit carnet relié de cuir marron, Pedro collera sa photo, plus petite qu'un timbre-poste, et écrira des pensées, en passant à la ligne et en tirant un trait après chaque phrase. Le roman, ici, souffre de ne pas donner le fac-similé, la photo, le texte, la date et la signature de travers, ascendante, pleine de panache et d'hésitation. Pour la photo, Pedro, sur fond de lierre, porte moustache, un col cassé, une cravate fine comme une cravache et une marguerite à la boutonnière. Avec lui, c'était toujours *à la folie* et jamais *pas du tout*. Le petit carnet a fait le tour du monde. Seules les deux premières pages sont remplies, *regarder en haut, apprendre au-delà, s'élever toujours*. - *Qu'est-ce que le flirt ? C'est l'art de faire passer sous l'élégance des paroles l'inconvenance des pensées*. - *La réplique, c'est l'huile sur le feu ; le silence c'est l'eau*. - *Il y a des gens qui n'ont de la morale qu'en pièce, c'est une étoffe dont ils ne font jamais d'habits*. - *Les*

changements subits de fortune ont un grand inconvénient, les enrichis n'ont pas appris à être riches et les ruinés à être pauvres. - Les femmes savent bien que l'amour le plus pur, le plus poétique, ne dépend pas essentiellement des qualités morales mais des rapprochements physiques, de la manière de se coiffer, de la couleur, de la coupe des costumes. - La fleur est l'image du bonheur, à peine éclore elle meurt. - Les bonheurs sont rares qui ne soient pas alimentés des larmes de quelqu'un. 21 août 1921. Pedro Sabouveau. Sa signature et la photo. Le visage, juste le visage, regard déterminé et vagabond, compagnon et journalier, regard du fils d'un passager de la terre, si peu Pedro, ces citations, tellement conformes. Pourtant, Pedro avait du même geste remis à Louise « le Dragon », ce cerf-volant dont il tenait de son père la passion de la confection, de la légèreté et de la résistance. Lui seul savait les lancer aux vents du Morvan et les tenir haut dans le ciel, mains gantées de cuir, haut le bras à la commande de l'oiseau de papiers multicolores et de roseaux. Pedro chantonait *el viento de Guadarrama es tan sutil que mata a un hombre sin apagar un candil*, le vent de la sierra de Guadarrama est si subtil qu'il tue un homme sans éteindre une chandelle. Louise l'avait traduit en changeant la rime de il en elle et Pedro, pour cela, l'avait embrassée plus fort que jamais, choc des dents, on se coupe un peu les lèvres, et, pendant quelques jours, en parlant aux autres, on tient de la langue et de la bouche, par la petite blessure, le secret d'un baiser juvénile, pressant, maladroit, la belle adresse en fait., Louise écrivait à Pedro, rue Saint-Jacques, à la Maison des Etudiants, mais sans liberté, l'enveloppe de chaque message ne pouvait contenir que des images d'étreintes, si peu en regard de ce qui touche, palpe et plonge. Le courrier, virtuellement, est toujours saisi par d'autres, menacé d'égarement, de perte ou d'indiscrétion. Pedro, lui aussi, souffrirait en réponse. C'avait été plein et nu entre eux. Les mots par la distance n'avaient plus de contact, secret de sécrétion, de sève, de salive, comment mouiller une lettre ? « Le Dragon » était le plus beau des cerfs-volants créés par Pedro. Du rouge, du jaune, du bleu, des rubans comme des banderilles. Il était fait, disait-il, « pour résister aux vents et si haut se lever dans le ciel qu'à la première lancée je le verrai de Paris et je pousserai le cri que tu connais ». Louise avait déjà appris à ne pas pleurer, Pedro éclatait de rire quand les larmes venaient. C'était leur manière d'être ensemble. Et le Pavillon, maison des Settons, près du lac, maison de toutes les vacances, proche d'Autun, elle seule détenait le secret des greniers, des bosquets, des haies et de la tiédeur des draps, petit couple endormi qui n'avait pas peur d'être enlacé et qui ne serait donc jamais surpris. Louise et Pedro n'étaient, miroir, que des amis. On disait que Pedro remplaçait les frères perdus, que la petite n'était heureuse qu'avec lui. En échange du carnet et du cerf-volant, Pedro avait demandé à Louise une de ses bottines. Il avait dit en riant, parce qu'il avait peur de l'émotion, rire d'homme, rire qui vient du ventre et se noue à la gorge, « sans moi, tu ne pourras pas aller bien loin, j'ai l'autre ». Il avait brandi la bottine. Louise l'avait raccompagné à pied, chez ses parents, la maison Sabouveau entre le lac et les carrières, le nouveau village et son alignement de villas identiques, dernière maison en haut de la rue Neuve, à droite. Louise était rentrée pieds nus, la bottine orpheline à la main. Elle avait rangé sa chambre, le carnet et le cerf-volant sous le matelas du lit. Il fallait faire avec la vie, tout était-il fini à quinze ans, diable non, ou diable oui, et qu'importe le diable ? Pulsions et répulsions, elle était allée enterrer le dernier préservatif. On enterre dans la terre, on piétine ensuite et on peut se dire que ce qui poussera poussera de là. Pour ce détail du rite et du secret de leur liaison, dégoût et passion, vilain mot pour désigner l'accessoire usagé et l'usage des corps sanctionné par cette ultime précaution, comme une surveillance, malgré tout, Louise avait envisagé un à-venir, le temps à venir, en homme, comme un homme, en toute femme qu'elle était déjà, et s'était juré le dire et plaisir de ce qui nomme et parle sans arrêter le cours des sangs mêlés, la giclée ou la rosée, douce fonte des êtres à l'appel du ventre, seule et unique vraie poche, le monde entier, la tête la première dedans, et qu'on n'en parle plus ou qu'on en parle enfin. Le 21 août 1921, Louise était

rentrée à Autun, les pieds dans d'autres bottines. Ça clopinait un peu dans sa tête. Elle retrouverait de l'aplomb avec les lettres mais elle n'y croyait pas. Les deux frères n'étaient pas revenus de la guerre, ils avaient été fauchés. Et elle, dans la voiture, mains nues, à plat, sur le cuir noir de la banquette arrière, c'est de la peau qu'elle caressait, une autre paire de chaussures qu'elle regardait : on ne pouvait revenir que de captivité, elle en ferait un roman, captif, un roman n'est qu'un retour de captivité, elle en ferait son roman, un jour, le plus tard possible. Mais elle ne pourrait pas en faire, à ce jour-là de son retour à la maison des terrils, à la maison des frères disparus et des parents distants, déchirés, coupés de leurs fils, une lettre sans ombre et sans exil, rien qu'une lettre sans précaution. C'était une fin pour un début. Pedro était parti, pour de bon, pour Paris et pour devenir qui ? Aux Settons, ce que dans la famille il était convenu d'appeler le Pavillon, elle dormirait sur le carnet et sur le cerf-volant. On aurait changé les draps, draps de sa peau, draps d'avec Pedro, sur l'oreiller elle poserait la bottine qui ne faisait plus de paire, c'était cahin-caha, fini. Pedro, comme elle, avec elle, avait appris l'usage. Elle lui écrivit le premier soir. La lettre arriverait à Paris avant lui puisqu'il devait s'arrêter en chemin, à Auxerre, chez un frère de sa mère, en cas de belles études la famille récupère les siens, même les pires. Mais on n'écrit rien quand on se dit qu'il faut écrire. Les mots n'ont plus de grain, plus de peau, plus de drap, on ne fait que se citer, on se crée un exil, on se captive, c'est le bondage. Un jour, elle dirait Pedro, ce qu'ils avaient appris de l'usage en le découvrant ensemble et ce qu'était le *bondage*, le mot existait-il ou Louise était-elle en train de l'inventer? un mot qui dirait les liens qui font que l'un tient l'autre et inversement, les souvenirs surtout que l'on ne peut plus si vite dénouer, les espérances de belles images, de dérives à deux et toujours, plutôt tard que tôt, une corde qui scie la peau, une autre qui empêche le geste et, en principe inévitable, l'un des deux, pendu de l'autre, bondé, le bondé de l'autre. De la fenêtre de sa chambre, Louise attendit l'automne, le guetta. Pedro répondait à ses lettres. Il y avait un beau désordre dans cette correspondance, les lettres se croisaient, des phrases anodines se répétaient, ce n'était plus la même chose qu'au toucher, ce n'était même plus une chose, ce n'était plus rien, rien que des gestes d'au revoir sans savoir si l'autre voit. Louise se disait que Pedro et elle ne pourraient jamais entrer dans la danse du courrier convenable, rythmé, qui va, qui vient, balancier, soumission, admission à la séparation. Pedro par peur de lettres ouvertes par les parents de Louise ne pouvait rien dire de simplement ardent, de simplement *eux deux*, et Louise avait beau froisser ses lettres dans ses cheveux, jamais les mots ne contenaient le frisson, le soupir, l'éclat de rire. Elle n'osait même pas revenir au Pavillon. Elle avait pour prétexte de préparer son baccalauréat, elle serait reçue mais c'était trop de temps de séparation, c'était coupé. Au premier jour de l'automne, Louise accepta de revenir aux Settons, avec sa mère, pour la journée. C'était l'ouverture de la chasse. Le père avait ses invités. La table était dressée pour un dîner auquel elle n'assisterait pas. Elle était trop jeune, on ne la montrait pas encore. Dans l'après-midi, Alexandrine s'était endormie dans un fauteuil du salon, près de la cheminée. Louise, avec vertige, alla revoir sa chambre. Elle retrouva la bottine, mit le carnet dans son corsage contre son coeur, prit le cerf-volant et quitta le Pavillon. Elle le ferait voler. C'était vent d'ouest, le vent de Paris. La lumière était jaune. Des feuilles mortes, rouges, tourbillonnaient dans le ciel. Elle longea le lac puis remonta en direction des carrières, les schistes du père et les ardoises de la mère, beau mariage de raison. Des chiens aboyaient au lointain, les coups de fusil crépitaient, c'était la battue derrière le bois de Brègues. Louise prépara le cerf-volant, enfila des gants noirs pris dans la poche du manteau d'Alexandrine, saisit la bobine de fil, « trois cents mètres », avait dit Pedro, « c'est le plus résistant », brandit le cerf-volant, dévala la pente vers les carrières, contre le vent, et celui-ci s'envola, presque verticalement, happé par le ciel. Louise reculait, donnait du lest, puis retenait, tension du fil, et lâchait de nouveau. Rouge, jaune, bleu et les rubans, « le Dragon » s'élevait. Louise se mit à rire, à courir, à chanter, elle ne pensait plus à

Pedro, une histoire vieille d'un mois, déjà. Il n'y avait que le fil dévidé et le cerf-volant pour virevolter, plonger, se redresser et se jeter toujours plus haut. Alors elle vit au loin, à l'orée du bois de Brègues, les chasseurs, le groupe, les invités du père. L'un d'eux leva son fusil et tira une fois, deux fois, trois. Au troisième coup, il n'y eut plus de tension, le fil, invisible, retomba. Louise ne guidait plus rien dans le ciel. Le cerf-volant, fou, chassé par le vent fit des chandelles, s'éleva une dernière fois, presque un point à l'horizon, les hommes tirèrent dessus, tous ensemble, comme une salve. Il y eut un silence et, après le silence, Louise les entendit éclater de rire. Plus tard, dans la chambre, Alexandrine surprit sa fille clopinant, un pied dans une bottine et l'autre nu, « il est temps de rentrer, Louise. Ils vont revenir pour le dîner. Que fais-tu ? Quelle petite mine ? » Alexandrine avait reculé d'un pas et quitté la chambre. Elle ne voulait pas savoir. Louise alla enterrer la bottine au même endroit, l'endroit des accessoires dont il ne faut pas parler. Dans l'entrée du Pavillon, les hommes se regroupaient. Le plus jeune d'entre eux s'approcha de Louise, « je suis désolé, mademoiselle. C'est moi qui ai tiré ». C'était Lucien. Le père fit signe à Alexandrine et à Louise de partir. Devant la maison, dans l'herbe, il y avait le tableau de chasse, bien alignés les faisans, les perdrix, les pigeons et le cerf-volant. Le père de Pedro retenait les chiens. Louise passa près de lui. Alors seulement, et pour la dernière fois, elle revit Pedro allongé sur elle, comme le ciel quand il bascule. Ce ne fut qu'une image brève. Dans la voiture, Alexandrine demanda à sa fille de lui rendre ses gants. Le fil du cerf-volant avait strié le cuir. « Mais ? » Louise ne répondit pas. Elle ne répondrait jamais. Je l'aime, cette jeune fille, c'est Louise, c'est moi. Samedi 2 mars, 19 heures, combien de fois, à La Lionne, ai-je pu me dire, j'ai oublié de parler de Louise rembobinant le fil inerte du cerf-volant, métaphore, image et fable de l'écriture, le coeur en ex-voto. Puis, veille de l'accident, chapitre inachevé. Attention à la cruauté, elle va se nicher jusque dans l'affection. Alors, indécélable, elle fait les pires ravages. Tard dans la nuit du samedi au dimanche, veille de l'accident, l'ami de passage qui avait boudé le souper dormait dans une chambre d'amis, j'écrivis encore quelques pages. Il fallait conjurer le sort des solitudes. *Début du chapitre 4. Lucien endormi. Témoignage n° 4. Stop.* Il dort comme un gisant, immuable, impeccable, incapable de pécher, il est parfait, la nuit est sa religion, incapable de faillir ou de commettre une erreur. Si je me figure mon compagnon de vie, c'est ainsi que je le vois, bien au milieu du lit, sur le dos, les mains posées à plat l'une sur l'autre, sur son buste, la tête calée par l'oreiller, nuque légèrement cambrée, un rien de pointu dans le menton, la bouche fermée comme une paire de cisailles, le nez net et les narines frémissant imperceptiblement au fil de la respiration et surtout les yeux clos, il-se regarde, impénétrable, il est à lui seul un gouvernement, une décision, une visée. Et moi, à droite, à gauche, selon la saison, le climat ou la topographie de la chambre, je l'observe, lui, l'impassible, mon Lucien, le gisant de ma vie, corps épousé qui vogue et passe le temps. Comment vieillir si l'on dort dans cette position-là? Je le dessine ainsi, de profil, pour l'étrange embarquement de notre vie. Qu'il soit fatigué, inquiet, harassé, malade, heureux, exalté, furieux, je l'ai toujours vu, au moment d'éteindre la lumière, et c'était toujours à moi de le faire, se placer au milieu du lit, sur le dos, les pieds écartés, en éventail, pour ne pas subir le poids du drap ou de la couverture, caler sa tête, cambrer sa nuque, relever le drap à hauteur de gorge en croisant du même geste ses mains, non contre son coeur, mais au milieu, aussi, dans l'axe, et instantanément, qu'il fasse doux ou fièvre, que nous nous trouvions en bateau ou en refuge d'altitude, sous tous les tropiques et par tous les temps de notre vie, s'endormir, dormir, profondément. Mon Lucien ne serait jamais jaloux. Pedro disait « *en boca cerrada no entran moscas* », dans une bouche fermée les mouches n'entrent pas. Au premier temps de notre rencontre, je le regardais bouche bée. J'écris aujourd'hui bouche bée. Pour écrire, on ne peut pas respirer par le nez. On suffoque au premier mot donné en pure perte, à la première ponctuation qui crée la syncope on trébuche. Continuellement on tombe, bouche ouverte. Entre

les lèvres de mon Lucien endormi, pas un soupir, pas un souffle, ses nuits au secret de lui-même, quelle délibération, quelle certitude ! Me voici donc à l'exclamation. J'ai veillé un point d'exclamation. Sitôt les mains croisées, il trouvait le sommeil. D'un rebord à l'autre du lit, il me laissait place libre, le rebord du précipice, ce que j'aimais, la possibilité aussi de fuir, d'errer dans la chambre ou dans la maison. À sept heures trente, il se réveillait ponctuellement. On aurait pu régler les horloges du monde entier sur son lever. Les fuseaux horaires sur lui n'avaient aucun effet. Il était réglé, en règle, partout ...

Le 3 mars, à 9 h 30, chapitre inachevé, pas relu, tel quel. Tiffauges a dû dormir, guetter, attendre, sur cette dernière page, à Petit-Pont avant de décider de fuir, pendant que, *Vu du lit de La Lionne*, j'attendais le doux passage de Mademoiselle Fracas et de son parfum, la scierie et Garance. Le jour se levait, la nuit tombait, le temps passait, j'ai vu dans le ciel du Delta les derniers feux de l'automne, je parlais de *Louise*, texte en cours, au jeune médecin, le docteur Gr. Il me disait « ce n'est pas grave, au chapitre suivant Louise ira à l'hôpital ». Je me répétais « il faudra que Louise parle de la bobine de fil, après le tir du cerf-volant »: C'était « le sujet », quand « les autres », « les autres » tirent et tuent. J'ai vu l'hiver dans le ciel de Paris et de La Résidence. Et le printemps, soleil latéral, le matin, ici, maintenant. Hier soir, 21 heures, je suis allé dîner à la table habituelle, au premier étage. J.-B. vient s'asseoir avec cinq autres garçons de son jeune âge à la table voisine. Il vit à Paris, maintenant ? Il venait à Joucas, du temps de Joucas. Il est venu à Petit-Pont au tout début de l'été dernier, toujours boudeur, capricieux, imprévisible. Il me dit « bonsoir quand même ». Je réponds « pourquoi quand même ? » Je parlais. Il arrivait. Paris a déjà mis de l'ombre dans son regard. Ludovic n'a pas appelé. Sans doute est-il en vacances avec Françoise et les enfants. Ou bien, avec ce télégramme, étais-je en train de l'obliger ? De quoi vit un écrivain s'il ne vit pas de sa plume ? Il se débrouille seul. Pourquoi Alain me parlait-il de « nombrilisme » ? Les éboueurs sont passés le 27 février pour les étrennes. Je reviendrai à Petit-Pont, j'interrogerai le ciel. Rien ne m'aura été plus familier que l'absurde. J.-B. venait de quitter Petit-Pont en sanglotant parce que je ne jouais pas le jeu de ses caprices, et moi, furieux comme au lundi de ce repas avec Renzo et le narquois, j'ai écrit *Hôtel du Siècle, chambre 73, rien ne m'a été plus familier que l'absurde*, et la suite, onze petits chapitres, l'été 84, au passé simple. *Billy B.*, ou les affaires blêmes d'un tenancier du pouvoir prisonnier de l'enfant qu'il n'a jamais été. *Méfie-toi, méfie-toi, le vent du pouvoir ne se respire qu'une fois*. Voici Billy, *Billy B.* En suite ininterrompue. Ensuite, demain, après-demain, le temps reprendra son cours, je remonterai le fleuve, main gauche à plat et l'index de la main droite à l'ouvrage, sur la Valentine de *Biographie, Billy B.*, au milieu de la nuit. Il attend. Un été lui fut consacré avec anxiété, l'anxiété qui me fera trébucher. « Bonsoir quand même », a dit J.-B. « Pourquoi quand même ? » ai-je répondu. Voici Billy, *Billy B.*, l'autre témoin à charge et à décharge, comme Louise, la mélancolie, l'involution, la foudre, le matin du 11 novembre, un dimanche. *Billy B. Chapitre 1*. Donc, il ne devait plus se plaindre. Ne rien dire. Rien. Faire semblant. Continuer. Chacun pour soi. Et puis après ? Il redescendit. Il voulait en avoir le cœur net, le gosse était toujours là, en face, de l'autre côté du boulevard, à une heure du matin, assis sur le muret, à l'entrée du parking du 29, jambes nues, repliées, les bras autour des jambes, le menton sur les genoux. Il traversa le boulevard, s'approcha du gosse et lui dit « qu'est-ce que tu fais là ? » Le gosse ne répondit pas. Il prit place à côté de lui, pieds bien à plat sur le trottoir, alluma une cigarette, croisa les jambes, vérifia si personne ne venait sur le trottoir, Paris, un 6 août, personne. Il avait laissé la lumière allumée, chez lui, au troisième étage. C'était mauvais signe, il avait tout de suite croisé les jambes, comme Nicole pendant les repas, quand elle avait cessé de se plaire, dès qu'elle n'avait plus eu envie de vivre avec lui. Elle avait mis sept ans avant de se décider. Adrien avait alors douze ans, l'âge du gosse.

Il était parti avec sa mère. Et lui, le père ? Adrien fait son service militaire dans la marine. Sur une carte envoyée des Açores, il a simplement écrit *je navigue pour toi*. A. Nicole, elle, vit à Zermatt avec le directeur d'un hôtel. Elle s'est fait teindre et couper les cheveux. Elle est blonde. Elle a envoyé une photo et, au verso, elle a noté *je suis une autre. Je t'aime*. N. Comment garder le silence du paysan qui ensemence son champ ? Il décroisa les jambes, respira profondément, écrasa la cigarette sur le trottoir et dit au gosse « n'aie pas peur. Cela fait plusieurs fois que je te vois, la nuit, ici, c'est tout ». Le gosse serra les jambes plus près de son corps et cala le menton entre ses genoux, sur ses deux genoux, gosse brun, bouclé, les yeux noirs, un petit métis. Il portait un blouson bleu foncé et rien en dessous, torse nu, Les chaussures de tennis étaient neuves et les chaussettes extrêmement blanches. Il lui dit « tu n'as pas froid ? » Le gosse répondit « je te préviens, je te dirai toujours *vous* ». Et l'homme se posa les habituelles questions du doute de soi. Pourquoi était-il descendu ? Pourquoi avait-il traversé le boulevard ? Pourquoi avait-il abordé cet enfant ? Pourquoi s'était-il toujours demandé pourquoi ? Le gosse murmura « je sais à quoi vous pensez. Vous êtes tous *idem*. C'est chez *vous*, là-haut ? Il n'y a personne dans votre immeuble. Même les gardiens sont en vacances. C'est la concierge du 22 qui s'occupe de la poubelle et du courrier, le courrier c'est elle, la poubelle c'est moi, et maintenant je surveille ». « Quoi ? » « Qui va, qui vient. Je ne crains rien. Les voleurs travaillent de jour. D'ici, je vois sept immeubles. Vous rentrez tard le soir, toujours seul. Il faudrait vérifier votre carburateur ou faire changer le pot d'échappement de votre voiture, votre bagnole, c'est un vieux modèle. » Il se leva. Donc, il ne fallait plus rien faire. C'était tout de suite trop dit et pas ça du tout. Une voiture passa. Le gosse la suivit du regard jusqu'à ce qu'elle s'arrête au feu rouge de la rue Roncières et redémarre. Il dit au gosse « je vais me coucher, quel est ton petit nom ? » Le gosse répondit « Billy ». « Ce n'est pas ton prénom. » « C'est celui que j'ai choisi. » « Elle te donne combien la concierge du 22 ? » « Je fais ça pour le plaisir, monsieur. » « Et la police ? » « Quand elle passe, je me mets à courir, je deviens quelqu'un qui court, dans la nuit, sur le boulevard. » « Quel âge as-tu ? » « Quel âge avez-vous, *vous*, maintenant ? » Le gosse sauta du muret, « les voilà, à demain, il faut que je m'entraîne », et il se mit à courir le long du boulevard. La voiture de police s'arrêta, « vos papiers, s'il vous plaît ». « Je ne les ai pas sur moi, j'habite là-haut, au troisième, là où c'est allumé. » « Très bien, nous vous accompagnons. » Sur le palier il leur montra sa carte d'identité et son laissez-passer du ministère. Il eut droit à un salut, « merci, monsieur, la prochaine fois n'oubliez pas vos papiers ». Il rentra chez lui, ferma la porte à clef, de l'intérieur, le loquet, chose qu'il ne faisait jamais. Puis il retira sa chemise, éteignit les lumières et, de la fenêtre de la chambre, guetta le retour de Billy, s'écarta de la fenêtre quand Billy reprit place sur le muret, Billy avait regardé en direction du salon éteint, alla boire un verre d'eau, prit un bain, dans le noir, il ne voulait pas voir ce qu'il était devenu. Il se coucha, la tête tournée vers le boulevard. Il serait à l'heure, au bureau, le lendemain, au ministère, à 9 heures. Il se souvint du sujet de dissertation au bac, *est-ce dans la solitude que l'on prend conscience de soi ?* Il avait eu 19 sur 20, mention très bien. Sa copie avait été publiée dans *Arts*, c'était en juin 1955. Il voudrait bien relire sa copie et la noter aujourd'hui. Il s'endormit, la main sur le réveille-matin. Il fit un rêve en chaussettes blanches. Il courait autour d'une maison, ses frères l'attendaient, ses parents l'attendaient, c'était l'heure d'un dîner mais il ne rentrerait pas. Il courait sur le gravier. En chaussettes. Il n'avait pas de chaussures. Les volets de la maison étaient clos. C'était quelle famille, dedans ? Et pour quel repas ? *Billy B. Chapitre 2*. La voiture était tombée en panne à un carrefour, en plein soleil. C'était pour eux la route des vacances. Adrien avait deux ans. Nicole était restée sur la banquette arrière, avec *leur* fils. Depuis la naissance d'Adrien, elle se tenait toujours à l'arrière, avec l'enfant, et lui, devant, au volant. Il avait soulevé le capot de la voiture. Il regardait le moteur, incapable de déceler d'où venait la panne. Il n'avait pas fait les études pour ça. Tout juste savait-il

changer une roue en cas de pneu crevé. Quelque chose s'était cassé dans le moteur. Ils avaient encore mille kilomètres à faire pour se retrouver sur une plage, au sud de l'Espagne. Adrien commençait à s'agiter sur les genoux de sa mère. Nicole regardait lointainement le paysage. Il s'était dit « elle aussi, rien ne va plus et je ne sais pas pourquoi ». Billy se pencha vers lui, « vous ne dites rien ce soir? » Il sourit, et ce n'était pas de bon cœur. Billy reprit « alors ne restez pas là. Je vais bien sans personne. C'est mon travail. J'ai fait votre poubelle, pas difficile, vous êtes le seul du 30. Vous vous appelez Éric Keller. Vous, c'est Eric. Moi, c'est Billy. Salut ». Billy lui tendit la main, Éric Keller la serra, une main de gosse, vérifia encore s'il n'y avait personne sur le boulevard. « Vous avez peur? » Eric Keller répondit « un peu ». « Vous avez raison. Je vous attendais. » Billy remonta ses chaussettes blanches et renoua les lacets de ses chaussures de tennis. Un taxi passa, puis un camion, dans l'autre sens. Billy prit un petit air malin, « qu'est-ce que vous voulez de moins ? » Eric Keller lui demanda de répéter ce qu'il venait de dire. Billy haussa les épaules. Une voiture surgit de la rampe du parking du 27. « Celui-là sort toujours vers minuit. Sa femme et ses gosses sont en vacances. Il attend leur coup de téléphone, chaque soir, tard, ça coûte moins cher. Après il sort. Il est vadrouilleur, du genre bois de Vincennes. » « Qu'en sais-tu ? » « J'imagine. Qu'est-ce que vous voulez de moins ? J'ai lu dans votre poubelle. Votre nom était sur les enveloppes. Vous jetez même les lettres, vous prenez des calmants, vous avez mal à la gorge, vous ne supportez pas l'été, pas d'épluchures, pas de boîtes de conserve, vous ne prenez pas vos repas chez vous. C'est un sac propre, mauvais signe. C'est à croire que vous ne mangez que du papier. » Eric Keller mit les mains sur ses genoux. Il regarda lointainement, comme Nicole, marmonna « il y a un peu de ça », mais il fallait taire les plaintes et Billy ne l'entendit pas. Ne plus rien dire ? Avec Billy, c'était dire autrement. Ils avaient tout à savoir l'un de l'autre. Le quartier était vide. La ville était vide. Les marronniers du boulevard jetaient une ombre plus sombre que la nuit. La chaussée était inondée d'une lumière vive et verte. Une femme passa, elle promenait son chien. Eric Keller la scruta et se demanda si un jour elle pourrait être délatrice: « C'est lui, je le reconnais, le gosse, c'est lui. » Témoin à charge; Le chien, un vieux bâtard à poil pelé, levait la patte à chaque marronnier. La femme avait des lunettes de myope, les cheveux gris, un petit chignon sec et des chaussures plates, tristes, comme des chaussons d'extérieur. Elle marchait lentement en croisant les bras. Elle laissait pendre la laisse du chien. Elle l'avait détaché. A chaque arbre elle vérifiait si le chien avait « fait ». Au feu rouge elle traversa le boulevard en tenant la bête par le collier. Ils disparurent rue Roncières. Billy dit « c'est la première fois que je la vois. Elle a dû faire un grand tour. C'est ça les vacances, pour le chien et pour elle ». Eric Keller regarda le gosse, alluma une cigarette, « tu m'attendais ? » Billy répondit « p'tit con », très gentiment, puis ce n'était pas la peine d'allumer une cigarette pour me poser une question idem. D'ailleurs vous ne fumez que pour faire un mégot. Moi, j'ai rêvé que j'étais un frelon. J'entrais dans une maison blanche, au bord de la mer. Je sortais d'un jardin qui n'avait jamais été arrangé, une vraie forêt vierge. J'étais mon propre pilote et je pouvais tuer. Ça tue, un frelon. Seulement voilà, dans la maison je me suis cogné contre les murs, contre les vitres. Par où étais-je entré ? Je suis mort K.O., vingt fois, trente fois, je me remettais à voler et, à chaque fois, bang dans un mur, bang dans une vitre. Cette maison, je ne l'avais jamais vue mais je la connaissais. Je suis mort au sol. Il y avait du dallage, c'était frais, on entendait le bruit des vagues, dehors, un rêve, c'est rare. Puis j'ai vu un pied. Quelqu'un m'a écrasé. Une semelle de chaussure de tennis. Comme les miennes. C'est mon rêve du jour. Je vous le raconte parce que je l'ai fait après vous avoir rencontré, vous y êtes forcément pour quelque chose, c'est pour ça que je vous attendais. Mes rêves, ça vaut tout. Cette cigarette, qu'est-ce qu'elle vous dit ? Vous m'en donnez une bouffée ? » Eric Keller hésita, lui tendit la cigarette. Billy en tira une bouffée, deux. Il la tendit pour la rendre. Éric Keller se leva, « tu peux l'écraser. Je vais rentrer. Je travaille tôt

demain matin ». Éric Keller fit quelques pas. Billy lui dit « vous reviendrez? » Éric Keller se retourna. Pelotonné sur lui-même, le gosse avait posé les lèvres sur son genou gauche, il avait froid. Éric Keller répondit « peut-être ». Billy murmura « alors c'est sûr », et « laissez allumé chez vous un petit moment, promis ? » Eric Keller fit signe que oui et traversa le boulevard. Chez lui il prit une feuille de papier, brusquement résolu à écrire sa vie pour se donner le sentiment d'être et d'avoir été, « se redonner une chance ». Il nota ceci d'un trait *il chassait ceux qui venaient et attendait ceux qui ne venaient pas. Il était extrêmement malheureux et, pour rien au monde, n'aurait échangé son malheur pour un autre. L'idée même d'être envié, et l'on rêve si souvent d'être l'autre, le guidait, le maintenait et, aux pires moments de désespoir, l'égayait. Ainsi donc il n'était pas le seul. Il se sentait parfois si nombreux qu'il en oubliait jusqu'à la nature de ses peines, de ses attentes ou de ses exigences. Alors il laissait passer les jours. Il n'ouvrait plus le journal. Il ne pliait plus les serviettes dans la salle de bains. Il laissait le courrier en souffrance. Le téléphone sonnait, il ne répondait' pas. Vaguement, il se demandait qui pouvait bien l'appeler encore. Il préférerait être seul, en souffrait, en vivait, et le plaisir, en principe, de n'avoir plus aucun compte à rendre à qui que ce soit l'emportait sur le souvenir qu'il pouvait avoir du projet qu'il avait fait de sa vie, des illusions auxquelles il s'était volontiers soumis et des idées qu'il avait eues de l'Histoire en cours et des partis à prendre. Toujours il s'était engagé, ci et là, par telle ou pour tel, et le plus grand doute l'avait à chaque fois décidé. Il aurait fait n'importe quoi pour échapper aux normes. Il ne voulait pas que sa vie ressemblât à une autre vie ou, pis, à celle toute tracée et prévisible qu'il lui semblait avoir été désigné pour vivre. Un seul rite importait dont l'exercice le comblait chaque matin, il l'ouvrait en grand la fenêtre de sa chambre, secouait les draps et faisait soigneusement son lit avant de prendre le petit déjeuner. La journée n'aurait aucun sens si le lit restait débit. Petit à petit, sans s'en rendre compte, il avait chassé ceux qui étaient venus, celles qui étaient venues, celle qu'il avait épousée. Et, au rythme des jours célibataires, il s'était mis à n'attendre plus que celles et ceux qui ne venaient pas et dont, secrètement, il se disait qu'ils ne viendraient plus, tant son goût d'une solitude sans cesse proche de l'isolement rendait lointaines les limites de son territoire. Les racismes et les peurs ne changent pas. Les conformismes non plus. Il venait de naître. C'était tard. Trop beau pour être faux, et tellement lui. Il jeta la feuille dans la poubelle, sous son bureau. Puis il reprit la feuille et, par précaution, la déchira. Il s'approcha de la fenêtre du salon, Billy était parti. Il avait pourtant écrit ces lignes pour lui, en pensant à lui, pour le prévenir. Il se coucha en sachant qu'il ne trouverait pas le sommeil. Il avait rendez-vous à cinq heures du matin, dans quelques heures, porte Maillot, avec le juge Ebrard et le commissaire divisionnaire Perton pour, la mise en place du système de répression du dossier I.P.F. A suivre.*

Le 3 mars, un dimanche, Ludovic, l'éditeur, n'a toujours pas appelé. Anna m'a accompagné, dans l'après-midi, chez Suzanne. C'était émouvant, je lui donnais les habituelles indications pour la frappe de mes manuscrits, pourrait-elle relire les corrections ? Je lui ai confié les premières pages à retaper, sans l'avis de Ludovic. Pour le taxi du retour, Anna et moi avons marché jusqu'à la porte de Montreuil. J'ai écrit au docteur H. et au docteur D., de La Résidence, pour les remercier. Encore une semaine, encore un dimanche, et la re-découverte de Billy, un Paris imaginaire alors que je me trouvais à Petit-Pont, le « courrier en souffrance », « le rite du lit bien fait. », la peur de l'enfant retrouvé et de l'accusation pédérastique. Il est 20 heures. Au téléphone j'appelle l'un, j'appelle l'autre, personne ne répond. Le vertige me tient la tête, je suis prisonnier. Devises, *aucune rancune et le silence du paysan qui enseme son champ*. Pour les infectieux, la médecine, saisie d'exactitude et de progrès, soigne et guérit. Pour les condamnés, elle peut dire à peu près quand. Pour les autres? Veulent-ils voir jusqu'où je peux aller et, alors, me dire « vous

n'aviez aucune chance, on a voulu voir ». Ce soir, il faut que je sorte. Tant pis s'il pleut, tant pis si je titube, l'ébriéux veut respirer un peu, poster les lettres, je suis Louise, je suis Éric, j'attends Billy, le dossier I.P.F. 22 heures. A qui ai-je dit « il ne faut pas me croire qu'à moitié, la représentation est finie, pour moi il n'y a jamais eu de représentation, que des présentations », ou bien « ce n'est pas une comédie. Ce ne le fut jamais. Qui veut me la faire jouer, encore, et encore ? » ? Il me faut trois heures chaque matin, rite, pour me laver, me raser, aérer la chambre, faire le lit, tout ranger et préparer, net et propre, *aucune rancune*, qui le croira ? Qui le voudra ? Brave Eric et ses « affaires blêmes ». Au secours, Billy. Le dossier I.P.F. ? *Billy B. Chapitre 3*. Éric Keller arriva avec quelques minutes d'avance. Le rendez-vous avait lieu à l'entrée du bois de Boulogne, là où, autrefois, une autre fois de son enfance, pas un si long temps et cependant un temps tourbillonnant, camassier, dévorant, se tenait une statue à la mémoire de Panhard et Levassor, une automobile, plus vraie que nature, bondissait de la pierre comme si elle allait s'envoler et les deux conducteurs, lunettés, casqués, semblaient se pencher pour donner plus d'élan et de vitesse. Ils avaient gagné, quoi, quand et où, quel record ? Où se tenait désormais ce tacot qui semblait sortir d'un mur ? Où se trouvait le cimetière des statues officielles ? Eric Keller imagina des promiscuités de toutes sortes, un lieu de mémoire encombrante, un terre-plein de l'oubli, dans une banlieue. Il interrogeait son camarade de promotion, Drevet, qui avait été plus ou moins limogé à la direction du Patrimoine et qui aurait sans doute l'humour de lui répondre et de lui organiser une visite. Le jour allait se lever. Ebrard et Perton arrivèrent dans la même voiture officielle grise, « ou vous nous suivez, ou nous vous lâchons ici au retour ». Pour ce lâcher, Eric Keller préféra les suivre, être seul. Ils se dirigèrent vers la cascade. Au bout d'une ligne droite, un barrage de police. Ceux qui faisaient demi-tour étaient arrêtés par des policiers plus discrets, embusqués. Les Pompes funèbres nationales avaient déposé une plainte. En deux ans, le nombre de transports de corps qui leur étaient confiés vers la banlieue ou la province avait diminué de 15 % puis de 27 %, soit 42 %, chiffre alarmant, les gens transportaient désormais leurs morts eux-mêmes, ils faisaient une économie. Eric Keller avait été choisi pour régler « le plus discrètement possible et sans alerter les médias » le problème posé par le dossier I.P.F., Instruction Pompes funèbres. Ebrard expliqua « les fuyards empruntent préférentiellement les bois entourant la capitale parce qu'il n'y a pas de feux rouges, et toujours à l'aube, surtout en été ». Perton, plus sec, demanda à un policier « combien ce matin ? » « Aucun, commissaire, deux hier, sept avant-hier. » « Les photos ? » « Les voici, commissaire. » Perton les tendit à Éric Keller. Eric Keller vit des gens pleurer autour de voitures et des cadavres sur des banquettes arrière, bien mis, assis ou allongés, habillés « comme si de rien n'était », des passagers qui avaient seulement l'air endormis. Eric Keller dit « ne prenez plus de photos. Je garde celles-ci. Soyez aimable de me faire parvenir les négatifs et les autres tirages au ministère. J'ai des ordres ». Il regarda Ebrard et Perton, « votre projet ? » Perton présenta une carte de la capitale marquée Grande Couronne. Les traits rouges figuraient les barrages des lundis et jeudis, les traits bleus, les barrages des mardis, vendredis et dimanches, « le jour le plus fructueux, les gens ont moins peur », et les traits verts les barrages des mercredis et samedis. « Tous les axes directs », dit Perton avec fierté, « ça se saura vite, les amendes sont élevées, et c'est toute une affaire pour eux, après, de faire sortir les corps de l'Institut médico-légal. » « Comment savez-vous qu'il y a un mort ? » « Derrière le pare-brise les gens ont immédiatement peur. On les arrête. Ils craquent. Ils ont parfois de la douleur. » Pour cette dernière phrase, Eric Keller se serait mis à rêver. Pour la première fois, si tôt le matin, il entendait le bruit de la cascade, le ciel était vif, les arbres semblaient faux. Eric Keller aimait ce dossier. Il n'avait jamais souhaité faire une grande carrière, ou, sans doute, un supérieur obstiné, en poste depuis deux décennies, les ministres passaient, il restait, lui confiait les « chiens écrasés des ministères », les dossiers de « bout de couloir », les

« affaires blêmes ». Or, cette misère le comblait, et on le respectait, il ne faisait jamais aucun commentaire. Tout tournait autour de Nicole devenue autre pour un autre et d'Adrien qui réalisait les rêves qu'il n'avait pas osé faire, tout pour lui, le plus loin possible. Ebrard demanda « vous avez une autre idée ? » « C'est très bien ainsi. » L'expérience durerait deux mois. Les Pompes funèbres feraient part de leurs chiffres. « S'ils ne sont pas en hausse, alors seulement nous agissons par voie de presse. » Un policier s'approcha « nous venons d'en arrêter un. La voiture avait fait demi-tour ». « Vous venez ? », demanda le juge. « Merci. Je rentre. Je vous félicite. » Sept heures du matin. Éric Keller attendit Billy sous l'escalier de son immeuble, près de la poubelle. Billy eut peur. Éric Keller attrapa le gosse par le bras. « Lâchez-moi. » « Je ne veux rien te faire. » « Attention, je vais cogner. » « Je voulais simplement... » « Je m'en fous ! » Eric Keller le lâcha. Billy ouvrit la poubelle. Éric Keller dit « il n'y a rien ». Billy le regarda, « je ne pouvais pas le savoir. Je ne suis pas payé pour qu'elles soient vides et propres. La vôtre est vide et sale. C'est à croire qu'elle se salit toute seule. Au travail ». Il sortit dans la cour, retira ses chaussures, ses chaussettes, son blouson et, avec le jet d'eau, nettoya le conteneur et son capot, retourna le jet d'eau contre son visage, de plein fouet, il fermait les yeux, il cria « c'est ma douche », il dégoulinait, le short collait à la peau, il se mit à grelotter. « Et maintenant la cour ! » Il aspergea le carrelage, le rebord des fenêtres, les volets clos du rez-de-chaussée et du premier étage, la porte de la cave. Puis il coupa l'eau, rangea le tuyau et remit la poubelle sous l'escalier. Éric Keller avait ramassé les chaussures, les chaussettes et le blouson, « tu peux monter chez moi pour te sécher, il y a des serviettes ». « Je sèche tout seul. Donnez-moi ça. D'où venez-vous à cette heure-ci ? » « Du travail. » Billy fit un clin d'oeil. Il claquait des dents. Il sortit de l'immeuble pieds nus, ses affaires dans les bras. « À ce soir ? » Billy ne répondit pas.

Lundi 4 mars, 21 heures, Ludovic, le fantôme, l'éditeur, a appelé en fin d'après-midi. C'était trop tard, puisque tout est à la frappe boulevard Davout, chez Suzanne, et que j'ai fait intervenir Louise, entrer en scène Billy. Maintenant; *Histoire grotesque du transport*, ou *Le Voyage dérisoire: Bambi*. Accident le 11 novembre. Un -dimanche. Le 13 novembre, dans la pénombre de la chambre; Marie me téléphone, « laisse-toi bichonner, ne pense qu'à toi, nous avons alerté M. qui a prévenu E. Garance t'accepte dans son service à La Lionne. C'est le crack dans sa spécialité. Il saura tout de suite, il a un scanner. Si tu prends une ambulance ce soir, tu arriveras assez tôt pour y passer. Garance est d'accord ». Fin d'après-midi, première ambulance, premier voyage à l'envers. Je suis à peine conscient. J'entends dire « une heure de route maximum, on va passer par l'autoroute. Elle va directement à La Lionne », et me voilà engouffré, les pieds vers mon pays, la tête vers le Delta, ambulances Bambi. Monsieur Bambi est au volant. Madame Bambi est assise à côté de moi, dans le bon sens, elle. Moi, de l'oeil gauche, le seul ouvert, je surveille les bocal de perfusion et, surtout, je fais très exactement, dans ma tête, le parcours, tiens, la place de la Colonne, le café Frédéric, on traverse le Serpillon, on passe devant le Prisunic, les Caves de Charybde, l'Agrocenter où j'achète les sacs de terre de bruyère chez la dame qui ne sourit jamais, le virage sous l'ancien pont du chemin de fer, la station-service du Bocal, l'embranchement pour Petit-Pont, la tuilière et Notre-Dame-des-Flammes, l'embranchement pour le village de Sade, la ligne droite, à gauche le marchand de stores antimoustiques. La montagne que nous longeons se casse et c'est l'autre sous-préfecture avant le Delta, la place du Polyèdre, le cours Mirabeau, les meubles Bonis, on traverse la Durance, où est l'eau vive? puis la bretelle de l'autoroute. Monsieur Bambi n'est pas content, « ils pourraient de temps en temps nous refiler un Paris, La Lionne, toujours La Lionne ». Sur l'autoroute, girophare, Monsieur Bambi roule comme une fusée. Madame Bambi décide de me faire un brin de conversation, « vous savez, c'est la deuxième fois que nous transportons une célébrité de votre

village ». Elle est fière. Sait-elle que je suis à Petit-Pont, près d'un village, près de la falaise, plus à Joucas ? Je marmonne « quelqu'un de célèbre, dans mon village ? » Autour de Petit-Pont, c'est la fin de la-vallée chic. « Oui », répond Madame Bambi, « nous sommes allés chercher Raymond A. la veille de sa mort. » Et moi, sanglé, à l'envers, vue imprenable sur les boccas de perfusion, je pense à la mort, là où je suis couché. Sur ce, Monsieur Bambi gueule « merde, on a crevé ». Il ralentit, flèche à droite, feux de secours, contre-allée, arrêt. Les voitures fument, les camions déchirent la nuit. Monsieur Bambi change le pneu, comme par hasard celui qui se trouvait sous mon lit *de mort*. Pendant ce temps, profitant de l'arrêt, Madame Bambi arrache la feuille d'un bloc collé au plafond de la voiture, et scratch, bruit du stylo à bille, remplit la feuille du formulaire et me dit « vous payez par chèque ou en liquide ? » « Madame, comment voulez-vous que je paie dans l'état où je suis ? » Pneu changé. Monsieur Bambi se remet au volant, démarre. Madame Bambi se penche vers lui et dit « il ne paye pas ». J'ai dit vaguement, de si loin dans ma tête, « si ça ne va pas, laissez-moi au bord de l'autoroute, je ferai de l'auto-stop », mot pour mot, exactement. Monsieur Bambi grogne quelque chose comme « nous ne sommes pas comme ça, nous allons vous laisser à La Lionne ». A La Lionne, premier scanner, Garance me prend les mains, second scanner, pour un détail ». Garance ne dit rien, on m'emmène dans la chambre, le voisin ronfle déjà, j'entends la scierie. C'est quoi une fiction ? C'est quoi *la place du mort* ? La représentation, ici, est terminée, il n'y a jamais eu de représentation, que des présentations, aucune rancune. Monsieur Bambi a maintes fois appelé Emile pour le règlement de l'ambulance. J'ai donné ma signature à Charli pour qu'il puisse payer Monsieur Bambi. Le transport, à ce jour, ne m'a toujours pas été remboursé par la Sécurité sociale, il fallait un *accord préalable* ? Et l'urgence ? Pour l'ambulance La Lionne-Paris, j'ai été condamné en jugement le 15 janvier. C'est quoi, une fiction ? C'est quoi, un enfant qui ne doit pas mourir en chacun de nous ? Billy. Suite et fin, inachèvement, forcément, la vie va. *Billy B. Chapitre 4*. Journée du mercredi 8 août, au ministère spleen d'Éric Keller, cela lui ressemble si peu, cette histoire, cet enfant, ce petit homme, corps qui sort à peine de sa coque, et le regard vif que l'on a à cet âge-là. Le sentiment d'Éric Keller s'arrête là, au regard, au parler et à cette manière d'être traité en *idem*. Personne ne le croira, s'il y avait un jour malentendu ou accusation, affaire de moeurs, un de ces autres regards portés avec volonté de contrariété. Pour l'échange, quand échange il y a, c'est toujours la même soumission, la même résignation, la même humilité, la même joie timide et la même crainte. Éric Keller se demande ce qui, dans l'approche d'un être, fût-il un enfant, distingue le sortilège du rite, et le rite de l'ignominie ? Nicole lui avait reproché, et c'était son mot de querelle, de lui avoir fait perdre son *allant*. Elle disait « j'avais de l'allant ». Elle n'osait pas dire *innocence*. Adrien, le soir de son premier échec au bac, lui avait crié « tu m'empêches ! Je ne passerai pas à côté de ma vie, moi ! » Taire cela, ne rien dire, aller bon train. A la réunion de quatorze heures trente, Éric Keller venait de tenter, pour la cinquième fois en deux ans, d'arbitrer le conflit opposant les représentants de la Ville de Paris au syndicat des éboueurs, à celui des pompiers et à celui de la police fluviale au sujet des dix-sept bâtiments de bordure de Seine autrefois destinés aux *secours aux noyés*, depuis longtemps désaffectés, désormais objets de multiples enjeux. De guerre lasse, la Ville l'emporterait. Il fallait la guerre et la lassitude, un an, deux ans encore ? Herbin avait dit « on ne détruit pas ce qui est construit », Paulard avait lancé un « vous n'aurez jamais le dernier mot », Sevennet, mollement, sa manière forte, avait glissé un « nous ne céderons pas », Girard et Loebwicz avaient même fait un duo sur « le bulldozer et le capitalisme » et sur les « rumeurs » qui couraient concernant des sommes déjà versées contre promesse de cessions de baux à des promoteurs, dont « les convictions politiques étaient bien connues ». Éric Keller était seulement intervenu quand un participant interrompait l'autre, l'habituel « je ne peux pas vous laisser dire ça » était alors revenu en ponctuation. Éric Keller a bien appris la manière d'écouter sans écouter,

en ayant l'air de faire très attention, ainsi que le réflexe de répondre à une question par une question. La réunion durait, Eric Keller s'était dit « tiens, alors on ne se noie plus à Paris », puis il s'était souvenu de la nuit des étoiles filantes, mi-août, en vacances, à Chamargues. La radio venait d'annoncer un ciel riche en météores, il avait sept ans. Ses grands-parents dormaient. Il avait quitté la maison sur la pointe des pieds, en pyjama, et était allé se poster au bout d'un verger, déjà l'odeur de pommes et de cueillettes, l'autre versant de l'été. Allongé dans l'herbe, il avait guetté, transi. Puis frissonnant, tremblant de froid, il avait attendu l'exploit des étoiles. Mais il n'avait vu que les fixes, pas une seule filante, rendez-vous manqué. Il n'avait pas pu faire ce que sa grand-mère appelait « un vœu ». C'était quoi, un vœu, exactement? Qu'aurait-il dit s'il avait vu au moins « une filante », comme les appelait son grand-père ? Il était resté quelques jours au lit, avec une forte fièvre, le corps ouvert de piqûres de moustiques. Sa grand-mère, également, lui interdisait de faire un geste vers les chiens perdus. S'il y en avait un, elle disait « tu le regardes et il ne te quittera plus ». Herbin, Paulard, Sevennet, Girard et Leobwicz, et quatre autres qui s'étaient bien gardés de parler, leur stratégie, s'étaient quittés sans même se saluer, « encore une fois, un échec, vous tenez l'avenir en échec », avait dit Herbin. Seul Eric Keller, l'arbitre, avait eu droit à la traditionnelle série de poignées de mains et aux ordinaires « j'écrirai au ministre demain » « maintenant c'est du ressort du Premier ministre » ou « nous allons alerter la presse ». Eric Keller avait rejoint son bureau. Il avait rédigé le rapport de réunion, l'avait fait transmettre au chef de cabinet, avait pris une feuille et écrit *alors il eut le sentiment de n'en avoir plus pour très longtemps. A quarante et quelques années, cela n'avait aucune importance. Il se devait, simplement, de vivre ses derniers jours correctement, sans se poser aucune question sur le déroulement de la fin. Il était tout de même un peu curieux du scénario de son départ, qui pourrait l'écartier définitivement ? Qui allait survenir, franchir, le rapter et lui claquer au nez la dernière porte, celle qui ne s'ouvre pas de l'intérieur ? Ce serait une histoire vive, brève, enlevée, et il aurait à peine le temps de faire le point des rêves et des illusions, des mirages et des fêtes, des exploits et des chutes, des élans et des trahisons, une vie, sa vie. Des souvenirs de toutes sortes lui revenaient en mémoire. Ainsi son oncle Lucien, violoncelliste à l'orchestre philharmonique de Chicago, l'exilé de la famille, lui expliquant que, quel que soit le chef, pour les exécutions de Cosi fan tutte, il fallait guetter les seconds violons, eux seuls, dans cette oeuvre-là, donnaient le signal des attaques et surtout la cadence. Mais n'avait-il pas plutôt dit « se baser sur les seconds violons » ? L'expression était moins belle. C'était ainsi que Lucien parlait et avait dit l'étrange guet, based upon, comme pour une adaptation, l'oncle Lucien parlait tant de langues, même le russe, par amour pour Nacha, violoncelliste comme lui, ils avaient fait carrière ensemble, « des rats, dans la fosse, j'ai rarement vu les décors, j'entendais les voix, c'était aux seconds violons de regarder le chef tu comprendras plus tard ». C'était faux. Il n'avait jamais eu d'oncle Lucien. Il ne voulait dire que sa vie, se dire, placer, interroger. Déjà il inventait, prenait le détour, méprisait le raccourci, peuplait le sentier d'insolites, là était le détournement, il n'écrirait jamais. Mlle Jeannine lui avait apporté le dossier du courrier à la relecture, son parfum Canoë. Il avait pris une seconde feuille et avait poursuivi *tout s'achevait, tout commençait, il ne voulait pas l'admettre, il le savait, il ne l'admettrait jamais, mais cela le captivait. A celui-ci qui lui disait « je suis amoureux », il rétorquait « si vous l'étiez vraiment, vous ne le diriez pas ». L'humain avait ceci de vertigineux qu'il ne cessait, lui, en avancée, toujours obstiné, d'en découvrir les contours et les jeux, les appels et les manquements à l'ordre des jours. La vie lui paraissait de plus en plus dure et simplement exaltante, il jubilait, c'était la fin. Il entreprit de faire l'état des lieux de paroles. Il avait renoncé. Qui était ce il ? Lui donnerait-il son nom et son prénom ? Il fallait être plus carré, en prise directe, ne pas jouer, à quelle rançon en retour ? Il avait pris une troisième feuille, laissé glisser sa plume, *il prenait ses vacances en hiver, partait loin, si loin que***

le sentiment d'exil à Paris, d'exilé dans Paris, lui paraissait encore plus doux et délectable. Ces jours-là, il les passait à compter à rebours les jours qui le séparaient du retour. On ne peut voyager qu'avec un visage en tête. Alors seulement les paysages regardent et inspirent. Il cherchait loin, très loin, un peu de chaleur, au soleil, c'est tout. Le reste, amoureux, n'était plus envisageable. Il n'était plus occupé. Il avait arrêté. C'était la nuit, en lui. Il transpirait de peur parce qu'il osait. Il avait plié les trois feuilles et les avait glissées dans la poche de sa veste. Il avait relu le courrier; appelé Mlle Jeannine, donné deux coups de téléphone, préparé la journée du lendemain. Quand il avait quitté son bureau, les couloirs du ministère étaient déjà vides. Mlle Jeannine, fracassante dans son eau de toilette, le pffft de fin de service, l'avait dépassé, pressée, en lui adressant son immuable sourire de détresse ou de bonheur. Comment savoir avec elle, « la » mademoiselle de l'étage 4, escalier D, deuxième cour, fond gauche? En entrant chez lui, sous la porte, Eric Keller avait trouvé un petit mot, « ne vous inquiétez pas. Ce soir je vais au Louksor. Billy B. »

Mardi 5 mars au mercredi 6 mars, deux jours de glissade, Sam a dit, au dîner, « ton neveu et toi vous êtes réconciliés ? » Et si la juste question avait été « ton neveu s'est réconcilié avec lui-même » ? Amis, pourquoi vous taisez-vous ? Toi, neveu ? Toi, Sam ? Toi, Marie ? Toi, Jean ? Dois-je refaire la liste ? Suis-je en droit de penser que vous pourriez avoir peur de m'annoncer une fatalité ? J'essaie d'être moins lourd et encombrant pour Fanny & Charli. Je passe les voir au magasin une fois par jour *comme avant*, en trébuchant à la marche du seuil. La Sécurité sociale, qui n'a remboursé aucun dossier depuis quatre mois bientôt, m'écrit pour me demander si mon numéro est le 1 49 09 32. C'est le 1 40 09 32, ils le savent, je suis né le 24/9/40 à Condom, dans le Gers (32), 1 40 09 32, et la suite. Pourquoi tardent-ils ? Un remboursé à 100 % est-il foutu ? Ils ont plus de vingt dossiers en souffrance, dont celui des ambulances Bambi avec le bon numéro. Ils ont gagné trois mois. Attendront-ils que je crève? Quel est ce langage ? Aujourd'hui, 13 h 30, troisième mardi, troisième rendez-vous avec le docteur Woolfe, à l'hôpital Central, rue Centrale, près de la maison d'arrêt du même nom. Je suis en avance. Une gentille dame attend à côté de moi, son mari plaisante pour la distraire. Elle attend le neurologue à noeud papillon et à bonnes joues. Elle aussi a des vertiges. 13 h 45, 14 heures, le neurologue fait entrer la gentille dame dans son cabinet, 14 h 30, Woolfe est en retard. Entrent deux autres dames, une jeune, « j'ai une grosse angine », et une moins jeune, conversation de salle d'attente, « moi on m'a donné du X », « moi, j'ai pris du Y mais je le vomis, et vous ? », 14 h 45, « il faut dix-huit mois », « non, il faut deux ans », « et votre famille ? », « ah, ne me parlez pas de ma famille ! », 15 heures, je vais me renseigner à l'accueil. « Le docteur Woolfe va venir. » Veste, cache-col, casquette, cigarette, je veux que Woolfe sache que je fume à nouveau, je m'installe devant la porte de la salle d'attente, sous la galerie qui fait le tour de la cour. Je ne supporte plus la conversation *petits malheurs* des deux dames qui prennent et vomissent les médicaments qui me sont prescrits en ce moment, j'attends. La gentille dame sort de la salle d'attente, s'arrête, prend son mari par le bras et lui dit «tu sais qui c'était, le monsieur à cheveux pas blancs, à côté de toi ? Un Goncourt ! Je ne sais plus son nom. Il est atteint. Il a eu, il a eu ? J'ai oublié. Il est perdu et... », petit rire très-très gentil, « il est homosexuel ». Son mari pouffe. Woolfe arrive. « Allez, Yves, devant moi, montre-moi comment tu marches. Va jusqu'au bout de la galerie. » Il appelle le neurologue, « reviens vers nous ». Je regarde le neurologue, « je suis perdu? La gentille dame a dit que ... », et je raconte l'histoire. J'ai salué la dame avec ma casquette, « merci madame, c'est moi. Me voilà donc prévenu ». Je n'aurais pas dû. Woolfe et moi. n'en reparlerons plus. Page arrachée au supplément du *Figaro* qui traînait dans la salle d'attente, rubrique Il y a quarante ans, *Brasillach est condamné à mort. Le commissaire du Gouvernement est le redoutable M. Reboul. On frémit*

quand, pour commencer, il couvre l'accusé de fleurs. On sent bien que tous ces éloges cachent de vénéneuses épines. Le réquisitoire prend par instants le ton d'un discours de réception à l'Académie. Mais ce ne sont pas les portes de l'immortalité qu'il ouvre à Robert Brasillach. Ce sont celles de la mort. - Non, s'écrie-t-il, la République ne vous fait pas un procès d'opinion. Vous avez puissamment aidé à dévoyer une élite de la jeunesse. La France, en guerre, se défend. On ergotera. On parlera des droits de la justice. Oh ! la justice ... Il y a le pays. C'est en toute sûreté de conscience que je requiers contre vous la peine de mort. - C'est une honte, dit à Brasillach quelqu'un en guise de condoléances. - Mais non, fait-il, c'est un honneur. Pauvre benêt de garçon bien doué, mais sans jugement, que le goût du brillant et le sectarisme auront finalement fait tomber comme un soldat de l'ennemi. Hélas ! n'est-ce pas un grand malheur, lorsqu'on a l'esprit léger, que de naître en des temps difficiles ? Jean a confié à Emile « ne surtout rien faire, il faut qu'Yves soit confronté à la maladie ». Anna accepte de descendre à Petit-Pont la première semaine d'avril. J'ai peur de réserver les places. « Je ne vous crois qu'à moitié », me dit l'un. Qu'en est-il de l'affectueuse taquinerie des autres ? Et le silence des aimés, amis, amies, frères de vie et frères ? On me lance « ce n'est pas vrai », « ce n'est pas possible », « tu exagères tout », « je ne te crois qu'à moitié ». Ce n'est que le centième, le millième d'une vérité. Mercredi 6 mars, 2 heures du matin, tant pis pour la gentille dame, il me faut tenir jusqu'au printemps, jusqu'aux fleurs de la mi-mai. Merci, cher Thomas Woolfe, d'avoir si longuement écouté mon cœur. J'ai signé un livre pour vous et votre épouse, elle s'appelle Odile. Combien avez-vous d'enfants ? Toi, l'ami Thomas, fils d'Yvonne qui fut l'amie de mon père, es-tu grand-père ? Le barrage que nous fîmes ensemble dans le torrent, au Lavancher, a-t-il tenu ? 18 h 30. Et si toi, l'autre, passante ou passant, tu ne me crois qu'à moitié, c'est que tu ne crois pas en toi pleinement. La lecture de Brasillach m'a dévoyé. Celle de Drieu et celle de Céline également. J'avais dix ans, treize ans, voici pourquoi l'extrait, page déchirée, nulle vanité, un orgueil de lecteur, c'est déjà beaucoup. Les romans de Mauriac me tombaient des mains. Il y eut *Fabrizio Lupo* de Coccioli. Puis tout commença avec les Mythologies de Barthes, et Duras, tout Duras ? jusqu'à ce matin du 12 novembre de l'an dernier, déjà l'an dernier, quand mes amis libraires se sont penchés au-dessus de mon lit, au premier petit hôpital, « c'est elle, qui a le Goncourt ». Romain Leval, dans *Le Jardin d'acclimatation*, habite là où habite Marguerite, en face de l'impasse des Deux-Anges, un secret du texte. Et sa cure de désintoxication, à l'Hôpital américain, Marguerite la faisait dans la chambre voisine de celle où René, mon père, mourait, mêmes jours, mêmes semaines, secret ? signe ? Signe et secret ? La solitude fait peur à Marguerite. La solitude de mes amours l'a toujours tenue à distance. Dommage. Tel autre écrivain me rend visite dans cet appartement de Paris qui est l'adieu de mes parents. Il voit la salle de bains. Il caresse le pourtour du lavabo. Il dit « tiens, c'est le même marbre que sur la tombe de mes parents ». J'ai cru pleinement en l'autre jusqu'au point de non-retour de cette mélancolie qui a emporté Adrienne, Pipou, Mamie, Maman, ma mère, et de cette exaltation qui faisait la force de René, mon père, jusqu'à créer toutes sortes de terreurs, plus affectueuses et fécondes les unes que les autres. J'y ai cru, un idéal ? N'y aurait-il d'humain que le sacré ? J'aurais pu aimer qui m'aimait, ce n'était pas assez. 22 h 30. J'ai dîné avec Bettina. Elle est belle et douce, elle a peur de mes histoires, pourtant nous avons ri des beaux jours. Les jours à venir, c'est quoi ? En hommage à sa beauté, j'ai écrit un jour pour un magazine papier glacé, voué à l'oubli, un texte qui s'intitulait *Femme flattée, femme perdue d'avance*. La flatterie n'a jamais effleuré Bettina. Et pourquoi, au moment où j'écrivais le chapitre 4 de *Billy B.*, Michel-le-Taciturne, étais-tu si surpris, un soir, à Arles, de voir que j'avais « repris des kilos » ? Barbara qui m'accompagnait m'a dit « cet homme m'a fait froid comme la mort quand il t'a parlé ». Eric Keller écrit *il entreprit de faire l'état des lieux de paroles*. Pendant le dîner, Bettina me dit « pourquoi les fleurs de la mi-mai ? » « Les médecins disent tous, après six mois, pour le

cerveau plus de récupération possible, ou bien vous avez six mois. » Je n'y avais pas pensé, cela fera quatre mois lundi prochain, six mois à la mi-mai, on verra. J'ai réservé les places pour Petit-Pont, avec Anna. Et un billet *chat* pour Tityre. C'est nuit de pleine lune. En route pour les chapitres 5 à 11 de *Billy B.*, chemin parcouru, chemin foulé, Éric Keller a eu ce qu'il a appelé, il est sa dernière *affaire blême*. Le sacré existe-t-il sans rite et sans pouvoir ? Ça tangué. Tout en vrac. Je veux vivre. *Billy B. Chapitre 5*. Le 8 août, un peu avant minuit, Billy surgit, au coin de la rue Roncières. Il se donne des coups de poing, en courant, dans le vide, de manière cadencée ou brusquement deux coups du même poing dans chaque main, alternativement, pour un pas. Il voit Eric Keller, il s'arrête, traverse le boulevard, mains dans les poches de son blouson. Puis il se remet à courir et saute sur le muret, devant Éric Keller qui a pris très exactement sa place et sa position, jambes repliées, bras croisés, sanglant ses jambes, mains crispées, doigts agrippés les uns aux autres. « Qu'est-ce que vous faites là ? C'est ma place. Je ne vous ai rien demandé. » « Qu'est-ce que le Louksor ? » « Mon temple, mon cinoche, je suis allé revoir *Djamila la fille du désert* en version originale, sans coupures, avec tous les chants et toutes les danses, une copie neuve, trois heures un quart, j'étais au deuxième rang, personne devant, j'aime, je peux me dire qu'il n'y a personne derrière et que je suis seul avec elle, Djamila. En fait c'est Farid Khalil. Mon père était fou d'elle. » « Ton père ? » « C'est mon affaire. Maintenant au travail, rendez-moi ma place. Vous pouvez rester là, autour, mais moi, pousse-pousse, merci. » Il reprit sa place. Eric Keller fit quelques pas sur le trottoir. Il regarda à droite, à gauche. Il irait à gauche, jusqu'au coin de la rue Bertrand, et remonterait de l'autre côté du boulevard. En marchant, il se souvint de la pancarte que son grand-père avait plantée au bout du chemin, à Chamargues, la maison était loin du village, après les vergers il y avait les bosquets, les bois et la forêt d'Elanguevilly. Les gens s'y perdaient. Sur la pancarte on pouvait lire si vous êtes perdu, perdez-vous encore plus loin. Nous n'indiquons plus le chemin. La grand-mère disait « ça ne veut rien dire ». Le grand-père se fâchait, « si je mets chiens méchants, ils viendront quand même. Ils crieront de loin et nous aurons encore plus peur d'être dérangés ». Le petit Eric n'avait pas le droit de parler. La grand-mère disait « écoute, ça suffit ». Où étaient ses parents, cet été-là, quel été, pourquoi pense-t-il à Chamargues, deux fois dans la même journée ? Eric Keller se revit au jury du Grand Oral. Il avait tiré le sujet *Les racismes sont-ils inévitables ?* Deux heures de préparation, dix minutes d'exposé et quinze minutes de questions. Ses réponses avaient été subjonctives ou conditionnelles, prudentes. Il avait parlé de la demande des opprimés, de la vision double face que l'on devait avoir de chaque racisme, du plus anodin au plus historique, inévitables parce que nécessaires, et cependant condamnables, puisant dans les condamnations la force de leurs abus et de leurs excès, de part et d'autre. Il aurait voulu, ce jour-là, pouvoir dire que le racisme est une maladie infantile de l'intelligence, qu'il est normal que les moins évolués en soient atteints. Ou les plus savants. Dire que c'est le signe d'une évolution faible. Il parlait seul, à voix haute, sur le trottoir d'en face. Billy le siffla, « faites pas l'*idem*, revenez ». Il traversa à nouveau le boulevard et reprit place sur le muret, un peu plus à l'écart que d'habitude. Il ne fumerait pas. Billy lui dit « vous êtes vraiment un *James* ». « Un quoi ? » Billy répondit « quelqu'un de pas mal, un *James*, quoi, c'est connu. Sur le trottoir, à Barbès, cet après-midi, un photographe m'a arrêté. Il m'a dit qu'il faisait une enquête, un reportage, je ne sais plus quoi, pour une expo, il voulait me photographier en train de dire le mot *amour*. J'ai accepté. Ça s'est passé devant chez Tati, les fringues en solde, la folie, les gens sur le trottoir nous regardaient, j'étais fier, j'ai dit, amour, et clic, il n'y a pas eu de clac. Il m'a dit que si je lui donnais mon nom et mon adresse il m'enverrait un tirage. J'ai répondu tel quel, moi, pas intéressé, comme un petit nègre. Il a insisté. 11 m'a donné les dates et le lieu de l'expo. Il m'a expliqué qu'il ne prenait qu'une photo à chaque fois et que c'était la bonne. Je ne voulais pas être en retard. Djamila m'attendait ». La voiture de police passa. Billy ne bougea pas. Éric Keller lui

sourit, premier sourire net. Billy murmura « penser à soi, c'est comme s'occuper de toute une famille ». Eric Keller allait lui demander de répéter ce qu'il venait de dire, Billy lui fit signe de se calmer, « vous avez très bien entendu ». Un chien passa, seul, un grand chien noir, avec collier, sûr de lui, comme un chien de parade, il se déplaçait vite, superbe. « Il est perdu. Les chiens perdus, au début, sont sûrs d'eux. Celui-ci ira loin, il n'a même pas fait semblant de nous voir. Au Louksor, il n'y a jamais de chiens dans les films. » Le chien traversa la rue Bertrand et, plus bas, la rue Jean-Jaurès. « Un chien comme ça ne regarde pas en traversant, toujours la même allure, il va droit vers son maître qui lui a claqué à la gueule la portière de la voiture, au dernier moment. D'abord, pour lui, c'est une belle balade sans laisse. Après ? Faut pas y penser. Je n'y pense pas. Billy ne pense pas. Billy raconte. Si vous aviez vu *Djamila* ! Elle dansait pour moi tout seul, au-dessus de ma tête, avec ses gros bouboums. » Il se mit à chanter, bouche fermée, un chant du Nil, « j'ai la voix qui change. Bientôt j'aurai la voix de mon père. Il aimait beaucoup cet air-là. Vous avez froid? » « Un peu. » Un camion passa, un second, puis un troisième, vrombissants. Billy regarda Eric Keller, « ce n'est jamais assez bien pour vous, n'est-ce pas ? Vous vivez encore plus seul pour être prêt si c'était encore mieux. Au 22, nous n'avons qu'une fenêtre sur cour, sous le toit de l'immeuble. Les pigeons venaient nicher là. Il y avait des oeufs, ça me fascinait. Ma mère disait que j'allais tomber, je voulais seulement voir les oeufs. Un soir, je rentre, plus d'oeufs. Ma mère était au travail, j'ai pleuré. Le lendemain matin, accoudé à la fenêtre, je vois un pigeon qui me regarde du rebord de la gouttière en face, fixement. Ma mère me dit, à quoi penses-tu? Je réponds, je pense à ce que pense le pigeon. Elle insiste, et à quoi pense-t-il? Je dis, il pense que l'assassin est ici. Ma mère m'a jeté dans l'escalier, ce coup-là, c'est pour toujours. Elle a fait claquer la porte. Puis elle a rouvert la porte et jeté une poignée de pièces d'un franc dans l'escalier. A nouveau elle a fait claquer la porte. J'avais sept ans. Sept et cinq douze, il y a cinq ans. Dans la rue j'ai pas hésité, toujours l'air de savoir où j'allais. La petite monnaie, ma mère en avait, et elle en a toujours, elle est caissière au Louksor, elle parle sept langues de là-bas et elle est aussi belle que *Djamila*, même mieux, là-bas les stars ont du succès sur le tard, dès la première rustine. Ma mère, elle, n'a pas un défaut. Je n'ai même pas à dire que c'est ma grande soeur, ça se voit au vu. Seulement voilà, voilà quoi ? se dit mister *James*, un *idem* pas mal du tout, eh bien elle vit avec le projectionniste, chez le projectionniste, un Peul, un géant, ma main, c'est le tiers de sa main. Moi, je garde la chambre. La concierge m'aime bien. Le blouson, c'est un cadeau d'elle, elle est d'Aurillac, c'est où, Aurillac? Elle en parle tout le temps, j'imagine. En fait, elle est gentille parce que je l'écoute, je fais semblant. Parfois ma mère vient avec un autre. Alors elle accroche son foulard à la porte, c'est le signal. Et si je les croise dans l'escalier, je dis, bonjour m'sieur-dame. A ce moment-là, elle est belle, elle m'estime. Ma mère fait toujours ça pour l'amour. Mais ce ne sera jamais aussi bien qu'avec Amr. Et qui est Amr comme de l'ambre ? se dit mister *James*, l'*idem* de l'immeuble voisin, un *idem* peut-être moins bien que je ne le pense maintenant? C'est mon père, MD002. 327.V., en prison pour sept ans, si on écrit ça sur une carte postale, ça arrive. Je lui en envoie une par semaine, je suis à cent onze, il m'en reste trois cent et quelque. » Billy ferma son blouson. « Ma mère prend la chambre cette nuit. Elle a laissé un petit mot, il y aura l'écharpe, ou je dors dans l'escalier, ou vous laissez la porte de chez vous entrouverte, rien à craindre, je surveille, il y a bien un autre lit chez vous ? » Eric Keller se leva. Il aurait voulu embrasser Billy sur le front. Billy sourit, « vous pouvez, nous c'est une autre histoire: Moi aussi, j'ai besoin qu'on m'écoute ». Une bise sur le front, Eric Keller rentra chez lui. *Billy B. Chapitre 6.* Eric Keller prépara la chambre d'Adrien, vérifia si le lit était fait, un doigt de poussière sur le bureau, Lucia était en vacances, elle aussi, au Chili, chez elle, tout le monde était en vacances, tout le monde était parti. La devise du grand-père, à Chamargues, était *ne change pas de projet*, trois fois Chamargues dans la journée, l'odeur de pommes, le parfum de cueillette,

l'eau de toilette lancinante de Mlle Jeannine, Canoë, la senteur douce et propre de la pommade que Nicole mettait sur le patapoum d'Adrien après le bain, les bouboums de Djamila, les projets de chacun et, somme toute, quand on fait les comptes, quelques moments vifs et pas grand-chose d'autre, c'était sans doute l'essentiel. Meurtrier était le désir de vouloir vivre à tout prix une histoire exemplaire, épatante, une histoire pour faire avancer l'humanité. Eric Keller éprouva un profond plaisir en posant sur le lit une serviette de bain, un savon et une brosse à dents, avec un petit plan de l'appartement indiquant les toilettes, la salle de bains et un message très court, *je ne te réveillerais pas. Claque la porte derrière toi. Tu peux me joindre au bureau 43.28.56.43 ligne directe ou laisser un message 43.28.10.10 poste 3327. Sinon à demain soir vingt heures si tu veux dîner avec moi. Éric. K.* De l'une des fenêtres du salon il fit signe à Billy que la porte de l'appartement était entrouverte. Billy lui montra la clé de la porte d'entrée de l'immeuble et lui rendit comme un salut militaire. Éric Keller ferma la fenêtre, coupa la lumière du salon, alluma la lumière de chevet dans la chambre d'Adrien, éteignit la lumière plafonnrière, alluma la lampe sur le guéridon, dans l'entrée, près du téléphone et éteignit les appliques, c'était cela *faire des éclairages*, pour la première fois, si peu cela, et pourtant que saurait-il de Billy B. s'il ne cherchait que lui-même ? Il prit une douche, lava ses cheveux, nettoya et lima ses ongles de doigts de mains et de pieds, plia les serviettes en laissant une place pour celle de Billy. Puis Éric Keller se brossa les dents, fit un gargarisme, s'essuya les lèvres avec une serviette en papier, ne plus être atteint de maladies infantiles, comment était-ce possible, par quel stratagème pouvait-on prétendre ne l'être jamais ? N'y avait-il que contrariétés et contrariés pour affirmer pouvoir, et devoir, échapper à l'épidémie de l'enfance, à cette peste qui progresse avec l'âge ? Eric Keller se coiffa, cheveux mouillés. Il se fit une raie, bien nette, à gauche, comme lorsqu'il fallait se rendre à l'église, le dimanche, pour la grand-mère. Le grand-père disait « c'est l'école du diable, petit ». La grand-mère se fâchait, oui, mais moi j'ai besoin d'avoir des nouvelles du village. On ne les donne pas à la radio, que je sache ». Pendant la messe, le grand-père allait tailler ses rosiers. Il voyait des *gourmands* partout et, ne sachant pas les distinguer, des branches maîtresses, depuis des années ses rosiers restaient nains. Eric Keller se revoit sur la route du village, la grand-mère marchait vite, le tirait par la main, « allons, du vif, petit ». Il ne fallait pas arriver après le premier kyrie. Le curé avait bonne panse, quand il se tournait vers l'autel, levait les bras au ciel et lançait son *Laudamus te domine, Jesu Christe*, il lui arrivait de roter. Eric regardait les petits croyants, ceux de son âge, pouffer de rire et recevoir des claques de leurs parents. Ça ne l'amusait pas. L'odeur d'encens lui plaisait. L'église était fraîche. Il y avait de jolis bouquets parce que c'était la saison des fleurs, dans les jardins. Sur les murs, des ex-voto *Merci, Merci, Reconnaissance éternelle 1877*, et encore *Merci*, tout un mur de *Merci*, dans une chapelle latérale. Lorsque le curé montait en chaire, Eric fermait les yeux et comptait de un à mille, puis de un à mille, et encore de un à mille, le record avait été de quatre mille deux cent vingt-sept. La grand-mère, en sortant de l'église, lui avait dit « tu comprends, toi, ce qu'il dit ? » « Non, Bonne Maman, non. » Sur le parvis c'était à chaque fois la réunion des vieilles, lumière vive et robes noires, les salutations, quelques vieux lâchaient leurs blagues les plus salaces et se donnaient rendez-vous au café Raymond où les femmes n'entraient jamais. Le curé venait saluer ses ouailles et, chaque dimanche, posait sa main sur la tête d'Eric. Il disait à la grand-mère . il faudrait le baptiser celui-là ». Éric baissait les yeux, l'index de la main du curé était posé très exactement dans l'axe de la raie de ses cheveux, ce geste le rebutait, l'empreinte de ce doigt-là, parce que exceptionnellement il était bien coiffé. Les années avaient passé, il avait grandi. L'année de ses douze ans, Éric avait retiré sa tête, et le curé était resté un instant la main en l'air. Ce jour-là, Eric avait décidé de changer le monde, de changer tout et de n'avoir plus peur. Il avait dit au grand-père « ne coupe plus les *gourmands* ». D'une année à l'autre les rosiers avaient enfin grandi. Les murs de la

maison croulaient de roses. Quand Eric Keller était venu présenter Nicole, le grand-père avait demandé « et que faites-vous, dans la vie, demoiselle ? », Nicole avait répondu « je suis esthéticienne ». La grand-mère ne comprenait pas, « je croyais que vous aviez fait les mêmes études qu'Eric. C'est quoi, esthéticienne ? » Le grand-père avait murmuré « c'est artistique ». Le repas avait été doux, les deux amoureux étaient rentrés à Paris, la voiture pleine de roses. Nicole parfois en arrachait une qu'elle effeuillait à la portière, « je t'aime un peu, beaucoup, passionnément... », à chaque rose c'était « à la folie » Éric Keller regardait la route. « Tu triches, Nicky. » « Oui. » Là, dans la salle de bains, les mains sur le lavabo, Éric Keller se regarde dans le miroir, les yeux dans les yeux. Il voudrait ne plus se sentir coupable d'égarement. Il avait pourtant besoin de ce sentiment-là, ce qui lui restait quand, dans ses fonctions, se répétaient inlassablement les mêmes jeux, les mêmes marivaudages politiques, la même poursuite de faveurs, la même suite d'affaires étouffées ou de scandales subtilement mis en épingle pour la perte de celui-ci, le limogeage de celui-là, il avait besoin du bel ailleurs de lui-même, de ces souvenirs qui le devançaient, le tourmentaient et se renouvelaient avec une telle diversité que son propre ciel suffirait à le tenir en vie. Il appelait cela son *réservoir des sens*. Puis Eric Keller mit en évidence le tube dentifrice pour Billy. Le gosse avait des dents à croquer comme des amandes. Éric Keller passa ensuite dans sa chambre, se mit en quête d'un pyjama alors qu'il dormait nu depuis le départ de Nicole, retrouva un vieux pyjama rayé, en pilou, préféra en prendre un dans l'armoire de la chambre d'Adrien, fils si pudique qu'il ne paraissait jamais nu et s'enfermait dans la salle de bains, revanche de père. Dans le pyjama en coton décoré de petits bateaux, Eric Keller ressemblait à un clown. Il s'enferma dans sa chambre, vérifia si le réveille-matin était branché à l'heure habituelle, écouta un peu de musique en sourdine, ouvrit distraitement le journal du jour placé quotidiennement dans sa serviette par Mlle Jeannine, le journal lui aussi sentait l'eau de toilette Canoë. Mlle Jeannine avait avoué « une eau de toilette qu'on ne trouve plus chez les parfumeurs. Chaque samedi matin, je fais une à une les parfumeries de Paris, parfois, dans les stocks, je trouve un flacon qui n'a pas viré. Je les garde pour mes vieux jours. Canoë, c'est mon compagnon. Certains flacons n'ont plus grand-chose à donner, quand on les ouvre, en trois jours ils s'évanouissent. Je vous ai fait une grande confiance, monsieur Keller. En province, en déplacement, j'ai souvent pensé que vous pourriez, vous aussi, chercher pour moi ». Eric Keller avait ri. Eric Keller lut, en première page du journal, une déclaration du nouveau Premier ministre appelant *au rassemblement et au respect des différences*, cela suffisait, il jeta le journal, éteignit la lumière. Dans l'immeuble vide, volets fermés, systèmes d'alarme branchés à tous les étages, même chez les concierges, il était seul dans la geôle de sa chambre. Mais la porte de l'appartement était entrouverte et un enfant avait la clé de l'immeuble, un enfant dormirait dans le lit de son fils. D'autres histoires revenaient. Il dit à voix haute « j'ai peur ». Les mains derrière la nuque, il veilla, guetta le moindre bruit, importance du territoire foulé, partagé, inquiétude au sujet de l'autre, et cette quiétude insexuelle, l'autre, un enfant, avec son histoire toute neuve. Le lendemain, Elisabeth avait rendez-vous avec lui au ministère. Ils iraient déjeuner ensemble à la cantine de l'Elysée. Elle aussi était seule. Plusieurs fois Eric Keller se leva, écarta le rideau. Billy était toujours à son poste. Puis il s'allongea. Le spectacle. était immense. La terre partout courait vers le ciel. D'immenses nuages dérivait. Le soleil se couchait. Des vols d'oiseaux tourbillonnaient et, dans le rêve qui l'emportait, il tomba le front contre la terre. Une immense douleur lui traversa le crâne, dans l'axe de la raie. Il était bien coiffé. Il pouvait encore partir pour saluer le monde.

Le 7 mars, un jeudi, 3 heures du matin, des silences qui font planer des doutes, des doutes comme des planeurs. 13 h 30. Que dit celui-ci, « il ne peut pas y avoir un médecin par malade », que dit

celle-là, « le professeur X. affirme que les médicaments sont responsables de tes vertiges ». E. A. écrit sous le pseudonyme de F. L., je lui écris *si dans ton bureau du ministère tu rencontres F. L., dis-lui bien que Yves n'a jamais pu rencontrer Navarre. C'est ça l'accident.* 23 h 30. Une femme court dans la rue des Blancs-Manteaux, bruit de talons aiguilles, les couloirs de La Lionne, martèlement, obsession. Et dans le couloir de l'hôpital Duval ? >Fin de relecture du chapitre 6 *de Billy B.*, il *pouvait encore partir pour saluer le monde*, Éric n'a jamais pu rencontrer Keller. L'été d'avant l'accident, j'appelais un enfant et je ne portais que son pyjama. D'où vient cette force qui me conduit encore à ce bureau ? Je voudrais tant pouvoir parler, maintenant, calmement, demain, encore demain, la mi-mai et après ? *Aucune rancune*, qui le lira, qui le sentira, qui en voudra ? J'aimais beaucoup les dernières phrases de ce chapitre 6. Quand je les avais lues à Jean-Luc, mon voisin du Moulin, de la falaise, de Petit-Pont, lui aussi y avait cru. Je suis pris de vertige, au lit. La voisine d'en face discute encore avec son ami-amant dans leur cuisine, c'est la querelle depuis des mois. Demain; chapitres 7 à 11, l'inachèvement, la prolongation ? C'est pour quand ? La vérité, ai-je une chance ? *Billy B. Chapitre 7.* Éric Keller. Un rêve. Il écarta les bras, il faisait de l'ombre, une ombre immense et sombre, comme celle du boulevard, il était un arbre, un arbre gigantesque. Plusieurs fois, sous ses bras, sous les branches, la voiture de police passa, puis la dame myope avec son vieux chien, le chien noir remonta le boulevard dans l'autre sens, Billy attendait, l'homme du 29 rentra dans le parking avec une femme à côté de lui, jupes relevées, il avait posé la main droite sur le genou gauche de sa proie de Vincennes. Très vite Éric Keller se sentait grandir, lui, l'arbre, et se vit, dans l'arbre qu'il était, en train de couper les branches, ses bras. Il ne voulait plus que l'ombre se répande, il ne voulait plus croître, il désirait arrêter cela, l'ombre, la nuit, stupeur de la ville si peu éclairée, vide, était-ce une ruine ? À l'est il vit Nicole claquer la portière d'une voiture rouge, devant un hôtel, et un homme, sortant de l'hôtel, furieux, la giflant, puis, se couchant sur elle, sur le capot. Elle le vit, elle, Nicole, lui Eric, Eric Keller, l'arbre. Ils se regardèrent. A l'ouest, seul, sur le pont d'un bateau, Adrien, l'autre, le fils, les mains dans les poches de sa tenue de marin, la tête enfoncée dans les épaules, comptait ses pas, dix pas dans un sens, dix pas dans l'autre. Inconsciemment, en rêvant, Eric Keller déboutonna le haut du pyjama, trop petit, trop serré, il étouffait, il ne voyait plus la terre, les roses embaumaient comme dans la voiture un certain jour. Un texte, le sien, lui, se dire, s'inventerait-il un nom, jusqu'à quel point faudrait-il tricher ? Les branches tombaient, Billy ramassait les branches pour faire un grand feu et, au milieu de la ville, au mois d'août, ce fut un brasier. Le vent venu des océans, le vent auquel la maison de Chamargues tournait le dos, le vent qui parfois faisait tinter la cloche de l'église, dernier battement de coeur, début d'un glas, ce vent-là attisait le feu que Billy avait allumé sans savoir qui était l'arbre et d'où venaient les branches. Eric Keller se réveilla haletant, se cogna le coude contre la table de chevet, respira longuement, profondément, pour se calmer. Il avait donc toujours tout tu en lui, il ne saurait jamais entrer dans une histoire. Il secoua la tête, se leva, alla boire un verre d'eau dans la cuisine, regagna sa chambre, ôta le pyjama, se jeta nu, à plat ventre, sur le lit. Alors il entendit le bruit de la porte de l'appartement doucement refermée. Il imagina. Billy observant le salon, sans y entrer. Billy passant dans la chambre, trouvant le mot, le lisant, regardant les affiches punaisées aux murs, les voiliers, les paquebots, les porte-avions d'Adrien, prenant la serviette, le savon, la brosse à dents, allant d'abord aux toilettes, passant dans la salle de bains. Eric Keller imagine et voit. Billy se brosse les dents, fait couler le robinet du lavabo. Le voici à nouveau dans l'entrée. Il éteint la lumière près du téléphone, entre dans sa chambre, retire son blouson, ôte son short et ses chaussures de tennis, plie ses chaussettes dans chaque chaussure et, au dernier moment, avant de se glisser dans le lit, se défait de son slip et éteint la lumière de chevet. Maintenant, dans la nuit de la chambre, Billy peut inspecter le décor, capter l'odeur du lieu, se faire une idée du *James* qui vit là. Billy s'endort. Eric Keller trouve le

sommeil. Il se sent bien. Il y a quelqu'un, chez lui, à nouveau. Le jour se lève. Eric Keller se redresse juste avant la sonnerie du réveille-matin. Sa première pensée va à ses amis des couloirs du lycée, de la faculté, de l'École et des ministères. Il leur dit, peuple fringant et arriviste de l'éternel recommencement, tenanciers d'une morne histoire, « vous n'avez rien à apprendre de moi ? Je n'ai rien à apprendre de vous ! » Ainsi, une fois encore il parle à voix haute, au saut du lit, debout, titubant, la tête entre les mains. Mais, ce matin, il parle avec une joie de souverain. Dans la salle de bains, sur le tabouret, Billy a plié sa serviette avec dessus le savon et la brosse à dents. Eric Keller trouve ce détail plaisant. Une journée, enfin, s'annonce, il fait sa toilette sans même s'en rendre compte. Dans la cuisine il prépare le petit déjeuner pour Billy et se contente d'un bol de café qu'il boit à petites gorgées et pose directement dans l'évier. Il s'habille, choisit une cravate plus claire qu'à l'ordinaire, fait son lit, aère la chambre. Il est surpris de trouver le pyjama d'Adrien. Il le plie et le range avec le linge sale qui déjà s'accumule, Lucia ne reviendra *faire des heures* qu'à partir du lundi 27, les concierges, M. et Mme Yutz, ne reprendront leur loge que le lundi suivant, Mlle Jeannine partira pour le Jura le 31, Adrien viendra en permission le premier week-end de septembre, Éric Keller se sent en délit de territoire. Il a ce temps-là pour faire connaissance avec Billy et avec l'enfant de Chamargues, pas baptisé, incapable de parler de ses propres parents. Où est le cours d'une histoire ? Du couloir de son appartement, en partant, il voit Billy, par la porte entrebâillée, tourné contre le mur, relevant le drap de sa main gauche sur son épaule droite. Son slip par terre. La couverture, arrachée du lit, fait une tache bleue, mer figée, froissée, à l'assaut de l'enfant. Éric Keller se sent content. Il referme la porte de l'appartement, derrière lui, sans bruit. *Billy B. Chapitre 8.* Le portrait d'un être est infini. La vie n'est qu'une procuration, le plaisir que l'autre procure, un moment, que ce moment dure un instant ou toute une vie. Si l'autre définit, veut se définir, le portrait s'arrête, un portrait dessiné, pas du tout de la peinture ni de la couleur, le noir absolu. Une probité de l'art. Le dessin d'un ... ? Inventer le verbe finir ? Elisabeth dit à Éric Keller « je te trouve tout drôle. Tu ne m'écoutes pas ? » Éric Keller répondit « c'est vrai. Je pensais à mes crayons noirs ». « Tes crayons noirs ? » Ainsi les choses meurent si on ne leur parle pas. Les artificiers de la mémoire ont fabriqué un oubli d'un autre genre. Il s'agissait de commencer un combat plus dur et plus obstiné pour conquérir un monde neuf, créer de nouveaux désordres et, dans la colère, la fatigue et la résistance, seulement s'interroger et faire état. « Je ne te comprends pas », dit Elisabeth. Eric Keller lui montra la salle, les gens, « la troupe », dit-il. Il salua Caillard, Regouet, Sandrini et Derville qui déjeunaient à une table voisine et murmura « tous des *idems* ». « Des quoi ? » demanda Elisabeth. « Nous, toi, moi, l'autre, là, comment s'appelle-t-il déjà, et ces deux-là, là-bas, Martin-Gressier et Larribeau, promo 58. Tout me dit que je suis mieux qu'eux. Et pourtant... » « Arrête, Eric, Je suis sûre que tu as une histoire simple à me raconter. » Eric Keller regarda Elisabeth, haussa les épaules, comme un gosse. Elisabeth eut son beau sourire, d'antan, d'avant d'avant leurs histoires respectives. Elle murmura « je suis sotte. Tu as raison. J'ai plaisir à te revoir, pas vraiment comme je m'y attendais. Je n'ai pas à savoir pourquoi. C'est bien ce que tu voulais me dire ? » « Exact. » « Et il ne s'agit plus de Nicole, d'Adrien ou du travail que nous faisons, comme nous le faisons ? » « Exact. » « Et moi, je n'ai rien à te dire de Marc qui a emmené mes enfants, pour trois semaines, avec sa nouvelle femme et leur bébé. J'aurais pu partir, moi aussi, enfin, de mon côté. Mais ça n'a aucune importance. » « Exact. » « J'étais la seule fille de la promo, tu m'étonnais, je ne te plaisais pas. Quand je pense que c'est Nicole qui m'a donné des conseils. Finalement je lui dois Marc. Tu veux que je m'arrête ? » Ils allèrent prendre un café dans un bar près du Théâtre de la Madeleine. C'était plus calme. Eric Kelly savait n'y retrouver personne de sa connaissance. Il dit à Elisabeth « j'attends un enfant ». « Pardon ? » Elisabeth but son café en baissant les yeux. Puis elle regarda Eric Keller, le fixa longuement, jusqu'à ce que tous deux éclatent de rire, le rire d'antan, d'avant

leurs histoires respectives. Eric Keller dit « Elisabeth, je te demande audience, c'est le jour ou jamais, ou alors il n'y a pas de rencontre. Je m'étais posé trois problèmes, celui de la vérité, celui du pouvoir et celui de la conduite individuelle. J'ai trouvé des solutions de plus en plus ordinaires aux deux premiers, j'ai oublié le troisième. Or je suis *je*, pouce, je ne joue plus ». Elisabeth prit son petit air inquiet. Brusquement elle écoutait. Elle regarda les gens du bar comme si elle avait peur d'être épiée. « Je ne joue plus non plus, Éric. Nous avons fait semblant, trop longtemps. Je ne veux plus aucun drame, je ne demande plus rien. Tu peux prendre mes dossiers, je prends les tiens, ce sont les mêmes. Je n'ai plus, comme tu le dis, de conduite individuelle. Je vais au cinéma, c'est tout. Je n'allume même plus la télé. J'attends le retour des enfants en rêvant d'un voyage que je ne ferai pas, parce que les enfants seront de retour et que l'idée d'un autre enfant, de Marc, me tient au ventre. Alors je souris, regarde, je souris. » Eric Keller accompagna Elisabeth à l'annexe de la rue de l'Élysée. Elle lui dit « tu peux m'appeler jour et nuit, jusqu'au 27. Promis? » « Promis. » « Comment s'appelle l'enfant que tu attends? » « Billy. » Eric Keller était heureux, quelqu'un d'autre savait. *Billy B. Chapitre 9*. Éric Keller rentra chez lui, un peu avant dix-neuf heures. Billy était dans la chambre d'Adrien, assis, au bureau, pieds croisés sous la chaise, feuilletant un livre. « Tu n'es pas sorti ? » « Non, c'était mieux d'attendre. » Le lit était fait, la fenêtre entrouverte. Billy remonta ses chaussettes, se leva, ajusta son short de manière un peu gymnaste et enfila son blouson. « Tu n'avais pas froid, immobile? » « Non. Ils sont à qui tous ces livres ? ». Éric Keller ne répondit pas. Billy s'approcha en lui tendant la main, « bonsoir, *mister James idem*. Vous avez bien travaillé? » Éric Keller l'embrassa sur le front. « Dans les films », dit Billy, « chaque fois qu'il va se passer quelque chose qu'on aurait vraiment envie de voir et de savoir, on passe à une autre scène, vous trouvez ça normal, vous ? » Eric Keller venait d'embrasser Billy, à la racine des cheveux, petits cheveux drus, noirs, bouclés. Ça avait été une bise hésitante, il ne l'avait pas décidé, et cela lui avait plu. Sans doute, parfois, avait-il embrassé Adrien de la même manière, mais alors il avait toujours donné à son fils la bise qu'il aurait voulu recevoir de son père, et de son père il ne parlerait jamais, il l'admirait trop, cet inconnu. Eric Keller retira sa veste, la cravate, la chemise, alla poser le tout sur le lit, dans sa chambre, fit couler l'eau du bain. Billy était resté sur le pas de la porte de la chambre d'Adrien. « Tu es vraiment resté toute la journée dans cette chambre? » Billy se caressa le bout du nez, comme une moue. « Viens, tu es chez toi. » « Faut pas trop demander », dit Billy. « Tu veux prendre un bain ? » « Me baigner dans une eau sale, jamais. » « Alors, tu prendras une douche, après moi. » « Faut pas être trop propre. » Éric Keller s'approcha de lui, le prit par la main, « je ne sais pas ce que j'attends de toi. Tu me crois ? » Billy fit signe que oui et murmura « je commence à vous croire. Combien vous me donnez en échange de mon rêve? Je répète. C'est gratuit. Il y avait une vitre, les bestioles venaient contre la vitre, elles se cognaient. De temps en temps il fallait se lever et leur taper dessus avec un bout de carton. Un vrai cimetière sous la fenêtre. Alors les petites fourmis arrivaient. Elles sortaient en file indienne de la plinthe et dévoraient les papillons, les hannetons, les guêpes, les abeilles, les mouches, en quelques minutes il n'y avait plus rien sous la fenêtre. Mon père appelait ça le festin. C'était pas la peine de balayer. Les bestioles revenaient. Et ainsi de suite. Je ne sais pas où ça se passe, mon père me l'a raconté. C'était juste après ma naissance. Il venait d'arriver en Europe. Je le vois très bien ». Billy alla fermer le livre sur le bureau, « j'aime bien cette chambre, j'y voyage », puis « votre bain va déborder ». Du haut d'un placard, juché sur une chaise, Éric Keller fit tomber quelques piles de vêtements, « tiens, Billy, il doit y avoir un pantalon à ta taille, un blazer avec un écusson, une chemise, c'est pour que nous puissions entrer dans le même restaurant, ensemble ». Dans le bain, Eric Keller s'immergea à plusieurs reprises. Billy entra dans la salle de bains, nu. « Vous faites le sous-marin ? C'est comme dans le livre que je lisais quand vous êtes arrivé. » Billy se mit la tête sous l'eau, dans le

lavabo, fit des bruits de bouche et laissa couler l'eau derrière chacune de ses oreilles. Puis il se tint, nuque cambrée, sous le jet d'eau froide, « j'éclabousse », dit-il, « j'essuierai. Pas de trace, je ne laisserai pas de trace ». Quand il se redressa, dégoulinant, il précisa « c'est bon. J'ai un souvenir, nu, sous la pluie, dans la rue. Ça ne choquait personne. J'étais petit. J'avais cinq demi-frères et trois cousins. J'étais le plus petit. Avec mon père nous faisons des pyramides. Quatre et trois sept, et deux neuf, et moi le dixième tout en haut. J'ai toujours cru que les applaudissements c'était pour moi, pour moi uniquement, quand j'arrivais au sommet et que je me tenais droit. Au signal de mon père je sautais dans ses bras et la pyramide s'écroulait derrière moi. On a fait le numéro pendant cinq ans. En Allemagne, en Autriche, en Suisse, en Hongrie, en Tchécoslovaquie et même en Suède. Puis on est tous devenus trop grands. Mon père s'est fâché avec les aînés. Ils se sont mariés, presque en même temps, voilà. Ça me manque. Vous ne vous savonnez pas? » Eric Keller fit signe que non, « alors c'est propre, je viens ». Billy entra dans le bain, l'eau déborda, « ne dites rien, fermez les yeux, je ferme les miens, ça y est? » « Ça y est. » Billy fit un bruit de paquebot qui quitte un port et se mit à chanter l'air de *Djamila*. Le téléphone sonna, sept, huit fois. Plus de sonnerie, Billy chantonnait encore. À la fin de la mélodie sous l'eau, s'accrochant aux chevilles d'Éric Keller, Billy se fit basculer, tête immergée. Il faisait des bulles, une bulle à la fois, Eric Keller les compta, à trente il commença à s'inquiéter. « Billy ? », puis « Billy ! » Il l'empoigna et le sortit de l'eau. Billy lui donna un grand coup, front contre front, comme deux cabris, « vous aurez une bosse, moi aussi ». Il sortit de la baignoire et s'essuya avec sa serviette, très fort, très vite, et se brossa les dents, se savonnant les mains, tendit à Eric Keller l'autre serviette, se mit à éponger par terre, « j'ai faim, je veux manger un poisson ». Billy, en pantalon bleu, blazer avec écusson, chemise blanche et chaussures de tennis, dans l'entrée, « je suis prêt ». Le téléphone sonna de nouveau. Eric Keller décrocha. Elisabeth, « je veux des précisions ». « Si je te les donne, il n'y a plus d'histoire. » « Il est là? », « Il est là! » « Alors je l'embrasse. Fais attention. », Elle raccrocha. Billy dit « c'est une amie ? » « Oui. » « Tu l'aimes ? » « Non. » Éric Keller se souvint du texte de Dante qui commençait ainsi, *ne l mezzo del camin di nostra vita*. Pour lui, Eric Keller, ce n'était même plus le milieu du chemin de sa vie. Billy répéta « j'ai très faim ». *Billy B. Chapitre 10. L'avant-dernier*. Ils étaient à table, côte à côte, sur une banquette, dans une brasserie, entre la gare de l'Est et la gare du Nord. Dans la voiture Billy avait seulement dit « c'est une quatre-portes, vous avez une quatre-portes et c'est beaucoup si vous êtes seul. La chemise est un peu petite, la veste gratte, on vous a volé la radio ? Il y a une antenne et pas de radio ». Eric Keller était descendu jusqu'à la Bastille, la République et le boulevard Magenta, sans le savoir il avait pris la direction du Louksor. Il lui fallait un restaurant grand et anodin, où en principe il ne rencontrerait personne de sa connaissance. Billy, mains à plat sur la nappe, regardait passer les serveurs brandissant les plateaux de fruits de mer, poussant le chariot des desserts, levant au-dessus de leur tête de grands plats ovales couverts de choucroute. Il dit à Éric Keller « je peux retirer ma veste ? » Eric Keller murmura « si tu veux, mais pas tout de suite ». On leur remit les menus, d'immenses menus. Eric Keller pensa qu'il n'aimait pas cette histoire, histoire de deux, histoire d'août, jamais personne ne la vivrait comme il allait la vivre, tout lui commandait une autre histoire que celle qu'il avait envie de vivre, pour un temps, un petit temps. Il avait renoncé à se battre pour ce qu'il n'avait pas vécu. Billy lui dit « qu'est-ce que vous avez choisi ? » Éric Keller fit mine de savoir puis renonça, « je pensais à autre chose. Et toi? » « Moi ? C'est trop. Je n'ai plus faim. Ici, ça sent mauvais. » « Tu veux partir? » « Oui, vite. » Dire la plainte sur le silence qui l'entoure et ne la recouvre pas, vivre une histoire sans avoir le sentiment de l'avoir vécue avant, Billy avait jeté le blazer à écusson sur la banquette arrière, puis, col déboutonné et manches de chemise relevées, l'air heureux, plusieurs fois il s'était penché vers le creux du tableau de bord où se trouvait la radio avant le vol et, faisant

semblant de la brancher, se mettait à chanter, débranchait, arrêta, rebranchait, chantait une autre chanson. Eric Keller traversa Paris. Ils iraient au Petit Navire. Là il commanderait un poisson grillé. C'était le restaurant préféré de Nicole quand les beaux-parents venaient à Paris et, le soir, gardaient Adrien. Comme tout cela était mal défini. Billy donna un coup de poing dans la radio imaginaire, baissa la vitre et s'accouda à la portière. Ils traversaient la Seine. A un feu rouge Billy reprit place, normalement, les mains sur les genoux, « ce ne sont pas mes vêtements », dit-il, « je suis déguisé. Je me sens idem. Je ne sais pas ce que nous faisons ensemble. Tout ce que je vous ai dit est faux. Tout, sauf un détail » « Lequel ? » « Mon prénom. » « Mais tu l'as inventé. » « Justement, ça c'est vrai. » À table, on leur servit le poisson, Billy eut un regard chaviré et drôle, jouait-il ? « Je suis un poisson », dit-il les yeux baissés avec un petit air fier, « je remonte le Nil, j'arrive dans un lac, je vais sous les chutes d'eau pour sentir le fracas, je suis au coeur de l'Afrique, je suis chez moi, là-bas, je ne sais pas où, c'est très exactement là-bas. C'est la première fois que je vois un poisson dans un plat, et sa tête, et l'écaille, et la queue, un poisson entier. C'est la première fois que je me mange. Je voudrais manger toutes les histoires que je raconte, et votre histoire je n'en veux pas, c'est comme l'odeur de choucroute. Je peux regarder les livres. Le reste de votre appartement ne m'intéresse pas. Je ne veux pas savoir pourquoi vous êtes seul. Si on sait pourquoi, la solitude n'a plus de beauté. Si vous me demandez ce qu'est la beauté pour moi, vous serez un *idem* encore plus *idem* pas même un *James*, vous ne serez même plus un *James*. Je suis perdu, monsieur Keller, et je ne me plains pas ». « Mange, Billy. » Il y eut le dessert, un gâteau et une glace à la vanille. Eric Keller tremblait un peu, le pire tremblement, un tout petit. « Je sors », dit Billy, *r* je-vous attends devant la voiture. Je ne veux pas voir les billets. *r* A l'appartement Billy se remit en tenue, short et blouson. Il plia les vêtements d'Adrien. Eric Keller n'osait plus lui parler. Billy lui dit « merci, il faut que j'y aille, je vais être en retard et après j'irai dormir chez moi. Vous pouvez fermer la porte ». Billy serra la main d'Eric Keller, comme à un grand, comme dans un ministère. « Merci encore. » Eric Keller se retrouva seul sur le palier. Il entendit la porte de l'immeuble se refermer, il éteignit les lumières dans l'appartement. Le front contre la vitre, il guetta Billy, de l'autre côté du boulevard, il pleurait, il n'avait pas le souvenir de larmes ainsi douces et brûlantes, personne ne comprendrait, c'était bon. La voiture de police passa. Billy avait détalé. Une ambulance passa. Et un autobus vide. Eric Keller décida de nettoyer les vitres, ce qu'il fit, dans la nuit, scrupuleusement. L'histoire était finie. Il n'en garderait que le souvenir d'une petite poussée de fièvre. Au lit, dans le journal du jour, sous la photo d'un mineur australien, beau visage sali par le charbon, il lut ceci *faut-il continuer à tarauder la terre ou se tourner résolument vers l'inventivité humaine ? Pas facile d'expliquer à un mineur qu'il participe à un dilemme existentiel*. Sur un mur, à côté du Petit Navire, il avait vu l'inscription, *la mort est un scandale, l'amour sa publicité*. A Chamargues il avait touché la terre. Et depuis ? A Chamargues, il avait pris des décisions. Et depuis ! Il ferma les yeux, inquiet de retrouver un sommeil inhabité de rêves. *Billy B. Chapitre 11. Le dernier*. Dire le plaisir de l'inquiétude. Où était le jardin suspendu, ce lieu inviolable, Babylone, Sémiramis, les Mille et Une Nuits ? C'était le rêve du vieux, à Chamargues, quand la grand-mère appelait à l'ordre des repas, le terrible « c'est servi ! » qui s'achevait comme un cri, à l'aigu, vite Eric rentrait avec le grand-père pour ne pas avoir à subir à nouveau l'appel brusque et contrariant. Le vieux disait « j'ai perdu mon jardin suspendu. Il était très haut. Je ne peux pas te dire où. Je m'y sentais bien ». Et il montrait le ciel, « si tu le vois passer, grimpe vite, je te le donne et, surtout, ne le quitte pas. Ici, en bas, on forge en creux, du malheur pour du bonheur, du mal pour du bien, des croyances pour des oublis. Or ce n'est jamais ou l'un ou l'autre, c'est toujours tout à la fois. Il ne faut pas le dire. Sois gentil avec ta grand-mère. Ne refuse pas le potage de tapioca et la salade cuite ». Il s'agissait bien de l'inquiétude et de son gouvernement, de son empire et de son maniement. Vendredi 10 août. Eric Keller ferma les

volets de sa chambre, coupa l'eau, l'électricité, laissa le réfrigérateur entrouvert. Dans un sac en plastique pour la poubelle, il avait jeté ce qui était périssable et, par-dessus, le pantalon, la chemise, le blazer avec l'écusson et le livre que Billy était en train de lire quand il était rentré, la veille. Dans une valise il plaça quelques vêtements d'été, des chemises, une paire de sandales, du papier à lettres, l'exemplaire de *La Princesse de Clèves* qu'il avait offert à Nicole et que Nicole n'avait jamais ouvert. Très jeune, Adrien l'avait lu en cachette, pour l'émerveillement amoureux, la cour du prince de Nemours, Éric Keller ferma la porte de l'appartement à double tour. Dans la poubelle de l'immeuble, il laissa le sac en plastique, avec son message de nourriture jetée, de vêtements et d'images. Était-ce cruel ? Cela lui convenait parce qu'il n'avait rien à reprocher à Billy. Le guetté deviendrait guetteur. À cette fin il n'avait fermé que les volets de sa chambre, pas ceux du salon, il n'y aurait pas de lumière, le petit s'inquiéterait et lui, également, en fuyant. Il irait à l'hôtel pour quelques jours. Il en souffrirait. C'est cela qu'il voulait, le dernier des plaisirs ou le premier de tous, quand tout commence, quand tout s'achève, presque en même temps. Sur le trottoir du boulevard, il eut peur de croiser Billy, d'être vu avec la valise, pour un départ. Même la concierge du 22 ne devait pas être prévenue. Il fila comme un voleur. Au garage Saint-Augustin, près du ministère, il laissa sa voiture pour qu'on branche un nouveau poste radio-stéréo. Trocard et Bertin l'attendaient dans son bureau. Mlle Jeannine prévint Eric Keller, sur le palier, au bout du couloir, « je n'ai pas pu les empêcher d'entrer. Ils sont là depuis dix minutes. Ils m'ont demandé des cafés, mais l'appareil d'étage est détraqué ». Mlle Jeannine portait un chemisier rose et une jupe bleu marine. Elle avait ses bracelets en ivoire, la petite chaîne en or autour du cou et sa montre Omega à l'autre poignet. « Quel âge avez-vous, Jeannine ? » « Deux ans de moins que vous, monsieur Keller. » « Comment vivez-vous quand vous n'êtes pas ici ? » « Je ne vis pas, monsieur Keller, j'attends. » Qui ? Quoi ? « Je ne le sais plus. Je ne fais plus aucun rêve. Et vous, monsieur Keller ? » Il fit un geste vague, presque enchanté, et se dirigea vers son bureau. Il venait de l'appeler Jeannine. « Pour les cafés, monsieur Keller ? » « Je vais leur dire que la machine est détraquée. » Pendant que Trocard parlait d'une de ses habituelles affaires, un petit scandale à étouffer pour ne pas froisser une personnalité de l'actuelle opposition et lui permettre de faire passer le tout pour un coup monté, Eric Keller fit semblant de prendre des notes. Il écrivit *oiseuses, vaseuses questions, je vous aime. Décidément, ce vertige du rien qui émane de tout dossier politique. S'acharner à tenter de faire parfaitement des tâches, en équilibre sur un fil, celui de l'actualité, tendu chaque soir, brisé le matin, accroché à des idées sans cesse remises en question*. Il regarda Trocard, « cette fois nous ne ferons rien ». Bertin sourit, il avait l'air surpris, heureux, enfin un regard dans ces yeux-là. Trocard allait protester quand Éric Keller lui fit signe de se calmer, « nous n'interviendrons pas. Toutes ces interventions, vraiment ». Il cacha la feuille sur laquelle il venait d'écrire sous une feuille blanche. « Après tout », avoua Trocard, « je pense comme vous. A vouloir ne pas trop favoriser les uns et à veiller à ne pas trop froisser les autres, quel jeu jouons-nous ? Pour qui ? Nous n'avons pas fait l'école des Tintins ». Ils éclatèrent tous trois de rire. Eric Keller se leva, ouvrit la fenêtre sur cour, se retourna et leur dit « était-ce vraiment urgent ? » A Bertin, « j'ai pris des notes, vous pouvez les lire là, la seconde feuille, à voix haute ». Bertin lut « oiseuses, vaseuses questions, je vous aime. Décidément, ce vertige de rien qui... » et ainsi de suite. Ils allèrent boire un café dehors. Trocard parla de ses vacances ratées. Bertin raconta les siennes, banales. Les communications téléphoniques avaient augmenté de vingt cinq pour cent d'un coup. « Je passe mes appels du ministère, et vous ? » Bertin fit remarquer qu'on pouvait mettre le prix du litre de super à six ou sept francs, les gens rouleraient toujours autant. « C'est toujours trop tôt pour la démocratie. D'ailleurs est-elle possible ? » Trocard lui dit « je vous croyais de gauche ». Bertin répondit « milieu gauche. Et vous, Trocard, extrême centre ? » Eric Keller ne disait rien, l'air amusé. Trocard expliqua que les frais de

dentiste n'étaient pas remboursés et que les dents coûtaient de plus en plus cher. Mais pour leurs dents, les gens dépenseraient n'importe quoi. Ils le font, ça marche, c'est comme le super, nous allons tous mourir avec de belles dents. » Bertin regarda Eric Keller, « et ce vertige du rien ? Est-ce vraiment un drame ? » Éric Keller répondit « rien ne m'a été plus familier que l'absurde ». Trocard lui dit « je ne vous ai jamais compris ». Bertin ajouta « moi non plus ». Eric Keller paya les cafés. Ils se quittèrent dans la cour du ministère. Dans son bureau, Éric Keller réfléchit aux jours passés. Il avait envie de Billy, envie de l'écouter, envie de le toucher, envie de l'emmener, envie de lui dire sa vie, envie de dormir avec lui, besoin de dormir, besoin de s'inquiéter et de souffrir, de l'inquiéter et de le faire souffrir. Comment avait-il pu, au fil des ans, petit à petit, sans même s'en rendre compte, ne plus s'aimer au point d'un certain oubli? Il s'était gommé lentement, doucement, afin de ne laisser aucune trace, il n'était plus rien, son histoire ne constituait plus une histoire, toutes sortes de mémoires faisaient écrans successifs. Il appela l'Hôtel du Siècle, rue Cadet. Il avait toujours rêvé d'aller dans cet hôtel-là. Pour le nom. C'était « complet ». Il insista. « Pour une personne seule ? » « Oui. » « Combien de jours ? » « Cinq. » Alors nous avons une chambre, mais sur cour. Septième étage sans ascenseur, avec douche. Il faut la prendre avant midi. » « Je la prends. » Eric Keller alla chercher la valise dans le coffre de la voiture au garage Saint-Augustin. Il fit un aller et retour en taxi, rue Cadet. Le temps de poser *La Princesse de Clèves* sur la table de chevet et de vérifier si le robinet d'eau chaude coulait. Quand il revint au ministère, il dit à Mlle Jeannine « je vous invite à déjeuner ». Elle répondit « je ne le souhaite plus. Merci ». Il y avait réunion avec le directeur de cabinet. Le ministre prenait quelques jours de vacances. Martin-Gressier appela pour recommander un de ses cousins. Le commissaire Perron appela pour dire que les arrestations se multipliaient et que le dispositif mis en place se révélait très efficace. La plainte de Loebwicz était arrivée à l'Élysée, il y avait demande d'informations pour le sort des bâtiments de Secours aux noyés. Hôtel du Siècle, chambre 73, petit déjeuner non compris, 73 francs, on est sûr de ne pas s'y réveiller, et en douceur s'il vous plaît.

Du vendredi 8 mars au dimanche 10 mars, « se dire » ou « se lire », *idem*, hommage à *mister James idem*. Proposer le verbe *infinir*. 23 heures. J'ai corrigé les chapitres 7 et 8. J'ai relu ces deux chapitres. L'idée même de *correction* va de pair avec celle de *punition*. Ces missions punitives ne conduisent qu'à des voyages organisés. Fussent-ils épatants, il leur manquera toujours ce *manque* qui pousse l'amour à son comble. « J'attends un enfant », dit Eric Keller, l'enfant d'antan, d'avant, d'avant les histoires respectives. Samedi 9 mars, 13 h 30, lu dans Rimbaud, une édition en gros caractères, cadeau de Pipou, Adrienne, Mamie, maman, pour mes seize ans, dans *Délires, Je finis par trouver sacré le désordre de mon esprit / Je disais adieu au monde dans d'espèces de romances / Chanson de la plus haute tour. Qu'il vienne, qu'il vienne / Le temps dont on s'éprenne / J'ai tant fait patience / Qu'à jamais j'oublie. / Craintes et souffrances / Aux cieus sont parties /*. Lire Rimbaud. Infinir Rimbaud. Merci, Pipou. 15 h 25. J'attends le jeune homme Vincent, nous allons faire un grand tour dans le quartier, acheter de l'encre bleu-bleu, ciel, et des pantoufles pour ne pas avoir à marcher sur la pointe des pieds, la nuit, en titubant, dans cet appartement, mini-palais avec colonnes en toc, surtout ne pas réveiller la voisine du dessous. Dans la boutique de Fanny & Charli, M., spécialiste en rééducation, me dit « dans votre cas, pour le bras, on récupère deux millimètres par jour ». La longueur de mon bras, division, ça fait combien de jours, un an, deux ans ? 23 h 30. J.-M. m'a rendu visite. Il arrive de Dakar et repart pour Toronto demain. Il était pressé. L'accident fait fuir. Sitôt arrivé, le visiteur veut déjà repartir. Je sais désormais pourquoi Ludovic ne m'a pas donné signe de vie samedi et dimanche derniers, il a des soucis, des épreuves lui aussi, pauvres éditeurs qui se présentent invariablement en victimes de

leurs auteurs. Riches éditeurs qui se gardent bien de renseigner l'auteur. Tant de lettres à écrire, demain, pour dire à chacune, chacun, l'affection et le courage. C'est qui, *ce vertige du rien* dont parle Éric Keller ? Où est l'Hôtel du Siècle ? À l'Aviatic, restaurant où j'ai pris mes habitudes, je croise le beau J. Qu'il était beau quand il a rencontré Lise il y a treize ans. Il me dit « Ça va ? » Je réponds « oui ». Il s'en va, heureux de ma réponse. Bon exercice. Assis, immobile, ça ne se voit pas. J'arrive à l'Aviatic, W., acteur de mon âge, oiseau de malheur qui laisse des cendres partout où il se pose, me voit entrer. Il dîne avec un ami, me reconnaît, le prévient et me dit « alors, ça va ? ». Je fais signe que non, un petit signe du bout des lèvres. Il me regarde, « oui, je le savais ». Et cette lettre, *j'adore vos livres. Surtout les deux derniers, Premiers chapitres et Promesses de beaux voyages*, détails, l'amour est peu attentif. Au lit. Le couple Louise & Billy meurtrier, vient aussi de sauver un peu ce texte pour toutes sortes de vérités et d'impressions, d'appels et d'injonctions, le recours au romanesque comme un au secours. Au lit, Yves. Dimanche, page blanche, demain.

Le 10 mars, un dimanche, 13 heures, c'est simple, pour se débarrasser du malade ils inversent les rôles après en avoir fait « des rôles ». À La Lionne ils me pointaient du doigt, ils ne me rendaient pas « visite ». Ils venaient presque tous régler des comptes avec eux-mêmes. J'étais prisonnier, immobile, dans ce lit étroit et vertigineux. Il n'y avait plus de barrières latérales dans le service, « on les a volées, ici on vole tout. Même les plantes vertes dans l'entrée. Tout », a dit Mademoiselle Fracas. Les visiteurs venaient régler leurs problèmes, pas les miens, avalanche de conseils, qu'ils n'avaient jamais suivis. Je ne pouvais pas bouger, réagir, alors ils, ou elles, en profitaient, consciemment ou, pire, inconsciemment, sordide théâtre des familles. « Moi, je fais tout, dis-le. » « Moi, j'ai tout fait, avoue. » « Tu aurais dû faire ceci, cela, je te l'avais dit. » « Vous auriez dû vous marier, avoir des enfants. » Le professeur Garance vient me parler la veille du départ, « attention Navarre, plus vous parlerez, plus on vous donnera des coups de rames sur la tête. Taisez-vous. Ne dites rien, plus rien ». Il a dit des *coups de rames*, les rames de la barque du rêve ? Le matin du départ, mademoiselle Fracas attend, à l'aube, devant La Lionne, avec un petit repas pour le voyage, « ce n'est qu'un en-cas ». Merci, Lucy. Ce n'est plus un jeu, c'est un jeu, à l'état brut. Il arrive un point où le scripteur comme la lectrice ou le lecteur ne peuvent plus inverser les rôles. Qui a parlé de rôles ? J'attends Anna. Ce soir je ferai du courrier. C'est dangereux de coller une enveloppe, on se coupe les lèvres. C'est dangereux de toucher du papier, on se coupe les doigts. 22 heures. On se coupe les lèvres en collant des timbres. Hors jeu, hors je. Ce n'est pas du jargon, monsieur le censeur de je ne sais trop quelle critique qui écrit *il est recommandé à un romancier de nicher sa fiction à l'intérieur d'un mythe universel, mais l'a-b-c du métier, si l'on prend ce parti, veut que l'on ne téléphone pas en P.C. V. au lecteur pour l'en avertir*. L'écriture ne se décide pas, monsieur le censeur, elle surgit et produit. Il faut la vivre non pas pour le croire mais pour en crever, *dans d'espèces de romances que reste-t-il ?* Le téléphone sonne, hier. Je décroche, une voix d'homme, « c'est l'appartement de M. Hasard ? » Je réponds « oui ». « C'est l'agence immobilière Dupont du Boum 2000. Nous avons appris que l'appartement allait être mis en vente et nous souhaiterions entrer en contact avec les héritiers. » « Je suis Yves Hasard et je ne suis pas encore mort. » « Oh ... » Clang ! Communication interrompue. Le jour de Noël, l'an dernier, d'ici, après l'hôpital Duval, j'appelle la tribu no 1, la famille de Totem no 1, pour leur dire, en oncle têtue, mes vœux. Un neveu répond « peux-tu rappeler plus tard, le gigot va refroidir ». Clang ! Communication interrompue. *Les facteurs de risques*, c'est quoi ? Les cigarettes, je fume, l'alcool, je n'ai jamais bu, les matières grasses, « une cigarette et tu meurs » dit l'un, « vous pouvez fumer », dit l'autre, « plus de gâteaux », dit l'un, « mangez ce qui vous fait plaisir », dit l'autre, etc. Clang ! Communications interrompues. Et le

regard outré des gens qui me croient ivre, dans la rue. Lettre d'Anna, *cher Yves. Merci pour cette « Table garnie » de Bonnard, et les horaires de train pour Petit-Pont. Départ le 2, retour le 10. Je n'oublierai pas mes cours de sociologie. Tu n'oublieras pas tes Fleurs de la mi-mai, elles sont importantes. Il faut continuer pour avancer et défier ces dates, ces échéances, pour prouver également, surtout pour toi, pour ceux qui t'aiment anonymement, pour tes vrais amis, ils existent. J'aurais dû m'occuper plus de moi, as-tu écrit dans Premières pages. Tu es en train de réussir. Prévisions de l'Almanach des P & T, avril, 1 au 8, beau; 9 au 16, pluie; 17 au 23, frais; 24 au 34 vent. Il fera beau, chaud, à Petit-Pont. Il faut le croire, mais pas tout croire. Merci, Anna.* Charli & Fanny sont là quotidiennement, obstinément, passionnément. La semaine sera dure, l'autre famille, la vraie, pose problème, ils sont offensés, offusqués, ils ont décidé que c'étaient des rôles que chacun tenait, et ils les ont inversés: Cela fait-il encore illusion ? Je reviendrai à Petit-Pont. Il fera beau. Encore une cigarette *facteur de risques*, comment écrire sans cigarette, et sans lui, le chat, gros minet, Tiffauges ?

Lundi 11 mars, quatre mois. Drôle, dans *drôle* il y a *rôle*, et ce n'est pas du jargon. Lecture, *Belle du Seigneur*, le héros, Albert Cohen, dit *se débarrasser dès à présent de cette corvée. En finir avec le gang humain, toujours prêt à haïr, médire.* Drôle d'écoute, *l'Iphigénie en Tauride* de Glück, Oreste, *je n'avais qu'un ami, je deviens son bourreau*, et Pylade, *je vais sauver Oreste pour courir au trépas.* 21 heures. Pouvoir dire *le regard est sceptique, désespéré parfois, jamais cynique*, et redire *ceux qui n'émigrent pas comme toi émigrent en eux-mêmes et préparent toutes sortes de liquidations.* Suzanne vient, demain midi, m'apporter les premières pages tapées de ce roman. Roman ? Je vais lui confier les pages de *Billy B.* Et ainsi de suite. Des corrections, des coupures ? Être sage au montage ? Et la part du rêve, la part du risque, la part fulgurante, ces heures éblouissantes qui peuvent jeter au pied d'un lit, un 11 novembre, un dimanche au réveil ? Tiffauges m'a-t-il vu quand on m'a emmené sur le chariot ? Qui veut, qui rêve ? Les dictées à la manière *écorché vif* ou *chantier abandonné* n'ont plus cours, je ne connais que le cours d'un fleuve que je remonte, et les amis d'une seule rive, il fera soleil du 1^{er} au 8 avril. Écrire ceci *jamais l'Histoire ne m'a paru aussi bradée et le monde à la merci de je ne sais trop quel chambardement. Je pars de haut, la politique et l'Histoire. Je ferais mieux de ne m'en tenir qu'à mon expérience propre. Celle-ci est-elle vraiment dissociable du politique et de l'historique ? Après tout je suis dans le groupe. Et le groupe sans moi serait le groupe sans moi, donc un autre groupe, et ce ne serait pas le même exploit, politiquement, et le même déroulement, historiquement. On nous a trop enseignés que nous étions menés. Ce n'est pas vrai. Chacun de nous compte.* Demain, aussi, je revois le docteur Woolfe, à l'hôpital Central, rue Centrale, près de la maison d'arrêt du même nom. Au courrier, une lettre de J.-B., entrevu au restaurant, le jeune homme qui a quitté Petit-Pont, chassé, jeté, je hurlais, le jour de la première page de *Billy B.* Sur une carte représentant le *Saint Sébastien* de Mantegna que l'on peut voir au Louvre, il écrit *saura-t-on un jour qui est qui, dans un monde transpercé ?* Le roman est le seul facteur de risques. Je ne voulais, la semaine de l'accident, ne parler que de Louise, que d'elle. J'avais noté sur un papier *le plaisir d'applaudir*, définir ce plaisir et Louise le découvrant. À La Lionne, j'essayais d'applaudir, la main gauche ne répondait plus. Il m'a fallu un mois, à La Résidence, pour réapprendre à taper tant bien que mal dans mes mains. Et demain, en route, jusqu'à la mi-mai. Ou alors, le jeté du lit, le rejeté du lit, à ce moment-là endormez-moi, comme Pantalón, au chapitre 1 du *Jardin*. Ce n'est pas Henri Prouillan qui l'a conduit, c'est moi. On change les prénoms et l'honneur est sauf, quel honneur, quel salut, quelle famille ?

Seconde partie. Rive vive. Du 12 mars au 21 mars. Début du 6^e mois. En principe, à la fin du 6e mois, je ne ferai plus aucun progrès, disent-ils. Le 12 mars, un mardi, famille, gare à celui qui paraît en dernier, il dérange, il est un dérangement, que les aînés ou aînées; plus certainement oui que non, consciemment ou inconsciemment, aient déjà fait des projets ou pas. 22 h 15. La rue des Blancs-Manteaux est plongée dans l'obscurité. Taire les cris de la famille et les sordides gronderies, le dernier ne sera jamais un fils à part entière, surtout s'il *est ce qu'il est*, têtu, obstiné, maniaque, célibataire, un voleur donc ? J'ai peur d'eux, d'elles, des clans, des opinions, de leurs *manières* de toujours dire qu'ils ou elles n'ont pas dit ce qu'ils ou elles ont dit, de prétendre qu'ils ou elles n'ont pas fait ce qu'ils ou elles ont fait, gare au dérangement. 23 h 30, stop famille. *Biographie* n'est pas le cent millième d'une vérité qui pulvérise le texte, broie la possibilité romanesque. J'ai fait la connaissance du chien du docteur Woolfe, un beau bouvier bernois, doux, un gros Tiffauges. Suzanne est venue chercher les pages, cette seconde frappe s'achève. Stop famille. Se méfier, en premier, des *normaux* qui prétendent, affirment et se targuent de ne pas penser ainsi. Rodolphe, ami de lycée, longtemps en service officiel, haut fonctionnaire, ami dru, au dîner, ce soir, je ne l'avais pas vu depuis trois ans, comme un exil, pour lui, loin, à l'étranger, ne croyait ni à mon *état* ni à mes *histoires*, les histoires vraies sont incroyables, les maux qui ne se voient pas sont inimaginables. Je l'ai raccompagné à sa voiture. Je lui ai crié, d'un côté de la rue des Archives à l'autre, avec fierté, « et je n'ai pas pleuré ! » Après, dans la rue des Blancs-Manteaux, pas éclairée, je chialais. Demain, je veux parler d'Élisa.

Mercredi 13, les résidents de La Résidence, c'était beaucoup de souffrance réunie en un seul lieu, presque luxueux, un exploit des compagnies d'assurances, c'était écrit dans la pierre, à l'entrée, inauguré par, en présence de, des noms officiels. J'y suis arrivé un jeudi, canal sonore tous couloirs, « on demande Untel... », « on demande ceci ... », « on attend cela ... ». Nous voici *rive vive*, tiendrai-je le coup, les coups, les coups de théâtre, du théâtre des familles et de celui des amis, jusqu'à la mi-mai ? *Mademoiselle Cagoule*, les premiers jours, à La Résidence, je baissais les yeux, je ne croisais aucun regard, je pleurais tout le temps. J'étais seul dans la chambre du bout, à gauche, troisième étage. Une faveur. Merci. Merci et pardon. Merci. J'avais deux oreillers. Je gardais dans le placard l'oreiller de l'autre lit qui avait été retiré et quand, le soir, le premier oreiller était mouillé, j'allais chercher le second. On m'avait dit, quelqu'un, dans un fauteuil près du distributeur automatique de boissons chaudes, *je rends la monnaie, je ne rends plus la monnaie* annonçait un tableau lumineux, donc, *on*, quelqu'un dans un fauteuil, m'avait dit « le pire, c'est Mademoiselle Cagoule », ou « Cagoule », un surnom jeté entre les appels du canal sonore, radio boum-boum, Radio Energie, des musiques, toujours les mêmes, lancinantes. Un jour, dans un couloir du sous-sol pas loin du gymnase, je frôlais les murs, mesurant mes pas, j'ai vu « Cagoule ». « Ils étaient cinq dans la voiture qui a brûlé. Elle est la seule rescapée », m'avait-on dit, deux trous pour les yeux, deux trous pour les oreilles et quelques cheveux, un trou pour le nez, le reste, forme humaine, dans un tissu élastique, « pour que la peau se refasse », et, sur l'ensemble, une jolie robe d'été, comme un tablier autrichien, à fleurs. Comme tout le monde, je tournais la tête ou baissais les yeux quand je croisais « Cagoule » dans l'ascenseur ou ailleurs. Vaillante « Cagoule », avec ses rendez-vous quotidiens, kinésithérapie, gymnase, ergothérapie. « Cagoule » prenait ses repas dans sa chambre. Puis, un jour, en ergothérapie, j'ai entendu une jeune femme l'appeler « Elisa ». Et surtout j'ai entendu rire Elisa. On venait de lui apporter une nouvelle cagoule, « entièrement remboursée et certainement plus efficace », disait-elle avec bonheur, comme une coquetterie. Alors j'ai regardé Elisa, à l'autre bout de la table où nous étions tous deux à l'ouvrage de nos séances respectives, droit dans les yeux, longuement, fixement et je lui ai adressé un sourire. Je lui dois de pouvoir désormais regarder droit dans les yeux, merci

Elisa. Je ne pleure que seul, merci. Réapprendre à regarder droit dans les yeux et à ne pas dire « pardon », « pardon », tout le temps « pardon ». Aux repas, « le petit cochon, il a encore taché la nappe ! », réponse « pardon ». A l'un, « pardon », à l'autre, « pardon ». Qui m'a dit « tu devrais écrire à C. pour lui demander pardon », je l'ai fait. C. m'a répondu « quelle gentille lettre ». Les proches, les trop proches, profitent de votre état et vous demandent de demander pardon. C'est sans fin. Familial. Cruel.

Minuit. Jeudi 14 mars, les pleurs, « léger syndrome frontal », disait Médecin 1, Médecin 2 ou Médecin 3. C'est quoi un « léger syndrome frontal », leur langage ? 22 h 30. Le courrier m'empêche. Avoir à écrire à Z., qu'il est formidable, qu'il n'a jamais dit ce qu'il a dit, qu'il n'a jamais voulu faire ce qu'il voulait faire, leur dire qu'ils sont parfaits. Je prépare les enveloppes avant d'écrire les lettres., Je n'ai plus de mémoire immédiate. Jours secoués. Et il faut que je paye Kiné 2, Kiné 3, Kiné 4, prépare les enveloppes, mette l'argent sous enveloppe pour que les billets ne fassent pas de bruit. Kiné 1, en principe, est remboursé. Toujours pressé. Ah, les mouvements, 1, 2, 3,4, son terrible « si je vais trop vite il faut me le dire », à 2 il bâille, à 3 il regarde sa montre, il est pressé, il vient après de terribles journées de travail, à 4, « prenez votre temps ». Personne ne blâme personne, je constate que je n'ai aucun contact avec Kiné 1, clichés, bêtises, il a peur que je lui souffle dans le visage, que j'expire et qu'il inspire ce que j'expire, s'en rend-il compte ? Kiné 2, à peine un meilleur contact, mais il me fait travailler la main. Kiné 3 et Kiné 4, une fois par semaine, chacun, du vrai travail, des regards, des paroles et l'effort des gestes de la main gauche, calmée la main gauche, mais incapable. Dans ma chambre, seul, faveur, à La Résidence, merci, pardon, c'est ainsi, je l'ai vite appelée mon « cuirassier ». Baie vitrée ouverte, c'était respirable. Mais baie vitrée fermée, la nuit, une odeur tenace se levait de la moquette. Enquête faite auprès des infirmières, le premier matin, « c'étaient les mamies d'avant, elles s'oubliaient près du radiateur ». Je suffoquais après une heure de baie fermée et de volet roulant baissé. Mais « faveur », « c'est vous qui êtes tellement protégé », avait dit une dame, aimablement, dès l'arrivée. Charli qui m'avait accompagné avait répondu « c'est maintenant qu'il a besoin de protection, madame ». J'ai passé vingt-trois jours dans le « cuirassier ». Après le petit déjeuner, le matin, j'avais quarante minutes, j'ouvrais la baie, je levais le volet, je jetais du pain et du riz sur la terrasse pour les piafs et, couché, respirant un air vif, je guettais le repas des oiseaux, la lumière dans le ciel glacé, grande vague de froid. Après dix jours sans eau, rue des Blancs-Manteaux, je pouvais enfin prendre des douches. Charli & Fanny venaient chaque dimanche, avec courage, fidélité, obstination. Ils apportaient aussi le courrier et le linge propre. A qui me dira « tu as refusé qu'on vienne te voir », je répondrai « c'était peut-être pour vous épargner une épreuve ». Je sortais trois fois par jour, je m'entraînais, pour l'autonomie, jusqu'au vingt-cinquième jour, et le « bonsoir, madame Sida ». Quatre jours plus tard, fin de la traversée dans le cuirassier. Le dernier matin, l'infirmière qui préparait les médicaments de la journée, dans le boîtier, sur la petite table, revint et me dit « j'aurais tant voulu pouvoir vous parler. J'ai tout lu de vous. Il faut avoir du courage. Il faut revenir à la vie, continuer à écrire ». Je la croisais en rentrant du petit déjeuner, dans le couloir du troisième étage, chaque matin, elle avait un regard doux, je crois lui avoir laissé un petit mot lui expliquant que nous nous étions « parlé du regard ». Était-ce lisible ? Était-ce dicible ? Les oiseaux se battaient sur la terrasse. Ils avaient faim. C'était le même ciel qu'à Vétheuil, le ciel de mon enfance. Vingt-neuf jours de cuirassier, vingt-neuf matins, vingt-neuf festins, ça piaillait. Et vingt-neuf croisées de regard, dans le couloir. Le docteur H. m'a reçu le dernier soir, dans son bureau, je ne lui ai pas parlé du cuirassier, je l'ai remercié. Il venait de lire les premières pages de *Premières pages*. Pourquoi est-ce toujours un peu trop tard, quand on atteint la conscience de quelqu'un ? Si on l'atteint ? Le principe des adieux, encore ? J'ai dit à

Monsieur K. « demain, dans l'avion, que vous lisiez tel ou tel journal quotidien, c'est partout le même refus devant l'histoire en cours ».

Le 15 mars, un vendredi, plaisir de la visite à Fanny dans son magasin, elle tricote derrière son comptoir, et à Charli, il cache son paquet de cigarettes. Je fais de nouveau semblant de trébucher en entrant. Combien de fois ai-je pu leur écrire en signant le *trébucheur du seuil* ? Facteur de risques n° 1, un rêve de société, un acte d'écriture, ce qui est encre, ancré, ici, ce n'est pas ce qui reste, c'est l'oubli même. J'ai reçu les billets de train pour Petit-Pont, pour moi, pour Anna et pour Tityre qui se laisse mourir depuis la disparition de Tiffauges. Pan ! 23 heures, une lettre, *mon cher Yves. Je pense à toi tous les jours. Et je me sens impuissant devant cet abîme qui s'est creusé devant nous. Car ni ma présence ni les mots que je t'adresse ne te servent. Tu n'es pas foutu ou, alors, je le suis aussi. Sache bien que nous sommes à l'origine de nous-mêmes et que seuls nous-mêmes pouvons nous détruire. Sois Yves et je t'aimerai d'autant plus. Je viens de vivre un mois de février d'enfer. J'ai depuis, le sentiment d'un certain travail accompli, mais pas achevé. Je pense à toi, de toutes mes forces. Tout le temps. Avec joie et avec douleur. Garde ton calme. Je t'embrasse. Tendresse et affection. Francisco.* Enfin un mot de lui, une lettre, je ne cherche même plus à comprendre, je lis. Autre lettre, *dimanche. J'aimerais savoir que tu profites du soleil. Si jamais, il y a du soleil sur Paris autant qu'à Lausanne. Les pigeons marchent sur les tuiles du toit en face duquel je t'écris. Et je ne vais pas m'essayer à leur description. Puisque tu t'en fous, comme moi, et que, surtout, j'ai en mémoire cette conversation au téléphone, un certain jeudi, il y a ? J'entends encore ta voix blessée, blessée doublement, par ton mal et peut-être aussi par le mal que je te faisais en te disant des choses déplaisantes sur un ton de santé péremptoire qui devait t'arriver comme des coups. Remords. Je voulais t'insuffler de l'énergie, te convaincre de ta force en t'offrant un peu de la mienne, écouter tes doutes en les criant comme de menus incidents de parcours. Je ne suis pas une amie psychologue. Il faut que tu saches aussi que je rentrais d'un reportage en Erythée et au Soudan. Les malheurs que j'y ai vus relativisent ceux d'ici. Tu comprends ? Je cherche « relativiser » dans le dictionnaire, et je trouve « faire perdre tout caractère absolu ». Tu n'es pas absolument malade, Yves, ni absolument démuné, ni absolument abandonné. Tu vas aller mieux, de mieux en mieux, j'en suis sûre. Donne-moi des nouvelles de tes progrès. Raconte-moi ce que tu écris, même si tu tapes à la machine aussi mal que moi, c'est-à-dire avec un doigt. Je t'embrasse fort, Catherine.* J'écris, Catherine, ce que tu m'écris. Pour ta lettre, j'ai fait travailler autant l'index de la main droite que celui de la main gauche. Suzanne pourra-t-elle relire ? Il a plu, aujourd'hui, à Paris. J'ai perdu mon calme. Le lit d'appoint doucement prêté et apporté d'urgence, le soir de mon retour de l'hôpital Duval, est reparti pour sa maison d'origine, avec sa literie, son oreiller, le tout mal fagoté, avec des messages dedans et de l'argent rendu auquel je n'avais pas touché. Devise de la compagnie de transport, *toujours prêt*. Il pleuvait sur Paris, ce jour-là. Le premier texte tapé sur la machine à écrire de la salle d'ergothérapie était le poème de Prévert. Il pleuvait sur Brest, ce jour-là... C'était mal vu d'aimer Prévert, ça chantait trop, « facile », disait-on. A Joucas et à Petit-Pont, quelqu'un de « malade », c'était quelqu'un qui allait mourir. Sinon on était souffrant, il ne faut pas se tromper. Maladie, mode d'emploi, néant, rien. J'écris. Je recopie la lettre de Catherine, alors que tout le monde à La Lionne, à l'hôpital Duval et à La Résidence me disait « vous n'aurez qu'à dicter ». Dicter ? J.-Y. vient me faire la piqûre plus tôt demain matin. Il est attentif et vrai. Je vais préparer notre petit déjeuner, nous le prendrons ensemble. Minuit. Il pleut. Des gens rient dans la rue noire, plus du tout éclairée. C'est la sortie d'un café-théâtre voisin. Mes rêves aussi sont noirs, comme la rue des Blancs-Manteaux, privés de lumière, souvenirs d'échafauds. Écrire, donner à lire, à s'inquiéter, à revenir en soi et pour soi quand tout nous dicte.

Samedi 16 mars, « de quoi se plaint-il ? » dira l'un, « heureusement que je ne lui ai pas écrit », avouera l'autre, la gaie luronne, la fossoyeuse des milieux littéraires, gang humain ou inhumain. « Facteur de risques », monsieur le docteur ? « Facteur de risques », monsieur le professeur? Quarante-quatre ans de terreur familiale, affectueuse et paternelle d'abord, affectueuse et fraternelle ensuite, et quinze ans de malentendus et de malécotés dans un *milieu* sans plus aucun sens de la déontologie et où le paraître a rendu l'être impossible. Dans le journal du jour, *printemps, les expulsés de mars. L'hiver est fini. A partir d'aujourd'hui les mauvais payeurs risquent d'être expulsés de leur logement. La loi prévoit que les enfants des personnes mises à la rue doivent être conduits à l'Assistance. Rien qu'à Paris, 4000 dossiers d'expulsion sont en attente.* Oui, Catherine, l'Erythrée, le Soudan et la crise, oui, Francisco, si je suis foutu tu es foutu, mais ça va pour toi, aujourd'hui tu vas, du verbe aller, tu te déplaces. 14 heures, il neige. J'ai de nouveau mal aux nouvelles dents, hôpital Duval, « on vous a remis des dents sur des catacombes », hémorragie, ne rien dire. Des « bobos », me dit Woolfe. Mais ils sont là, lancinants, obsédants, comme ces enveloppes avec noms et adresses qu'il va me falloir remplir pour remercier, expliquer, prier de m'excuser et payer ceci, payer cela. Si l'éditeur ne respectait pas notre contrat, je serais expulsé de fait, socialement expulsé. Je vais descendre la poubelle, sortir le conteneur de l'immeuble, personne ne le fait si je ne le fais pas. Pas un poème, pas un chef-d'oeuvre, à lire à voix haute, en respirant à chaque ligne. *C'était vers 22 heures / la rue était bloquée / voitures de police / Voiture du SAMU / Voiture des pompiers / La galerie voisine, toujours vide, jamais d'exposition / tenue par un paraplégique et son chien-loup / vient d'être attaquée. Alerte. / L'homme pendait, une jambe dans le vide / dans l'escalier en colimaçon qui conduit de la galerie au premier. / L'échelle des pompiers. / Un jeune policier accroché au balustre du premier étage / cassait la vitre d'une fenêtre. / Il neigeait. / Le chien-loup aboyait. / C'est faux, / et si c'était vrai ? / J'ai posté des lettres au coin de la rue des Archives, / j'ai hélé un taxi / « villa des Fleurs, s'il vous plaît / dans le dix-septième », / j'ai indiqué l'itinéraire. / Au bordel, / Madame Samina m'a dit / « on ne vous avait pas vu depuis longtemps. » / « J'étais en voyage. » / « Un beau voyage ? » / « J'ai remonté un fleuve. » / « Ils sont tous pris ce soir. Il y a du monde. Mais il y a Rodrigo, vous ne verrez que son dos. » J'ai payé. / Elle m'a donné la serviette nid-d'abeilles / et le petit savon Palmolive, à l'huile d'olive. / « La 32, au troisième. Ça ne vous gêne pas ? » / et « n'allumez pas, Rodrigo retire l'ampoule. Il ne veut pas / qu'on le voie, c'est un petit roi. » / C'est faux, / et si c'était vrai ? / Dans la chambre 32 / villa des Fleurs, Paris, dix-septième arrondissement, / le pavillon du fond à gauche, / il y a une lumière au perron, une ampoule quarante watts, pour l'économie. / Je me suis couché nu sur le dos de Rodrigo. / Je le sentais respirer, c'est tout. / Ses mains dans l'oreiller, nuque cambrée. / Dans le noir. / Dans le noir je me suis rhabillé. / Ce fut l'affaire d'un instant. / En descendant, j'ai fait attention au tapis d'escalier, / décloué, / j'ai rendu la serviette et le savon, / Madame Samina m'a dit « mais vous avez bu. Vous ne buviez pas avant », / puis « à bientôt ». / J'étais déjà sur le perron. / Il me fallait marcher jusqu'à la rue de Rome. / J'ai attendu longtemps un taxi libre. / Un jeune homme a surgi, m'a devancé et en a pris un devant moi. / C'était Rodrigo, j'en suis sûr. / Je l'ai donc vu, après. / Il neigeait. / J'ai dit au taxi « au coin de la rue des Archives et de la rue des Blancs-Manteaux, s'il vous plaît ». / C'est faux, / et si c'était vrai ? Le taxi m'a laissé devant la boîte aux lettres. / Levée unique le dimanche à 15 heures. / Le paraplégique, dans son fauteuil, roulait sur le trottoir. / Il promenait son chien-loup. / Au-dessus de la galerie, toujours vide, jamais d'expo, / un carton remplaçait la vitre de la fenêtre de droite. / C'est faux / et c'est vrai. / Rodrigo, dans le noir. / « Villa des Fleurs. » / Chez Madame Samina. / « tapis de l'escalier est décloué depuis des années. / 23 h 50. / La lumière est revenue, dans la rue. / « Villa des Fleurs, s'il vous plaît » /*

Puis, toujours, / « vous me laissez à l'entrée. Ça ira. Je me débrouillerai ». / C'est faux, / et si c'était vrai? / Trente secondes de pirogue avec Rodrigo.

Dimanche 17 mars, une nuit, à La Lionne, je ne dormais pas, lit étroit, pas de barrières, « on les a toutes volées ». La presse, paraît-il, parlait du scandale des chéquiers volés par les brancardiers pendant les transports. « Tout, on vole tout, vous en ferez bien un roman. Ça s'appelait *Louise*, le roman que vous veniez de commencer, alors Louise, au chapitre suivant, ira à l'hôpital. » Cette nuit-là, à La Lionne, la scierie faisait grand bruit, « ce n'est que le système d'aération », j'ai senti un déclic, le pouce du pied gauche répondait à ma commande. Après, fier, je disais « hopp ! », et je commandais le pouce. Ensuite il fallut réapprendre à décontracter le bras gauche « hopp ! hopp ! » l'avant-bras gauche « hopp ! », les doigts de la main gauche « hopp ! hopp ! », hôpital Duval, tenir debout une seconde, « hopp ! », deux secondes, « hopp ! », me traîner jusqu'au lit après un aller et retour aux toilettes en poussant devant moi la chaise de la chambre, « hopp ! », « pourquoi dites-vous hopp ! tout le temps ! ne fronchez pas les sourcils, détendez-vous ». Et, à La Résidence, deux pas en fermant les yeux, « hopp ! », trois pas en fermant les yeux, « hopp ! », un dîner sans aucune tache sur la nappe, « hopp ! hopp ! », « arrête avec ton hopp ! » J'étais le seul à savoir que c'était « hopp ! » avec deux *p*, pourquoi ? Il fallait dire « pardon », « merci », « je vous prie de m'excuser », il ne fallait pas pleurer. Mais le « hopp ! »? Maintenant je sais pourquoi, musique, opéra, l'ultime cri d'un enfant, dans *Wozzeck*. Je me défendais bien, aussi, de critiquer la musique. Ce texte, je l'ai écrit il y a longtemps, après l'avoir longtemps promis. Le voici. Voici pourquoi « hopp ! » « hopp ! » crie l'enfant de *Wozzeck* et de Marie à la toute fin de l'oeuvre, à dada sur son cheval de bois. *Wozzeck serait-il le plus inachevé des opéras achevés? Oeuvre de séquences brèves, de rigueur, de logique et d'adresse combinatoire : tout y est tramé, tant musicalement que dramatiquement, si fortement serré-serré que le spectateur pour écouter les voix humaines ne peut que retenir son souffle le temps de la représentation pour, ultime moment, double dénouement tragique, railleries du groupe social assassin, subir le cri d'un enfant, le cri de l'enfant des toujours-condamnés-amants, comme un appel à l'oeuvre, autre, qui, elle, ne se déroulerait pas de la même manière. C'est toujours la même histoire. Et ça vaut la peine, la peine amoureuse, terrible réduction de peine toujours inopérée de la raconter, de la chanter, de la jouer, de la mettre en scène, de la vivre. Il y a des émotions qui échappent à l'analyse et aux musicologies distinguées, érudites, nécessaires. Chaque oeuvre majeure est une réalité en soi, exploite de réécriture, rencontre entre un sujet, un texte et une musique. Tout cela est parfait. Cette perfection qui permet à l'individu de nommer une jouissance, de se nommer si l'interprétation est aussi pulsive et sait pratiquer l'oubli de chacun au bénéfice de la collectivité de l'oeuvre. Pourtant, secret de mes souvenirs à venir, ce que je retiens, en plus, de ces grands moments d'élan et de partage, les seconds rôles en sont souvent les messagers, qu'il s'agisse de Kurwenal, de Barberine ou du petit Yniold. Alors l'enfant de *Wozzeck* et de Marie chevauche un bâton, le bâton suffit pour la cavalcade, et, fouette la vie, il ne faut rien de plus que quelques « hopp ! » pour que tout de la mort, cette sanction imposée par la tribu des autres, n'arrête pas le cours de l'histoire amoureuse et des passions de l'opéra. Tout s'achève et tout s'inachève, tout est fini et tout recommence, l'enfant, en nous, revendiquera éternellement le droit à l'imagination. et au massacre. Est-ce là trop dire sur cet événement final d'un opéra constamment brutal et déchirant, à l'exposition violente, aux péripéties écorchées, pages arrachées à la toujours tragique histoire humaine et à la catastrophe que l'on voudrait évitable des cinq dernières scènes? La catastrophe est le dernier et principal événement d'une tragédie. Voici donc l'enfant de la catastrophe. D'un cri répété il invite à l'oeuvre nouvelle et indique qu'elle ne devrait pas constituer un recommencement. C'est sans doute cela l'innocence vouée à l'échec, le désir désigné par la mort,*

et pourtant, peut-être, qui sait, car l'enfant autorise le rêve, une histoire qui commencerait mais ne recommencerait plus. Et c'est parfois trahison que de mettre en scène l'enfant de Wozzeck et de Marie à cet instant-là de cet opéra-là, autrement que seul sur son bâton, seul sur son cheval imaginé, seul parce que quitté par ses parents et moqué par les siens de son âge. Cette solitude, dans son épure, suffit à prolonger l'oeuvre au moment où le rideau tombe, où la lumière chavire et où, redevenus spectateurs, les humains de la salle vont applaudir la représentation ou l'interprétation. L'enfant de Wozzeck, lui, ne juge pas. Il poursuit. Il est le messenger de cet opéra que chacun porte en soi, plus ou moins sans le vouloir, le savoir ou l'admettre. Il y a deux opéras dans Wozzeck, l'oeuvre elle-même, qui m'écorche et qui me fait flancher, souffle retenu; tout entier à l'écoute, et l'oeuvre finale de l'enfant dont je me dis toujours qu'il ne fait pas partie de la distribution, mais qu'il vient là, élu de l'art, pour indiquer que rien n'est fini, que seule la cruauté donne une impression d'achèvement. Où est-il ? En coulisses ? Je ne le crois pas. Il vient d'ailleurs, ce bel ailleurs de l'émotion qui échappe aux grilles de l'analyse. Il me vrille. Comme le petit Yniold, j'ai fort heureusement, toujours « terriblement peur », « hopp ! »

Le 17 mars, un dimanche, 15 heures, de retour de mon petit tour, souffle le vent du nord, il faut bien enrrouler le cache-col, j'ai vu, au croisement de la rue des Archives, le fourgon jaune des P & T emporter le courrier, avec mon courrier. A la fenêtre du premier étage, au-dessus de la galerie, le carton qui remplaçait la vitre a été retiré, les rideaux sont fermés, souffle le vent du nord, légèrement, sans la toile du rideau. 18 h 15, j'attends Anna, Kiné 3 et une amie, nous allons dîner à l'Aviatic, premier étage, table retenue, bien à l'écart. Je viens de réécouter les derniers accents de *Wozzeck*, et le « hopp ! » final. Qui m'a dit « oui, mais si tu écris ce que tu vis en ce moment, ça n'aura de valeur que si tu crèves avant la fin », ? Je voulais savoir si mon Marcel, mort il y a un peu plus d'un mois, s'était « fait endormir ». Je joins S. qui me dit « non, il s'est laissé mourir. Il a refusé la nourriture. Toutes les nourritures. Ne pas se nourrir et mourir. Compris ? » J'ai compris. Donner à dire, donner à lire, partager le courrier, c'était le projet de *L'Espérance de beaux voyages*, le risque du *vrai voyage*, le vrai facteur. Lettre de J.-H. que je n'ai jamais rencontré, mais que j'ai prévenu de mon état parce qu'il m'avait envoyé une photo de *L'Espérance de beaux voyages. Été / automne*. Livre planté dans le sable d'une plage de Vanuatu, c'est où l'île et le pays de Vanuatu ? Le timbre, déjà, faisait voyager, *jeudi. Cher Yves. C'est ainsi, la lettre dans laquelle tu me dis ce qui t'est arrivé me fait mal. Je ne t'ai jamais rencontré. Je t'ai seulement écrit d'ici, de Vanuatu ou d'ailleurs, pour te dire un vécu de roman ou d'article, pour te faire part de mes émotions de lecture. Comme je sais reconnaître un de tes romans à la seule vue de la tranche parmi mille livres, je reconnais aujourd'hui ton écriture sur l'enveloppe avant même que le facteur la mette dans la boîte, même quand je suis absent, c'est ainsi, ma façon d'aimer vraiment ce que tu fais. Ma raison de m'inquiéter de toi, à cette heure-là. Et de te dire que je suis là, avec toi, présence invisible, on s'en sortira, J.-H. Vanité ?* Oui, pour le vaniteux ou la vaniteuse, je n'ai que de l'orgueil, comme ma conscience à l'état brut. Cette lettre est porteuse d'un autre message. C'est où, Vanuatu ? C'est qui, J.-H. ? « Mouillez vos lèvres », me disait-on à La Lionne, je ne pouvais pas, « serrez les mâchoires », je ne pouvais pas, « tirez la langue », je ne pouvais pas. Le premier matin, à l'hôpital Duval, première nuit avec le courant d'air, une infirmière, martiale, entre dans la chambre, vient droit au lit et me plante un thermomètre en verre dans la bouche, « il faut le garder dix minutes ». Je tremblais de toutes mes dents. Petits malheurs, simples bobos, dirait Woolfe. Il aurait raison, mais quelle raison ? J'avais peur de croquer le thermomètre. Du verre dans la bouche, dans la gorge ? « Et ensuite, vous le mettez là », verre de gélatine rose que Visiteur 1, Visiteuse 2 regardaient avec dégoût. Le troisième jour, en remettant le thermomètre dans le verre, de la main droite, il a glissé, il est tombé, il s'est cassé. J'ai eu peur de me lever et de me mettre au fauteuil, pour habituer la tête à la verticale, peur de me blesser, verre cassé. Un bouton de la table

de nuit commandait une radio, « et maintenant, en exclusivité de Téhéran, les cris des victimes du Boeing détourné. Et maintenant, en exclusivité, ce que l'on peut entendre dans les hôpitaux de Chandernagor où des milliers de personnes sont en train de mourir, faute de soins ». Des cris, exclusif, l'écorché vif a coupé la radio, tout est relatif, Catherine.

Le 18 mars, un lundi, petits exploits de la main gauche du gaucher contrarié, dévisser et revisser le tube de dentifrice, sans faire tourner avec la main droite, couper les oranges en deux, vraiment en deux, et essayer de presser, la main droite prend difficilement le relais, ne pas oublier le feu sous la bouilloire, se raser de la main gauche, sans trembler, se planter le rasoir dans la joue, je fais le parcours du visage en entier depuis quelques jours, je le refais ensuite de la main droite pour plus de netteté. J'ai mis deux mois pour réapprendre à boutonner le poignet droit de la chemise avec la main gauche, sans tirer la langue, sans froncer les sourcils, une heure au début, deux ou trois minutes maintenant. Bras tendu, main à plat sur le mur, comme à côté de la machine à écrire, m'appuyer p r la main gauche, faire la voûte avec les doigts sans que le petit doigt tremble, cent détails, faire le lit, tendre le drap du dessus, tendre la couverture, tapoter les oreillers et la couette. Victoria ne vient que deux heures le mardi et deux heures le vendredi, pour faire les sols surtout. Et l'inox de l'évier. Main gauche, ouvrir et fermer la porte, faire tourner la fourchette, dans la main gauche, au restaurant. L'escalier de l'immeuble est en travaux, mégots, plâtre, clous, descendre sans tenir la rampe, impossible. 22 heures, sommeil forcé, vivre encore une nuit noire inhabitée de rêves, je ne rêve plus, Catherine, je ne rêve plus, Francisco, je fais des efforts inespérés sans savoir pourquoi, mes rêves ont été épurés, une épuration. « On ergotera », a dit un juge sûr de je ne sais trop quelle justice, je vivais quand je rêvais, même le rêve de la barque, même le rêve de la scierie, depuis, nuits noires, nuits inhabitées, sommeil forcé, je n'ai même plus cette liberté. Alors, à quoi bon, Catherine ? À quoi bon, Francisco ? Et pardon Charli, pardon Fanny, si je vous ai fait peur, aujourd'hui, le coeur n'y est plus beaucoup. Demain mardi, hôpital Central, rue Centrale, près de la maison d'arrêt du même nom, j'aurais dû préparer la liste des questions à poser à Woolfe. Dès que je suis devant lui, j'oublie tout. Mardi dernier, j'ai attendu dans la cour, casquette grise, cache-col rouge, gants de laine, gants troués par la rampe de l'escalier en réparation, et le cabas, j'avais peur de revoir la gentille dame de la salle d'attente et son mari blagueur. C'est le quatrième doigt de la main gauche qui est le plus indompté. 23 h 55, tout est éteint dans la rue, j'ai peur des nuits sans rêves. Les nuits foisonnantes, habitées, c'était ma vie, mon vivier.

Mardi 19 mars, j'ai appelé Garance. Il me dit, avec le bel accent du Delta, « si vous ne vous souvenez pas de vos rêves, cela n'a pas d'importance ». En sortant de l'hôpital Central, il faisait beau, j'ai dit à Woolfe « je rentre à pied ». J'ai traversé le Luxembourg, avec cabas, casquette, écharpe rouge, et j'ai fait la surprise à l'éditeur. Fiasco. Indifférence. Main gauche, me couper les ongles de la main droite, découper du papier, remplir le stylo en dévissant puis revissant, sans renverser la bouteille d'encre. Demain, dernière des trente piqûres de Ventabrain, « mais ça ne sert à rien » ont dit les médecins, les uns après les autres. Suzanne, demain, n'aura pas beaucoup de pages à emporter, lenteur, parler du sentiment lent. 20 h 30. Je vais aller dîner au self-service Colombine, traverser la rue Beaubourg. Restaurant en sous-sol, saurai-je tenir le plateau, patatras ? 21 h 30. J'ai fait attention en traversant les rues, la rue du Temple, la rue Rambuteau, la rue Beaubourg. Puis au sous-sol du Colombine, le plateau, bien tenu des deux mains, un poulet au vinaigre, du riz, du fromage blanc, une tartelette et la bouteille de Vittel couchée sur le plateau, je suis passé à la caisse. J'ai payé. Dans la salle, je me suis installé à une table près de la sortie. Aller là où j'allais avant. Re-faire ce que je faisais avant. Gare à celle ou à celui qui vous dit parano, il

écarte, il épure, au mauvais sens du terme. Aucune rancune, aucune. Gare à celle ou à celui qui vous accuse de ne pas avoir Sa capacité de l'in-quiétude. Gare à la quiétude, une certaine quiétude de certaines et certains qui vite, d'un mot, d'un cliché, vous parquent, vous désignent, vous accusent de mélancolies et de désespoirs dont ils sont incapables. Hier j'ai appelé Francisco, tard. Je l'ai dérangé. Je n'appelle plus Marie et Jean. Pour les amis, pour l'amitié, c'est toujours trop tôt. Demain, je dois, et je veux, écrire à Garance. Au stylo. De la main droite. « On ergotera », disait le juge le jour de la sale besogne.

Mercredi 20 mars, jour du printemps, lettre du gaucher contrarié. Au docteur X, *cher X Ainsi, donc, dès que me fût donnée, par toi, tu étais de garde la nuit dernière dans ton hôpital, la possibilité de parler, je n'avais plus aucune question à te poser. Alors que j'en ai tant et tant, en tête, quand je ne t'écris pas, quand je pense que tu pourrais, en spécialiste, m'aider. Et cet oubli, ce vide de la mémoire, dans l'instant ? Le silence du corps médical est pire que celui dont je t'ai parlé. Il fait ce qu'il peut, le corps médical. Il se tait quand il ne peut plus parler. Mesure-t-il l'effet de ses silences ? Le malade livré à lui-même est-il une solution ? De quelle confrontation parlent les amis psychologues ? Tu n'as pas pu voir mes scanners. Tu ne m'as pas vu. Je t'écris donc dans une sorte d'absolu. Paradoxe, je veux me re-trouver comme avant, mais je ne veux pas re-vivre comme avant. Alors ? Et je ne sais rien de l'étendue de l'incident cérébral. J'écris si mal de cette main droite et de la main gauche, je la calme. A chaque virgule, je passe à la ligne. Il me faut les lignes. Main gauche, j'essaie, je l'entraîne, tout le temps. Tu m'as dit de ne plus fumer. J'ai arrêté ce matin. Un matin. C'est tout. Et k sucre ? Le sucré ? Les sucreries ? Je vais essayer. L'accident m'inspire des gourmandises désespérées. C'est le temps de l'ultime dessert. J'en ai assez de faire le robot, du bureau à la chambre et inversement. Dans la rue pour les « petites courses », et les repas, et la confrontation avec l'entourage, les ironies affectueuses, les gronderies amicales, les conseils doucereux, tous les jeux de la bonne conscience dans un monde si pressé. J'y crois peu, je l'avoue. Les pensées, quand je fais le point du handicap, me donnent aussi souvent envie de mourir que de survivre. J'avais des questions, je les ai toutes oubliées, pardon, merci, Y. Le voyage en absurdie, c'était avant, tout était bradé; piétiné depuis longtemps, obstinément, un lamentable jeu d'enfant. 20 h 15. J'ai écrit à Garance. J'ai écrit à l'éditeur Ludovic. Lettres livrées à leurs secrets et à leurs oublis respectifs. La série de trente piqûres, « oui, mais ça ne sen à rien », de Ventabrain, est achevée. Ce soir, je prendrai deux desserts. La rumeur du monde ? La guerre Irak-Iran, les Arabes des marais massacrés. À Garance, « y a-t-il encore un éden ? » « Non, il n'y en a plus. », Au docteur X., « y a-t-il au moins un éden ? » « Il est perdu. » 23 heures. Le dîner dans un nouveau restaurant du quartier fut un échec. J'avais une vitrine dans le dos, un courant d'air dans les reins. Ma veste glissait sur le dossier chromé de la chaise, soupe au poivre, dinde au poivre, même la tarte congelée saisissait la bouche. J.-Y. et son ami J.-P. m'accompagnaient, plus le dîner avançait, plus je doutais de ce qui pouvait les réunir, en couple. Des ombres passaient dans leurs regards, des ombres, pas des émotions. Or, c'était un repas. 23 h 40. J'ai noté : ironie = épuration, le signe = n'est pas d'écriture. Les privilèges que j'ai eus, fortunes que l'on prête à l'auteur, arrogances dont je me suis rendu coupable au marché des dupes, toujours prêt à arracher un masque, m'ont abattu. Pour celle ou celui que je ne connais pas ou peu, mon handicap peut devenir une réjouissance. Tant se disent « il n'y a plus rien à faire pour lui », *rive d'ombres*, sombres jeux des hargneux. J'ai du mal à tourner la tête vers la *rive vive*, son cortège et ses ribambelles. Je n'attends, de la nuit, aucun conseil, seulement le souvenir d'un rêve. Petit texte, dans la nuit, du 20 au 21 mars, il pleut, la ferveur, pas de fanatisme, dire le rite du matin, pas d'institution, plus de religion, un petit bateau dans le bénitier, Yves au berceau, qui se penche ? Le parfum du figuier quand j'étais dans mon parc. La ferveur, pas le fanatisme,*

les malins n'ont que le dernier mot. C'est logique, valide, aller simple. Dire la rigueur, la vigueur des matins, quand à chaque éveil, sans aucun souvenir de rêve, il faut reconstituer, accepter de nouveau, redevenir le limier de malheur. Tourne la tête vers l'autre rive, Yves, tout doux, tout doucement, la barque ne chavirera pas.

Le 21 mars, jeudi, 23 heures, en fait, j'ai toujours blâmé l'inespéré et le magnifique, le remarquable m'a toujours paru suspect. Au début, le malade de la maladie, c'est une mondanité de plus, *on* va le voir, on l'a vu. « Oh, vous savez, il est malade. » Plane le doute chic du « il est perdu ». C'est clair, dans le regard de certaines et certains qui viennent, s'ils viennent. Qui reste sur le ring ? je n'ai pas assez dit la présence de Robert, chaque jour, à La Lionne, la famille de Marie, au grand complet, se relayait. J'ai voulu me rapprocher de mes proches, à Paris, quelle erreur, quelle frayeur pour eux, et qui m'a dit « surtout ne va pas dans un truc genre Fontainebleau, c'est plus facile pour moi de prendre l'avion pour le Delta que d'aller là-bas » ? Je n'ai pas assez dit la présence de Charli, la présence de Fanny, la présence de Fanny & Charli, en relais, chaque jour, au chevet. Je n'ai pas assez dit la présence de Barbara, Barbara von Berlin City, comme il m'arrive de l'appeler, lors du premier retour ici pour Noël et pour le jour de l'an, avant la vague de grand froid. Ces mots fragiles, pleureurs, pauvres saules, chaque mot a son point d'eau, ne peuvent avoir de valeur que si je meurs avant la fin ? Les souffrances du monde, et les souffrances des autres, taire la famille et ses affaires, je n'ai pas parlé de Balle rouge et Balle bleue, Kiné 1 me fait faire de la gym, en pro, pressé, Kiné 2, une fois par semaine, me fait travailler la main gauche, et les équilibres, en pro, pressé, Kiné 3, une fois par semaine, prend le temps des mouvements, une heure, deux heures, il reste le temps qu'il faut, il vient de la *rive vive*. Les professionnels qui ne sont que professionnels imaginent hargneusement les chances que vous avez, sans vouloir admettre que vous n'avez jamais voulu les vivre, non par orgueil mais par doute, *seule et unique certitude*, écrivait Bertrand Prouillan dans *Le Jardin d'acclimatation*. Ils ne sont que des passeurs. Ils vont d'une rive à l'autre, collision, que vouloir de plus, le pouvoir des paroles et des regards ? Kiné 4, dernier venu, une fois par semaine, m'enseigne un seul mouvement, un enchaînement, comme une danse japonaise, au ralenti, mouvement, lent, de guerrier ou de sage, c'est captivant. Il est question de ballon imaginaire que je prends et que je lâche, de lourds battants de porte que je ferme devant moi, bras tendus, mains à la verticale. Je ne sais pas encore respirer pendant ce long mouvement. Kiné 3 me fait marcher les yeux fermés, à reculons. Kiné 2, c'est l'efficacité, toujours un mouvement impossible, « sinon, je ne sers à rien ». Je m'entraîne la nuit. « Parfait, passons à autre chose. » Kiné 1 compte, 1, 2, 3, 4 : puis dit « détente ». J'ai à peine le temps de prendre ma respiration. C'est très bien ainsi. On verra ce que j'inventerai à Petit-Pont. J'ai toujours fort peu considéré le courage et l'espoir quand ils s'annoncent tels. Ce qui s'annonce dénonce, autre épuration, aucune rancune et surtout pas de jeu. Dans la chambre, il y a un tapis avec huit médaillons et un motif central, rectiligne. Il me sert de repère. Pas à l'endroit, pas à l'envers, pas croisés, faire l'équilibriste imaginaire. Minuit. Je ne parle que de moi, moi, et moi. J'ai croisé J.-B. dans la rue. Il ne m'a pas reconnu avec ma casquette et mon cabas, qu'est-il venu faire à Paris, se désenchanter ? Cet après-midi, je suis allé choisir des fleurs, pour M.-F., qui à son tour se trouve à l'hôpital. Je voulais les voir, ces fleurs, pas seulement-les commander. Elle les aura demain matin. Un petit signe. Le projet ? Un petit signe. Le sujet ? Un signe de vie. *Rive vive*. Je continue ?